55

L'IMPLACABLE

Alerte Rouge

PLON

GÉRARD DE VILLIERS

PRÉSENTE

L'IMPLACABLE

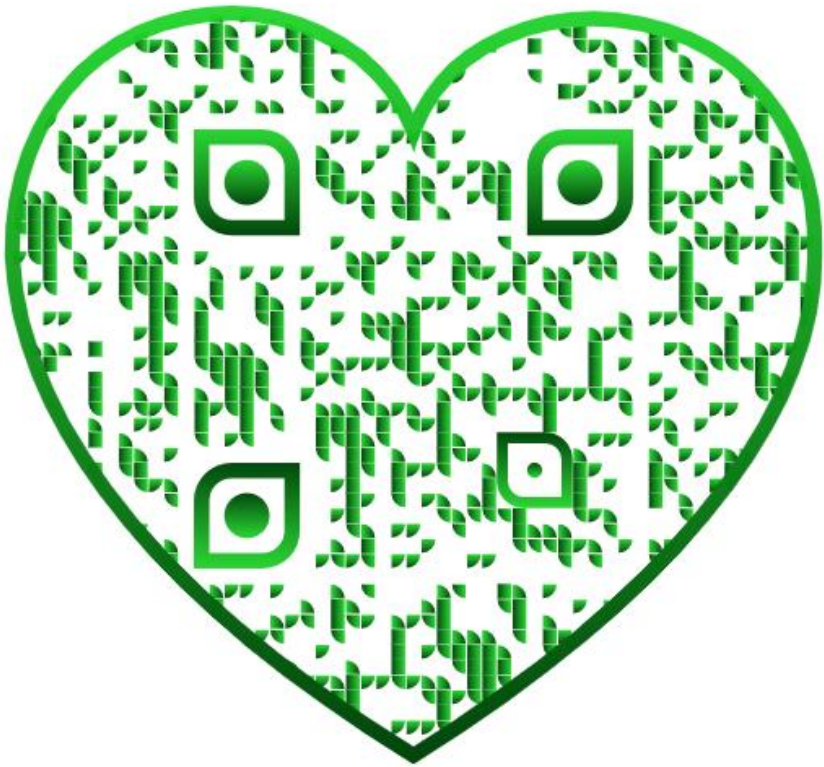
Alerte Rouge

Richard Sapir

et

Warren Murphy

PLON



55

L'IMPLACABLE

Alerte Rouge

PLON

GÉRARD DE VILLIERS
PRÉSENTE

L'IMPLACABLE

Alerte Rouge

Richard Sapir
et
Warren Murphy

PLON

ALERTE ROUGE

SÉRIE L'IMPLACABLE

1 IMPLACABLEMENT VÔTRE
2 SAVOIR C'EST MOURIR
3 PUZZLE CHINOIS
4 L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
5 DOCTEUR SÉISME
6 CONDITIONNÉ À MORT
7 RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
8 CONFÉRENCE DE LA MORT
9 LES FOUS DE LA JUSTICE
10 LE TYPHON DU TIERS MONDE
11 MARCHE OU CRÈVE
12 SAFARI HUMAIN
13 ROCK' N'DROGUE
14 JEUNE CADRE DYNAMIQUE
15 CRIMES CLINIQUES
16 POUR QUELQUES BARILS DE PLUS
17 TOTEM ATOMIQUE
18 BIFTONS BIDONS
19 DIVINE BÉATITUDE
20 FATALE FINALE
21 MAUVAISES GRAINES
22 CERVELLE TRAFIC
23 COMPTINE CRUELLE
24 CŒURS DE PIERRE
25 RÊVE MÉCANIQUE
26 BLOODY BORTSCH
27 DERNIER HOLOCAUSTE
28 CROISIÈRE DE LA MORT
29 CULTE SANGLANT
30 COLÈRE NOIRE
31 SECOURS MORTEL
32 CHROMOSOMES CANNIBALES
33 VAUDOU MACHINE
34 RAGE BLANCHE
35 TOVARITCH COW-BOY
36 PORNO-DOLLARS
37 PEUR JAUNE
38 MAFIA-CITY
39 KIDNAPPING À LA MAISON-BLANCHE
40 JEUX DANGEREUX
41 TORCHES VIVANTES
42 DOUCE ÉNERGIE
43 NOIR LINCEUL
44 BYE BYE L'ESPION
45 SAINTE APOCALYPSE
46 BAIN DE SANG
47 MENACE COSMIQUE
48 PÉTRO-MASSACRE
49 PLUS JAMAIS
50 TOXICO-JOUVENCE
51 FUREUR AVEUGLE
52 L'OR DES MAUDITS
53 MORTEL SACRILÈGE
54 CITIZEN CAME

RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY

L'IMPLACABLE

ALERTE ROUGE

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR FRANCE-MARIE WATKINS

PLON

Titre original :
MASTER' S CHALLENGE

Illustration de la couverture : Loris

© by Richard Sapir and Warren Murphy, 1984.
© Librairie PLON/GECEP 1987
pour la traduction française

ISBN 2-259-01568-9

Édition originale :
ISBN 0-523-41565-6
PINNACLE BOOKS INC. NEW YORK
New York N.Y. 10016

PROLOGUE

La légende

Dans les temps très anciens, le grand assassin Wang, premier Maître de la glorieuse Maison de Sinanju en vint à être renommé et admiré dans le monde entier pour ses prouesses de force, d'agilité et de discipline de l'esprit. Mais il y en avait cependant, très loin chez les peuplades sauvages de la terre, qui mettaient en doute la puissance du Maître et ils le défièrent de mesurer ses forces aux leurs.

Le Maître, dans sa sagesse infinie, savait que ces peuples, dont la civilisation était aussi ancienne que la sienne, n'étaient pas ses ennemis mais ses égaux. Car, parmi les hordes d'hommes timorés vivant dans la paresse et l'insignifiance, seuls ces quelques anciens demeuraient, des temps glorieux de jadis, en conservant les traditions et les secrets de leurs ancêtres. Ainsi, les considérant comme des adversaires dignes de lui, le Maître releva leur défi.

Il voyagea dans chacun de leurs pays, tour à tour, n'emportant ni armes ni provisions, pour affronter les meilleurs d'entre eux en combat mortel. Ses adversaires se battirent avec honneur et courage mais le Maître les battit tous, et les salua après leur mort en recommandant leur âme aux dieux.

Lorsqu'il eut tué le dernier de ses adversaires, la famille et les amis du mort s'en prirent à lui avec colère. Mais le Maître Wang parla en ces termes : « Ne cherchez pas à nous faire la guerre car nous ne sommes pas de ceux qui massacrent sans réfléchir. Nous sommes rares dans ce monde, nous qui respectons la valeur et la foi des anciennes coutumes. Laissons-nous en paix les uns les autres. »

« Mon fils sera vengé ! » déclara le père du guerrier vaincu.

Le Maître de Sinanju lui répondit en disant : « Alors, prépare le fils de ton fils à se battre contre mon successeur. Et ainsi, à chaque génération, que les meilleurs d'entre nous s'affrontent dans le sang pour l'ultime épreuve de leurs forces. Nous ne serons ennemis qu'une fois dans une vie. Puissions-nous vivre le reste de nos jours dans la paix. »

Ainsi débuta le rite secret appelé l'Épreuve du Maître.

CHAPITRE PREMIER

Ancion s'arrêta à l'extrémité de Kwasha Challa, le pont de lianes sacré séparant son domaine du reste du Pérou. Kwasha Challa avait été construit uniquement pour lui, pour cette traversée-là, comme un pont identique avait été construit pour son père une génération plus tôt.

Quatre cents mètres plus bas la rivière Apurinac bouillonnait de rapides blancs. Au-delà se dressaient les vertes montagnes péruviennes, parsemées des antiques mausolées des aïeux d'Ancion. Il savait que bien du temps se passerait avant qu'il puisse les revoir.

L'oracle lui avait prédit un bon voyage. Malgré tout, il ne s'en faisait pas une joie. Il lui faudrait traverser la moitié du monde connu, seul et sans argent comme l'exigeait la tradition, pour atteindre ce lieu que son peuple appelait le Pays du Bout du Monde. D'après les récits de son père et de son grand-père, c'était une région désolée, froide et inhospitalière, où des rochers remplaçaient la végétation luxuriante et les contrastes étonnants de son pays natal.

Il monta sur le lama blanc qui avait été laissé pour lui. Son père avait fait la même chose. Et son grand-père aussi, vêtu comme Ancion, avec le *wincha* de laine autour de sa tête pour tenir chaud, l'agrafe d'argent fermant sa cape, les grands disques d'or à ses oreilles indiquant aux initiés qu'Ancion était un Inca, le seul Inca, roi d'un peuple que le monde croyait disparu depuis longtemps.

Pour toute arme, il avait une *bola,* une corde lestée d'une pierre incrustée de pierres précieuses aux arêtes vives. Bien utilisée, elle était assez redoutable pour arrêter un couguar en pleine fuite. La bola et un petit couteau à sa ceinture étaient les seules défenses d'Ancion contre les hommes blancs, noirs ou jaunes se tenant entre lui et son destin. Elles suffiraient.

Déroulant la corde avec précaution, il fit tournoyer la bola au-dessus de sa tête jusqu'à ce qu'elle siffle. Puis il l'abaissa, encore vibrante, et coupa les deux épaisses cordes qui attachaient le pont à la terre. Kwasha Challa tomba, détruisant l'unique entrée de son pays, jusqu'à son retour. C'était fait. Son voyage avait commencé.

Le voyage vers Sinanju, le Pays du Bout du Monde.

Emrys ap Llewellyn accrocha le sac à dos à ses puissantes épaules carrées.

— Griffith ! appela-t-il.

— Là-haut, papa ! répondit une petite voix au sommet d'un grand sapin.

Elle se répercuta dans les vertes collines entourant la vallée. L'enfant rit quand le colosse feignit de grimper à l'arbre comme un ours. Saisissant à deux mains le tronc, Emrys secoua le sapin. Le petit garçon tomba des branches dans ses bras, en poussant des cris de joie.

— Encore, papa !

— Je ne peux pas. Il est temps que je parte, mon fils.

La figure de Griffith s'allongea. Des larmes brillèrent dans ses grands yeux marron limpides.

— Allons, allons, pas de pleurnicheries, il est temps et voilà tout. Rentre à la maison, espèce de bébé honteux.

— Mais papa… tes yeux…

— Pas d'insolence, petit vaurien ! gronda son père en lui donnant une tape sur les fesses.

— N'y va pas ! gémit Griffith. Tu ne verras pas assez bien pour te battre contre le Chinois. Il te tuera, pour sûr !

— Je te défends de parler sur ce ton à ton vieux père !

Le regard d'Emrys fit taire l'enfant mais ne put arrêter les larmes.

— Ce n'est pas bien, alors c'est mal, marmonna tristement le jeune garçon.

— Il faut que tu comprennes. C'est quelque chose que je dois faire. C'est notre coutume. Un jour, tu iras aussi.

— Je ne veux pas me battre contre le sale Chinois !

— Attention à ce que tu dis !

— Je veux rester ici, dans ces bois, avec les Anciens, les esprits. Et je veux que tu restes avec moi. Maintenant que maman n'est plus là, nous n'avons que nous deux.

Emrys s'éclaircit la gorge. Parfois, Griffith parlait comme s'il avait cent ans.

— Ce qu'un homme a et ce qu'il veut, ça fait deux, dit-il. D'ailleurs, ta maman t'a fait promettre de m'obéir. Est-ce que tu ne le lui as pas promis, quand elle est morte ?

Le garçon baissa les yeux et ne dit rien.

— Alors rentre à la maison. Et plus un mot !

Et Emrys partit vers les collines, en suivant le petit cours d'eau qui serpentait dans la vallée. C'était une grande rivière tumultueuse, autrefois, au temps où le Pays de Galles était aussi sauvage et inconnu que la vallée et la forêt environnante.

Il n'y avait pas de routes, là, pas d'électricité, pas d'eau courante. Pas d'impôts, pas de tramways, pas d'armée. Il n'y avait que les collines, encore parsemées des antiques sanctuaires des dieux adorés avant l'arrivée des Romains. Mryddin, le plus vieux parmi les

divinités, régnait encore sur la vallée. Il y avait la forêt, toujours peuplée des habitants sauvages qui vivaient là depuis le commencement des temps, quand le grand enchanteur Merlin se cachait en attendant la majorité du jeune roi Arthur.

Le pays où Emrys se rendait était aussi à l'écart de toute civilisation. Là-bas, les habitants étaient des guerriers, comme lui. Les Maîtres de Sinanju étaient rarement vaincus dans un combat. Llewellyn lui-même avait été tué par le grand Chinois. Cela avait été un choc terrible pour Emrys, qui était déjà grand quand son père avait affronté le Maître de Sinanju. Le Chinois était un homme petit à l'aspect faible, d'un âge déjà avancé. Mais Llewellyn avait expliqué à son retour de Sinanju, en attendant que le Maître vienne se battre contre lui, que les habitants de ce pays vivaient si loin que même leur aspect était différent. Leur taille n'avait guère de rapport avec leur force et leurs curieux yeux bridés étaient capables de voir les pieds d'un mille-pattes à vingt pas.

C'était maintenant le tour d'Emrys d'aller défier le protégé du Maître de Sinanju et de venger la mort de Llewellyn. Un par génération. C'était la seule occasion.

Il espérait simplement que sa vue ne l'abandonnerait pas avant qu'il ait fait ce qu'il avait à faire : aller à Sinanju pour rencontrer dans la paix le grand Chinois. Revenir dans la vallée et se préparer au combat. Affronter le fils du Maître quand il viendrait au Pays de Galles. Et le tuer.

Jilda pilotait habilement sa légère embarcation de bois dans les vagues glacées du détroit de Behring. De part et d'autre s'étendaient les continents de l'Asie et de l'Amérique, de vastes terres pleines d'hommes mous et décadents et de femmes ornementales.

Elle avait faim. Tout en continuant de manœuvrer son aviron, elle ramassa dans le fond de son bateau une longue lance à pointe de fer. La mer était mauvaise. Jilda se leva dans le bateau secoué et attendit, aux aguets.

Ses ancêtres avaient attendu et guetté de la même façon, debout dans les longs bateaux élancés transportant les premiers Vikings vers la gloire, vers les pays faibles prêts à être cueillis. Les hommes du Nord qui avaient transporté la foudre de Thor de Norvège à travers l'Europe et la Russie, mille ans plus tôt, avaient attendu le harpon à la main et la faim au ventre, comme Jilda maintenant.

Une légère agitation à la surface de l'eau. Un flétan. Sans effort, Jilda lança son harpon et rama vigoureusement pour le récupérer avant qu'il coule. Elle coupa le poisson encore frétillant avec le poignard qu'elle portait à sa ceinture et le mangea cru.

Où était ce pays où elle allait ? Les anciens ne lui avaient rien dit,

sinon qu'elle devait y rencontrer un grand guerrier et défier son fils en combat singulier. Ce combat s'appelait l'Épreuve du Maître. Elle ne comprenait pas pourquoi il était nécessaire de désigner un maître parmi des races qui n'avaient aucun contact entre elles mais les anciens n'avaient rien expliqué.

Jilda termina son repas et jeta les arêtes par-dessus bord. Elle essuya ses mains sur sa cape de cuir. Ses yeux pâles changèrent de couleur, comme toujours quand elle réfléchissait. Elle avait un plan.

Elle rencontrerait le Maître de Sinanju comme l'exigeait la tradition. Elle était le guerrier désigné de Lakluun et elle avait le droit de s'entretenir avec le Maître et les autres combattants. Mais elle leur dirait à tous d'abandonner l'épreuve. Elle était sûre qu'aucun d'eux ne souhaitait tuer un parfait inconnu au nom d'une vieille coutume ridicule. C'était une tradition qui devait cesser.

Contente d'elle, elle reprit ses avirons.

Kiree avait froid, plus froid que jamais. Les soldats qu'il aperçut, le long des côtes rocheuses de cet endroit appelé Sinanju ne posaient pas de problème ; Kiree était noir, tout petit, habitué à se cacher et à se déplacer rapidement. Durant tout son voyage, il n'avait été interpellé par personne.

Mais le climat, même au mois de mai, allait le tuer. Dans la région Dogon, au centre du Mali où vivait sa tribu, les Tellems, il faisait souvent 45° à l'ombre. La chaleur se supportait, mais le froid… Qui pouvait vivre dans une désolation aussi gelée ? Au cours de son long voyage, Kiree avait envisagé par moments de s'habiller plus chaudement, comme les indigènes des autres régions glacées, mais il avait repoussé cette tentation. Il préférait garder le pagne de coton de sa tribu, le bonnet de coton blanc, le collier de dents d'antilope et la large ceinture rouge de cérémonie. Rien de plus. S'il ne pouvait supporter le froid, alors il méritait de mourir ignominieusement avant le combat.

Il monta prudemment jusqu'à la caverne, en marchant rapidement dans la nuit. Avant de mourir de la main de l'homme jaune, le grand guerrier Balpa Dolo avait décrit la grotte à Kiree :

« C'est la demeure des anciens du Pays Jaune. À l'entrée, il y a des plantes qu'on ne voit pas en Afrique. Trois plantes, un sapin, un bambou et des fleurs de prunier. Mais tu n'auras pas besoin de ce signe. C'est un lieu sacré, et tu sentiras la sainteté. Ton instinct t'y conduira. »

Un frêle vieillard à la peau dorée sortit de la caverne, avec des pas si mesurés et si légers que sous ses pieds la poussière ne bougea pas. Il portait un kimono d'un rouge éclatant, couvert de broderies miroitant comme de l'eau au soleil. Il était presque aussi petit que Kiree et

paraissait plus léger qu'une plume. Mais de la puissance émanait de lui. Et aussi de la paix, l'évidente sérénité du guerrier inné.

— Vous êtes le Maître de Sinanju, dit Kiree en anglais.

Le vieux Coréen fragile s'inclina cérémonieusement.

— Je suis Chiun, heureux de t'accueillir en cette demeure de paix.

À l'intérieur, la force vitale vibrante déferla sur Kiree comme une vague. Les autres combattants étaient assis sur une natte odorante recouvrant le sol, la figure éclairée par un feu dans fumée. Il y avait là un homme blanc gigantesque, un homme cuivré mince à la mine aristocratique avec des bijoux aux oreilles et une femme aux cheveux d'or. L'énergie émanant d'eux était presque tangible. Toute la grotte palpitait de vie. Balpa Dolo avait eu raison. C'était un lieu sacré.

— Il y a de la sécurité, ici, murmura Kiree.

L'Oriental au somptueux kimono sourit.

— Il y a toujours de la sécurité parmi des personnes d'honneur.

Chiun apporta à boire et à manger et servit ses invités avec une grande courtoisie.

— Maintenant que vous voilà tous rassemblés, je veux vous faire connaître un des miens, dit-il.

— Votre fils ? demanda Emrys.

— Non. Selon les règles de l'Épreuve du Maître, le protégé du vainqueur ne doit pas rencontrer ses adversaires avant l'heure du combat. Le moment venu, mon fils se rendra dans vos pays, seul comme vous êtes venus à Sinanju. Aujourd'hui, c'est une réunion pacifique de ceux d'entre nous qui ont conservé les vieilles traditions face aux nouvelles coutumes.

— Les anciennes traditions ne sont pas toujours les meilleures, déclara Jilda.

Le ton était respectueux mais elle levait le menton d'un air de défi. Les yeux noirs d'Ancion fulgurèrent.

— Vous voudriez détourner votre peuple des traditions ? dit-il avec mépris.

— Je parle seulement de l'Épreuve du Maître. Cette tradition-là est indigne de nous.

— Du calme, du calme…

La voix grêle, chevrotante, venait du fond de la grotte. Les combattants se turent et regardèrent un très, très vieil homme émerger de l'obscurité. Il était trapu, chauve et sa figure était tellement ridée et usée qu'elle avait l'air d'une feuille froissée de parchemin translucide, mais il avait le dos parfaitement droit et des yeux comme ceux des statues, blancs, aveugles. Emrys se leva.

— Le vieux Maître ! Mon père m'a parlé de vous. Le plus puissant de tous les Maîtres de Sinanju.

— H' si T' ang, murmura Kiree. Le guerrier qui voit l'avenir.

— Un sorcier, marmonna Ancion en faisant un geste contre le mauvais œil. Vous avez tué mon grand-père par magie.

— J'ai tué ton grand-père, le grand guerrier Huaton, en combat loyal.

— Vous l'avez ensorcelé ! glapit Ancion.

— Je ne sais pas ensorceler. Je ne sais que guérir. J'aurai guéri Huaton si j'avais pu mais il est mort avant même de tomber.

Ancion se mit à crier avant que le vieux Maître ait fini de parler.

— L'épreuve du Maître est l'œuvre de sorciers !

— Assez ! ordonna Jilda. L'Épreuve du Maître est une chose mauvaise. Déjà, elle nous tourne les uns contre les autres.

— Ce n'est pas votre affaire, femme ! répliqua froidement Ancion.

— Je suis un des combattants de cette regrettable tradition, alors c'est mon affaire. Nous devons arrêter cette épreuve avant qu'elle commence. Nous sommes devenus trop peu nombreux, nous les peuples d'honneur et de force. Pourquoi chercher à nous détruire mutuellement alors que le monde entier cherche à nous détruire tous ?

— Sorcellerie, gronda Ancion et, jetant sa cape sur ses épaules, il s'en alla.

— La violence est une habitude difficile à perdre pour ceux de notre espèce, dit H' si T' ang avec indulgence. C'est ainsi que nous avons survécu.

— Mais nous n'avons pas à nous entretuer !

— C'est à chacun de vous d'en décider, avec son cœur, répliqua-t-il et il se tourna vers Emrys. Dis-moi, vas-tu te retirer de l'épreuve ?

— Je ne veux pas être traité de poltron.

— Hum. Et toi, Jilda. Tu ne permettras pas non plus d'être traitée de poltronne ?

— Pour moi c'est différent, je suis une femme. Mais je ne peux pas être la seule à me retirer. Les anciens de Lakluun mourraient de honte.

— Je vois. Et toi, Kiree ? Est-ce que tes anciens seraient honteux ?

Le petit homme noir sourit.

— Terriblement. Voyez-vous, les Tellems ne croient pas à la mort. Nous croyons qu'à notre mort, notre esprit passe à d'autres. Ainsi, nous continuons de vivre. Craindre de perdre sa vie alors qu'on a la promesse d'une autre, c'est indigne.

— Nous croyons cela aussi, à Sinanju, dit H' si T' ang.

Jilda soupira.

— Ainsi, l'Épreuve du Maître aura lieu. Parce que nous avons peur d'avoir peur.

— Eh oui, dit le vieux Maître.

Le lendemain matin, quand les trois guerriers s'apprêtèrent à partir, Chiun leur donna à chacun un morceau de jade poli gravé de caractères coréens.

— Voici le symbole de l'Épreuve du Maître, dit-il. Quand mon élève ira chez vous pour le combat, il portera une pierre semblable afin que vous vous reconnaissiez.

Emrys accrocha son sac sur son dos. H' si T' ang s'approcha de lui.

— Pardonne-moi, mon fils, mais ton aura… Tu as quelque chose qui ne va pas.

Emrys jeta vivement un coup d'œil à Jilda et Kiree, qui attendaient à l'entrée de la grotte, et bougonna :

— Je vais très bien.

— Mais tes yeux…

— Mes yeux valent ceux de n'importe qui. Ils sont assez bons pour combattre votre gamin ! J'y vois très bien. Votre indicateur d'aura s'est trompé, cette fois !

En riant, il alla rejoindre les autres.

Quand ils furent partis, Chiun se tourna vers le vieux Maître et murmura :

— Le grand devient aveugle.

— Je sais. Mais il est trop fier pour l'avouer.

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo et il rampait vers un bordel. Parce que ce n'était pas autre chose, pensait-il en grimpant sur la façade lisse d'un somptueux immeuble de la Cinquième Avenue tandis qu'une petite colonie de policiers attendait sur le trottoir, tout en bas. Un bordel, voilà tout, quel que soit le nom ronflant qu'on donnait à ce genre d'établissement dans une bâtisse qui se louait au centimètre carré.

C'était un refuge invraisemblable pour une bande de terroristes crasseux, mais aussi New York était une ville qui tolérait l'excentricité, un mot employé pour désigner n'importe quelle espèce de perversion depuis la variété commune d'illuminés jusqu'aux cinglés intégraux comme le Front de Libération de Managua.

Le FLM, comme aimaient à s'appeler les prétendus soldats enfermés dans le bordel, était monnaie courante dans une ville spécialisée dans la violence. Une poignée de jeunes crétins affamés de pouvoir qui prenaient la politique internationale comme prétexte pour jouer avec des bombes. Le FLM avait essayé de faire sauter quatre bâtiments de Manhattan d'une grande importance politique : le palais de justice, la vieille prison appelée les Tombs et deux postes de police de quartier. Mais les bombes étaient si pitoyables et les préparatifs si lamentables qu'ils avaient raté les quatre objectifs. Ils n'avaient réussi qu'à déchiqueter beaucoup de passants innocents.

La seule tactique intelligente qu'avaient imaginée les louftingues du FLM avait été l'idée géniale de se réfugier au Versailles Arms. L'immense immeuble de marbre blanc abritait certaines des plus énormes fortunes de la côte Atlantique et le FLM s'était donné bien du mal pour choisir les plus riches et les plus célèbres des locataires qu'ils détenaient en otages dans la discrète « maison » à mille dollars la nuit, au dernier étage. À cause du risque pour les otages, la police avait l'ordre formel de ne pas prendre la forteresse d'assaut et en était réduite à attendre aux portes, en bas, que le FLM sorte prendre l'air.

Remo n'était plus dans la police. Il était employé du gouvernement des États-Unis mais son nom n'apparaissait sur aucune liste de fonctionnaires parce que la nature de son travail exigeait une certaine discrétion.

Remo était un assassin.

Et un assassin, surtout quand il était aussi supérieurement entraîné que Remo, pouvait aller dans des endroits où aucun policier ne songerait à s'aventurer. Par exemple en faisant l'escalade d'une façade

de gratte-ciel parfaitement lisse.

Arrivé au dernier étage, il se repoussa légèrement du mur et lança ses jambes en l'air dans un saut périlleux arrière qui le propulsa à travers une fenêtre dans une averse de débris de verre.

La pièce où il atterrit était, bien entendu, une chambre à coucher. Les murs étaient tapissés de lurex et un lustre de cristal était suspendu au milieu du plafond. Sur le lit rond géant, il y avait deux jeunes gens basanés portant pour tout vêtement un béret violet orné d'un insigne représentant un poing levé avec le majeur dressé. Ils étaient dominés par une blonde platine aux longues jambes, coiffée d'une casquette d'officier nazi, vêtue d'un porte-jarretelles en satin et de cuissardes de cuir noir à talons de dix centimètres.

— Voilà qu'ils arrivent par les fenêtres, à présent, glapit-elle en jetant son fouet en peau de serpent. J'en ai marre ! D'abord ces cons qui n'ont pas deux ronds à eux tous, et maintenant la mouche humaine. Je savais qu'on en viendrait là avec cette défense du consommateur. Je suppose que vous n'allez pas payer non plus ?

Avant que Remo puisse répondre, les deux Managuayens sautèrent du lit en brandissant des couteaux à cran d'arrêt. Sur leur torse glabre étaient tatoués, respectivement, « FLM » et « Libérez Managua ! »

— Hé, mec, trouve-moi une pute. La mère mac, là, elle est pour nous.

— Ta gueule, merdeux, répliqua la blonde. Puisqu'aussi bien c'est ma tournée, je choisis lui. Au moins il a l'air d'avoir pris un bain depuis le mois d'août.

Elle vint se frotter contre Remo et grommela :

— Je vous jure, ces cons me rendent cinglée. Ils se sont emparés de la boîte, ils ont chassé tous mes habitués. Un manque à gagner de trente sacs depuis qu'ils sont là. Et les trucs qu'ils demandent, que je vous raconte…

— Qu'est-ce que tu fous là, mec, cria un des Managuayens en menaçant Remo de son couteau. Ici, c'est une révolution !

Remo considéra le corps nu qui avait l'air d'avoir été nourri depuis le berceau de tortillas et de Coca-Cola.

— C'est assez révoltant, je suis d'accord. Si je comprends bien, vous êtes les terroristes ?

— On est le *Front,* con !

— Feriez peut-être bien de passer à l'arrière. Le front m'a l'air crevé.

— C'est toi qui vas crever, mec !

Les couteaux à cran d'arrêt se rapprochèrent.

— Écoutez, dit Remo, je ne veux pas me battre avec vous, je viens de me laver les mains. Mais comment ça se fait que vous faites tout ça, avec les bombes, les otages…

— Parce que nous avons une conscience politique, nous ! cria l'homme avec « Libérez Managua » sur la poitrine. Nous voulons être indépendants de l'Amérique ! Vous dépouillez notre pays, mec. On ne veut plus de ça.

— Allez ah ! Y a rien à Managua à part des cyclones.

Le Managuayen hésita un instant et chuchota du coin de la bouche à son copain :

— Qu'est-ce qu'ils nous ont fait encore, Manuel ?

Manuel réfléchit, dur, en se grattant le nombril pour accélérer le processus.

— J'y suis ! On en a marre de leur aide étrangère.

Le porte-parole reprit de l'assurance.

— Ouais ! On a pas besoin de foutue charité ! Nous voulons la sécurité sociale !

— Non, attendez…

— C'est ça, mec ! La sécu, c'est notre droit, tout comme les frères ici à New York.

Sur quoi les deux hommes levèrent le poing, le majeur dressé, et se mirent à scander des slogans :

— Libérez Managua ! FLM ! Le pouvoir au Peuple ! Boogie boogie !

— Vous savez, j'avais une clientèle distinguée, ici, marmonna la proxénète.

Les slogans transportèrent d'extase les Managuayens. Manuel s'approcha de Remo, en fendant l'air avec sa lame et hurla :

— Libérez notre peuple ! Libération ! Révolution !

Les deux terroristes se claquèrent les mains et, pour accomplir le rite, ils lancèrent leurs couteaux en l'air.

Impassible, Remo les attrapa au vol. Il referma les doigts autour des couteaux, on entendit un petit craquement et puis il ouvrit les mains et deux petits tas de limaille de fer tombèrent sur le tapis.

— Je vous libère, dit-il en jetant les deux hommes par la fenêtre.

— Ah mince, comment que…

La blonde s'interrompit en voyant sur le seuil un monsieur distingué. Il était grand, brun, avec un nez patricien et des tempes élégamment grisonnantes. Remo reconnut le chef d'un orchestre symphonique universellement célèbre, un homme qui grâce à son charme et à son sex appeal faisait apprécier la musique classique à l'Amérique, même si son habit était provisoirement remplacé par un rideau de douche en plastique porté à la manière d'une toge.

— Qu'est-ce que vous voulez encore. Ray, demanda la blonde irritée.

— Excusez-moi. Mes ravisseurs désirent que je leur apporte une bouteille de tequila. Si vous voulez bien…

— Dites à ces fumiers de se payer leur tord-boyaux. Ils se tapent

déjà assez de filles à l'œil !

— Oh, mais je vous assure que je paierai les bouteilles moi-même.

— Un instant, un instant, intervint Remo. Vous êtes un des otages du FLM, c'est ça ?

— Oui, répondit l'homme en révélant deux rangées de dents éblouissantes. Je suis Raymond Rossner. Vous êtes un de nos libérateurs ? répondit le chef d'orchestre en tendant la main, que Remo repoussa d'une claque.

— Je ne serre pas la main de gens qui portent du plastique avant midi. Pourquoi est-ce que vous leur payez de la tequila ?

— Eh bien, ils ont une vie très éprouvante. C'est le moins que je puisse faire pour ces fiers jeunes gens et leur noble cause.

— Quelle cause ?

— C'est trop complexe à expliquer en quelques mots.

— Ouais. Autrement dit, vous ne savez pas ce qu'ils veulent.

— Eh bien, pas tellement. Ils parlent de sécurité sociale. Ils m'ont enlevé de chez moi un peu trop précipitamment pour que nous ayons une bonne conversation. Mais je suis sûr que c'est une bonne cause. Je vais donner un concert de bienfaisance à leur profit, quand ils nous auront relâchés.

— S'ils ne vous égorgent pas avant.

— Nous ne devons pas généraliser, à propos du comportement des socio-économiquement opprimés. Le libéralisme n'est pas simplement un mot, susurra Rossner en clignant de l'œil.

Le clin d'œil se changea en horrible grimace de douleur quand un gros Managuayen se précipita dans la chambre et lui décocha un coup de pied dans les reins qui l'envoya au tapis en vol plané.

— Où qu'est la tequila ?

— Elle arrive, frère, gémit Rossner.

Le Managuayen lui écrasa le cou.

— Je suis pas ton frangin, blanchet.

Il sortit de la chambre et Remo le suivit, vers une lourde porte métallique. Elle donnait dans une salle entièrement carrelée de blanc, avec un jacuzzi géant plein de joyeux drilles. À part le gros Managuayen et ses copains, il y avait là plusieurs superbes filles qui, supposa Remo, devaient travailler pour l'établissement, une grosse dame de plus de 50 ans avec des boucles blondes à la Shirley Temple et un cou de dindon, un petit homme chauve aux yeux porcins, une jeune personne dont la poitrine devait déplacer au moins 80 litres de tirant d'eau et un maigre minable d'un certain âge avec des cheveux couleur de mercurochrome et un nez qui paraissait perpétuellement occupé à renifler diverses drogues. Les narines dilatées avaient quelque chose de vaguement familier.

— Hé, qui c'est ça ? demanda un Managuayen en montrant Remo

avec son joint fumant.

— Je ne sais pas, mais il peut venir jouer dans mon bain de mousse quand il voudra, roucoula la grosse dame.

La jeune personne détailla le physique de Remo et le déclara « super, forcément super ».

Remo regarda autour de lui. Le seul membre du groupe d'otages et de terroristes qui n'était pas plongé dans le baquet rond de deux mètres cinquante de diamètre était un homme décharné à l'air morose, drapé dans une serviette. Assis sur un banc de céramique, il buvait de la vodka au goulot.

— Hédonistes bourgeois, grommela-t-il avec un fort accent russe.

— Qui êtes-vous ? demanda Remo.

L'homme but, d'un air réfléchi.

— Qui je suis ? Qu'est-ce que « je », sinon le néant quintessentiel ?

— Laissez tomber, marmonna Remo en avisant une pile de tee-shirts et de jeans sales.

Il y eut des grognements dans le baquet quand Remo dispersa les frusques et découvrit plusieurs bombes artisanales tristement fabriquées et une mitraillette Uzi.

Alors qu'il désamorçait adroitement les bombes, il remarqua près de lui une paire de longues jambes bottées.

— Je suis Francine, roucoula la proxénète.

— Je vous ai reconnue.

— Vous êtes sérieux, dites ? Vous venez sérieusement sauver les otages et mes filles ?

— Je suis censé les sauver. Je n'ai pas à les prendre au sérieux.

— Vous êtes chou. Vous voulez passer un bon moment ?

— Laissez tomber, madame. J'ai oublié mes traveler's checks à la maison.

— J'accepte la Carte Bleue. Regardez-moi ces gens ! Ils s'amusent comme des fous. Le petit gros, c'est un promoteur multimillionnaire, et la dame à côté de lui avec la cuillère à cocaïne, c'est sa femme. La groupie est avec Freakie Dreems, le rocker vedette.

C'était pour ça que le nez avait quelque chose de familier. Il avait été célèbre vingt ans plus tôt, au temps du mouvement « Plus on est laid, mieux ça plaît » laid c'est sexy, lancé par M^r^ Dreems.

— Qui c'est, celui-là ? demanda Remo en désignant de la tête l'homme à la vodka.

— Ah lui, c'est Ivan Nyrghazy, le romancier russe. Un transfuge, il a demandé l'asile à l'Amérique il y a deux ans. Il s'est installé dans cet immeuble quand son livre, *Rien est Tout* a été tourné en feuilleton pour la télé.

— Et voilà, dit Remo en déroulant les mèches des bombes et il se redressa. On est au moins à l'abri des explosifs.

— Qu'est-ce qu'il a fait ? glapit le gros Managuayen en sortant de la baignoire comme une baleine tatouée en slip doré.

— J'ai désamorcé tes bombes, gras du bide. Ça risquait de sauter d'une minute à l'autre.

— Je m'en vais te dire ce qui va sauter d'une minute à l'autre ! rugit le gros en s'emparant de la mitraillette.

Freakie Dreems se frappa le front.

— Qu'est-ce que c'est que cette drogue ? psalmodia-t-il. Je rêve. J'ai cru voir quelqu'un ramasser une mitraillette !

— Bâillonne-moi avec une cuillère, dit la groupie à tout hasard.

Le Managuayen tira. Des balles crépitèrent dans toute la salle carrelée, comme du popcorn. Remo se jeta dans une alcôve. La groupie bondit hors de l'eau et quand elle se secoua frénétiquement, un nuage de bulles blanches cascada spectaculairement de son cou à ses chevilles. Remo risqua un œil dans le tir de barrage. Le Russe buvait.

— Un instant d'ennui, et puis le néant !

— Et j'affronte des balles pour ça ? marmonna Remo.

Mais ce n'était pas le moment de philosopher. Il se détacha vivement du mur et fit un saut périlleux en direction du mitrailleur. Il atterrit à pieds joints sur l'abdomen mou. La mitraillette s'envola dans les airs. Remo l'attrapa et l'enroula comme une écharpe autour du cou du Managuayen.

Un autre terroriste arriva à la charge. Alors qu'il se précipitait, Remo examina son torse. Parmi les lettres voyantes de son tatouage, il y avait cinq malheureux poils. Remo s'en servit comme point de mire. Il frappa et arracha le tatouage ainsi que plusieurs couches d'épidermes. Le Managuayen hurla.

— Tu vas payer ça, fumier ! glapit un autre représentant du FLM.

Il tira un couteau de son béret et le lança très adroitement vers la gorge de Remo. Remo fit un pas de côté et attendit l'arrivée du couteau, qu'il renvoya d'une chiquenaude à l'expéditeur.

La figure du Managuayen exprima la plus parfaite terreur. Il tourna les talons pour fuir mais il n'avait pas atteint les 90° que le couteau lui revenait et s'enfonçait en sifflant dans sa tempe. L'homme resta un instant figé, puis il s'abattit avec le couteau frémissant sur son front comme un grand poisson d'argent.

Les deux derniers Managuayens se hissèrent prudemment hors du bain fumant et se déployèrent. Remo les attrapa, un dans chaque main, et les propulsa vers le mur près du baquet. Ils y arrivèrent dans un éclatement d'esquilles d'os avant de glisser sans bruit dans l'eau, pour draper leurs cadavres autour des otages.

La grosse dame et son mari hurlèrent. Le romancier russe brandit sa bouteille au-dessus de l'amas.

— Être… néant, déclara-t-il avec sagacité.

Remo tira la bonde du bain.

— Ça va, dehors, ordonna-t-il.

Il poussa les otages vers la sortie.

— Vous partez déjà, susurra Francine en passant ses ongles vert métallisé dans les cheveux de Remo.

— C'est ma pause déjeuner.

— Vous ne pouvez pas me laisser comme ça, voyons. Va falloir que j'affronte tous ces flics, et je vais probablement me faire embarquer. Alors un petit coup de l'étrier en vitesse ?

Remo soupira. Les femmes lui faisaient toujours ça.

— Faudra vous contenter de ça, marmonna-t-il en pressant un petit groupe de nerfs à l'intérieur du poignet gauche de Francine.

Elle frissonna. Toutes les mêmes. Le poignet gauche était le commencement d'une longue suite de paliers qui aboutissait à l'extase de ces dames. Remo avait appris ça au cours de son entraînement. C'était parfois insultant, parce que la plupart des femmes préféraient le coup du poignet que de faire l'amour. Mais, après tout, plus personne ne faisait l'amour. Le plaisir suffisait aux femmes, à présent.

La groupie en bavait.

— Au maxi, dit-elle respectueusement.

— Allez, ouste, dehors, tous tant que vous êtes ! gronda Remo en les poussant en troupeau dans le couloir.

— Je dois vous dire que notre sauvetage est tout à fait satisfaisant, confia le Russe à Remo qui soulevait le corps encore prostré de Raymond Rossner. C'était même assez amusant. Un petit fétu d'être dans une mer…

— Je sais. De néant.

Le Russe haussa les sourcils.

— Très astucieux. Je vous dédicacerai ma prochaine petite plaquette de vers intitulée « Trous dans le Tissu de la Vie ».

— Pas la peine, dit Remo. Je n'existe pas.

Le romancier réfléchit.

— « Je n'existe pas ». C'est très profond. Je n'existe pas !…

Remo déversa le chef d'orchestre dans les bras divan.

— Ouais, et j'aimerais bien que vous n'existiez pas non plus.

Quand la police prit d'assaut les ascenseurs et les escaliers, Remo repartit comme il était venu. En descendant le long de la façade extérieure.

Ce qu'il avait dit au Russe était vrai. Il n'y avait plus de Remo Williams. Cet homme-là était mort, jeune policier exécuté pour un crime qu'il n'avait pas commis. Ah, justice ! pensa-t-il. Raymond Rossner allait récolter de l'argent pour que le Front de Libération du Managua fabrique encore des bombes, mais un pauvre flic à qui on

montait un coup fourré était condamné à la chaise électrique.

Cette chaise-là ne marchait pas. Il était bien prévu, dès le début, que le jeune policier ne mourrait pas. Il devait simplement paraître mort, pour que son nom, sa figure et ses empreintes digitales disparaissent définitivement de tous les dossiers et fichiers.

L'identité de Remo avait été ainsi parfaitement effacée pour qu'il puisse servir dans un nouveau service du gouvernement des États-Unis. En dehors du Président et du directeur de l'organisation, personne ne devait être au courant de ce service, ou de Remo. L'agence s'appelait CURE et elle était illégale dans toutes les acceptions du terme. CURE agissait en dehors de la Constitution, pour lutter contre le crime avec l'arme ultime : un assassin.

Remo n'avait pas voulu être le bras armé d'une organisation gouvernementale secrète et illégale, mais une fois qu'il avait été déclaré mort, il ne lui restait pas beaucoup de choix. Au début, il avait cru vivre un cauchemar : l'accusation fausse, la prison, la chaise électrique… Et puis les journées interminables au sanatorium de Folcroft, une paisible maison de santé de Rye, dans l'état de New York, dirigée par un homme distingué d'un certain âge, sans imagination, le Dr (allez savoir ès quoi ou qu'est-ce) Harold W. Smith, qui était le directeur de CURE. Smith avait embauché un professeur, pour se charger de l'entraînement de Remo et le cauchemar avait empiré.

Ledit professeur était un vieux fou de Coréen nommé Chiun, qui avait l'air de penser qu'un homme ordinaire était capable d'accomplir des choses physiquement impossibles, pour peu qu'on l'éduque. Remo aurait bien considéré Chiun comme un élément de plus dans les circonstances invraisemblables où il était plongé si le vieil Oriental n'avait pas su lui-même exécuter toutes les prouesses qu'il exigeait de Remo.

Chiun pouvait marcher si légèrement qu'il ne brisait même pas la dentelle des feuilles mortes sous ses pieds. Il se déplaçait si rapidement qu'on ne le voyait pas et dans un tel silence qu'on ne l'entendait pas. Il percevait les appels ultrasoniques des insectes, il voyait le pollen sur les ailes d'un papillon en vol et il savait tuer plus efficacement qu'aucune personne sur la terre.

Chiun venait d'un village appelé Sinanju, dans une région isolée de Corée du Nord, où les arts martiaux avaient pris naissance et évoluaient depuis des millénaires. Mais les enseignements de Sinanju allaient plus loin que l'acquisition de la force physique. C'était la source solaire de tous les arts martiaux, le modèle original dont étaient issues de pâles imitations comme le Jiujitsu, le karaté, l'Aikido, le t'ai chi chu' an et le tac kwon do. Les disciples de Sinanju apprenaient à développer leurs sens et leur esprit à un degré

surnaturel, surhumain. Et pour cette raison, les Maîtres de Sinanju étaient très demandés, comme assassins, par de riches nations lointaines, depuis le temps du premier Maître Wang, il y avait plus de mille ans.

L'entraînement était long et difficile. Un seul homme de Sinanju, à la fois, était formé par le Maître et il passait toute sa vie à apprendre et à s'entraîner. Le moment venu, il succédait au Maître.

Chiun avait entraîné son apprenti, Nuihc, jusqu'à l'âge adulte. Mais quelque chose avait mal tourné. Alors que l'élève du Maître aurait dû se préparer à une vie au service de son village, il s'était retourné contre Chiun et avait plongé Sinanju dans la terreur. Il avait été arrêté, mais non sans un grand sacrifice par Chiun. À la mort de Nuihc, il était déjà vieux et se retrouvait sans héritier. Il n'y aurait plus de Maîtres de Sinanju après lui.

Mais sur ce, appelé au service de Harold Smith et de CURE, il avait trouvé un remplaçant en la personne de Remo, un jeune Blanc. Ce n'était pas le rêve, puisque Remo n'était même pas du village, mais enfin il promettait.

Chiun travailla avec Remo et transforma l'ex-GI costaud plutôt doué pour la bagarre en un mince instrument de mort admirablement accordé. Et avec le temps Remo était devenu, spirituellement et sentimentalement, le fils de Chiun. La magnifique et rare tradition de Sinanju lui avait été transmise. Il était maintenant un Maître et sera un jour *le* Maître de Sinanju.

Et il utilisait tout ça pour faire sortir d'un bordel une bande d'adolescents crasseux et dingues de la détente. Le vieux Wang devait se retourner dans son urne, pensa Remo en se rappelant les événements de la journée.

Les Managuayens n'étaient pas une mission, ils étaient une compromission. Quant aux gens qu'il avait sauvés au péril de sa vie, des types qui employaient des expressions comme « néant quintessentiel » méritaient de mourir noyés dans un jacuzzi.

Les choses ne devraient pas se passer comme ça. Où était pour Remo le défi des traditions de Sinanju ?

Il avait quitté Manhattan et marchait le long d'une rivière, vers le nord de l'état. Au lieu de lui apporter la sérénité, l'air pur et calme de la campagne alourdissait le fardeau de ses réflexions. Il se dit que, peut-être, il était né trop tard. La gloire de Sinanju n'était peut-être plus qu'une légende, reléguée dans le lointain passé où s'ébattent les légendes. Le monde moderne, le monde de Remo, n'avait pas de place pour les héros.

Il y avait pourtant eu un homme qui avait mis à l'épreuve toutes les ressources de Remo. Un homme étrange, terrible, qui savait se battre aussi bien que Remo. Non, soyons francs, mieux que Remo.

Parce que non seulement il comprenait aussi bien que Remo la subtile discipline de Sinanju mais, en plus, il avait un esprit de mutant si avancé et unique qu'il accomplissait ce qu'il voulait par sa seule volonté. On l'appelait le Hollandais, et le Hollandais avait effrayé Remo. C'était une sensation qui lui manquait. Dans une vie pleine de perdants comme le Front de Libération du Managua, l'habileté d'un adversaire aussi terrifiant que le Hollandais méritait le respect.

Mais le Hollandais était mort depuis longtemps. Pas par la main de Remo, qui avait été incapable de l'abattre. Aujourd'hui encore, l'idée que des forces de la nature avaient eu raison du Hollandais, et non sa propre habileté, restait sur le cœur de Remo. Cela avait été son unique occasion de se mettre totalement à l'épreuve et il n'avait pas été à la hauteur. Et il savait qu'une telle occasion ne se représenterait plus.

Le sanatorium de Folcroft apparut.

— Ah ! et puis qu'est-ce que ça peut foutre ? dit Remo à haute voix.

Il pensa qu'il devrait partir un peu, aller dans un endroit ensoleillé et beau où les filles dénudent beaucoup de peau. Après ça, il serait comme neuf. Il gravit les marches de l'entrée principale de Folcroft. Tahiti. C'est là qu'il irait. Tahiti serait parfait. Et ça plairait aussi à Chiun. Il aimait bien les noix de coco.

Mrs Mikulka, la secrétaire de Smith, fit les histoires habituelles à propos du patron qui ne voulait pas être dérangé mais, comme toujours, Remo la battit à la porte et entra. Smith clignait des yeux sur une feuille de papier et récitait à mi-voix ce qu'il lisait, ses traits citronnés crispés par un intense malaise.

— Sur des ailes de poussière nous nous réunissons dans le Vide… Dieu de Dieu ! Ah, c'est vous, dit-il avec irritation à l'entrée de Remo.

— Merci de votre chaleureux accueil habituel, Smitty. Où est Chiun ? Je pensais que le sous-marin de Sinanju devait être de retour.

— C'est exact. Le sous-marin est revenu. Mais Chiun n'était pas à bord.

Remo fut aussitôt alarmé.

— Il n'est pas…

— Il n'est pas spirituellement disposé à rentrer pour le moment. Du moins, c'est ce qu'il a dit au capitaine. Il a envoyé ce poème, dit Smith en tendant le papier à Remo.

— « Le chant du papillon ». Ah oui, il est bon, celui-là. Le meilleur de Wang. Des vers entraînants.

— Remo ! J'envoie un sous-marin de la marine nationale s'aventurer tout à fait illégalement dans des eaux ennemies, uniquement pour ramener Chiun de ses vacances. Le capitaine est extrêmement mécontent, pour dire le moins.

— C'est tout ? Il n'a pas envoyé de message pour moi ?

— Si, si. Voilà.

Smith prit sur son bureau un rouleau attaché avec un ruban rouge et le tendit à Remo qui déroula l'antique parchemin et lut les caractères coréens fanés.

> Il a été créé Civa, le Destructeur, la mort, le briseur de mondes, le redoutable tigre nocturne façonné par le Maître de Sinanju. Le Maître mourra de la main de l'Autre au printemps de l'Année du Tigre. Et l'Autre s'unira à sa propre espèce. Le yin et le yang feront un dans l'Année du Tigre.

Le parchemin, enfin exposé à la lumière et à l'humidité après des siècles, se craquela et se désintégra.

— Allez ah ! grogna Remo.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une histoire… Une histoire idiote.

— Qu'est-ce qu'il veut ?

— Je crois qu'il veut que j'aille à Sinanju.

— Vous ne pouvez pas y aller dans un sous-marin américain !

— Je n'y vais pas du tout. J'ai attendu ces vacances et pas question que j'aille les passer en Corée du Nord !

Smith haussa un peu les épaules et se plongea dans des imprimantes d'ordinateur. Puis il jeta un coup d'œil à sa montre.

— Vos vacances sont commencées. Revenez vous présenter au rapport dans dix jours ouvrables.

Remo épousseta de ses genoux les débris du parchemin et s'en alla.

Ça commençait à bien faire. Cette fois, il en avait vraiment jusque-là des méthodes sournoises du vieux, pour l'attirer à Sinanju. Ce village était un trou. Et il avait réellement besoin d'une bonne dose de Tahiti. Maintenant, Chiun allait râler et se plaindre pendant six mois que Remo ne soit pas venu alors qu'il était convoqué par quelques pattes d'araignée mélodramatiques.

Il dîna d'un peu de riz dans un restaurant chinois de troisième ordre et entra à sa chambre de motel.

Merde. Qu'est-ce que ça voulait dire ? Ces conneries de Civa, au début, c'était pour lui, il en était sûr. Chiun éprouvait on ne savait quelle satisfaction perverse à raconter que Remo était la réincarnation d'un vague esprit indien équipé d'une douzaine de bras. Remo n'avait jamais compris pourquoi. Mais le reste. Le Maître mourra… quel Maître ? Wang ? Manifestement, ce parchemin avait été écrit il y avait des siècles.

Et qui – ou quoi – était l'Autre ?

Les légendes et les traditions de Sinanju exaspéraient Remo. D'abord, il ne les comprenait pas. Ensuite, il venait d'avoir pendant

toute la journée la démonstration que la mystique de Sinanju avait bien peu d'influence sur sa vie quotidienne.

Mais Chiun était vieux. Il vivait dans le passé…

C'était quand, l'Année du Tigre ? Il essaya de se rappeler le système de calendrier utilisé par les anciens Maîtres de Sinanju. Il compta sur ses doigts.

Et alors, le cœur battant, il se leva d'un bond, sortit et courut jusqu'à Folcroft. Chiun n'avait pas écrit le message. Le parchemin faisait partie d'une collection de très vieilles archives. Et pourtant, c'était un avertissement. Ou un appel au secours. Quel Maître ? Chiun ou Remo ? L'un des deux allait mourir des mains de quelqu'un – homme ? femme ? Machine ? Esprit ? – appelé « l'Autre » ?

Et ça devait se passer bientôt, parce qu'on était en mai. C'était le printemps de l'Année du Tigre.

CHAPITRE III

Remo arriva trempé sur les côtes de Sinanju.

— Dites à Smitty que je l'aime aussi, marmonna-t-il au sous-marin qui plongeait à l'horizon.

On pouvait faire confiance à Smith, pour qu'il stipule que Remo devait être déposé à un mille de la terre.

Enfin, au moins il était arrivé. En dépit des vives protestations de Smith, Remo avait réussi à lui arracher le transport vers un endroit qui, maintenant qu'il le revoyait, méritait un mot certainement plus fort que « trou ».

Sinanju était rocheux et glacial. Ses plages, battues par des vagues menaçantes, gris acier, avaient l'air d'un décor pour un film de Frankenstein. Les seules formes de vie visibles étaient les lichens et les bernicles accrochés aux rochers déchiquetés. Mais il y avait d'autres formes de vie, se rappela Remo en faisant attention où il mettait les pieds.

Des serpents. Sinanju grouillait de serpents, presque tous venimeux. S'il y avait une seule chose mémorable dans ce pays perdu, si désolé que le président Mao lui-même n'avait pas pris la peine d'y envoyer de la propagande, c'était les serpents. Remo souleva un pied de l'herbe haute pour permettre à l'un d'eux de passer. Un bref souvenir du rêve de Tahiti scintilla dans sa pensée et y mourut. Tahiti serait encore là pour les prochaines vacances, quand elles viendraient. Pour le moment, Chiun avait besoin de lui.

Un vieillard qui marchait au bord de l'eau, à cent mètres, lui fit signe avec sa canne noueuse. Remo alla à sa rencontre.

— Vous voulez me parler ? demanda-t-il poliment, en coréen, et il remarqua que le vieux était aveugle.

— Ton maître t'attend. Je vais te conduire auprès de lui.

Remo, dérouté, se retourna. Il n'y avait personne d'autre en vue.

— Vous êtes sûr de ne pas vous tromper de personne ?

— Tu es Remo, n'est-ce pas ? Le Maître Chiun t'attend dans une grotte, pas loin d'ici.

— Mais… comment saviez-vous que je devais arriver aujourd'hui ?

Le vieil homme sourit.

— Je le savais. Mon nom est H' si T' ang.

— Le maître de Chiun ? Mais je croyais…

Remo se retint.

— Que j'étais mort ? Non, pas encore. À Sinanju, quand un Maître

vit assez longtemps pour repasser son titre à son successeur, il est obligé d'observer une retraite de plusieurs années. Pendant ce temps, le nouveau Maître n'a pas le droit de parler de son mentor, car le Maître à la retraite doit être laissé totalement en paix. Mais à présent, mon temps de réclusion est passé.

Il précéda Remo, dans les hautes herbes, en le mettant en garde contre les serpents qu'il désignait avec sa canne.

Ce vieillard plaisait à Remo. Une aura singulière émanait de lui, un champ d'intensité cristalline que Remo trouvait agréable. La grotte vers laquelle ils montaient provoquait le même sentiment.

— Jolies fleurs, dit-il en remarquant le ravissant arrangement de plantes à l'entrée de la caverne.

— Mes amies, dit H' si T' ang avec un bon sourire.

De la tête, il désigna Chiun à l'intérieur, assis dans la position du lotus sur une natte, qui gribouillait furieusement avec une plume d'oie sur un rouleau de parchemin. Remo le regarda avec des yeux ronds.

— Je croyais que vous étiez malade !

— C'est typique, bougonna Chiun. Je t'ai envoyé un message très clair, sur ta participation à l'Épreuve du Maître, et tu interprètes ça comme un signe de maladie. H' si T' ang, voilà la chose blanche lamentable sur qui j'ai dû gaspiller les trésors de Sinanju.

Sur ce, Chiun se remit à écrire. Le vieillard pinça affectueusement le bras de Remo et dit :

— Remo et moi avons fait connaissance. Je vais préparer le thé.

Quand il fut parti, Remo s'approcha de Chiun et lui arracha la plume d'oie de la main.

— Alors, comme ça, vous vous portez comme un charme ?

— Bien sûr que je me porte bien !

Il reprit rageusement sa plume. Une goutte d'encre s'écrasa sur le parchemin.

— Regarde ce que tu as fait ! glapit-il. Tu as tout gâché ! Le poème Ung le plus sublime depuis le grand Wang lui-même !

— Laissez tomber Ung. J'ai renoncé à mes vacances pour venir ici parce que je croyais que vous aviez besoin de moi. Je pense que je mérite une explication.

— Tout a été expliqué dans ma missive, répliqua dignement Chiun.

— Tout ce que disait ce parchemin, c'était je ne sais quelles bêtises sur le yin et le yang et quelqu'un appelé l'Autre, qui allait tuer le Maître. J'aimerais bien savoir ce que ça veut dire, si ça ne vous fait rien !

H' si T' ang arriva avec le thé.

— Le yin et le yang, mon fils, sont les deux moitiés d'un tout. La lumière et l'obscurité, le bien et le mal, la vie et la mort. L'un doit toujours équilibrer l'autre. C'est la nature de toutes choses.

Remo le dévisagea.

— Euh… oui, bien sûr.

Après tout, pensa-t-il, les vieux avaient le droit d'être un peu cinglés. Chiun leva le nez de son parchemin.

— Il n'y était pas question de l'Épreuve du Maître ?

— La quoi ?

Chiun se mit un doigt sur les lèvres et réfléchit.

— J'ai peut-être oublié d'ajouter le mot sur l'Épreuve du Maître, reconnut-il. Mais peu importe. Tu es ici, maintenant.

— Pour quoi faire ? cria Remo.

— Baisse la voix, je te prie.

— Il a le droit d'être en colère, intervint H' si T' ang. Il ne comprend pas pourquoi il est ici. Nous allons te l'expliquer, mon fils.

Ils parlèrent à Remo des règles de l'Épreuve du Maître et lui donnèrent le nom des adversaires qu'il aurait à affronter en combat singulier.

— As-tu des questions à poser ?

Remo ouvrit la bouche mais rien n'en sortit. Il s'y reprit.

— Vous rigolez, ou quoi ?

— Je t'assure, ô grand orateur à la bouche d'or, que ceci n'est pas une plaisanterie, déclara Chiun. C'est une des plus anciennes traditions de Sinanju.

— Attendez que je comprenne bien. Vous voulez que je fasse le tour du monde, sans argent et même sans provisions, pour aller me battre contre une bande de zigotos que je n'ai seulement jamais vus ?

— C'est exact.

Les deux vieillards souriaient sereinement.

— Oui, eh bien, je ne voudrais pas vous faire de peine, mais c'est la plus grande imbécillité que j'ai jamais entendue. Non merci !

— Et voilà comment les jeunes rejettent les traditions sacrées ! glapit Chiun d'une voix aiguë. J'ai honte, ô Maître, tristement honte du pâle morceau d'oreille de cochon que j'ai été contraint d'éduquer. Pour cela, je mérite d'entrer dans le vide avant mon heure. Pour cela…

— Calme-toi, dit H' si T' ang et il se tourna vers Remo. Mais pourquoi refuses-tu, mon fils ?

Remo en bafouilla d'indignation.

— C'est une idée folle. Je n'ai rien contre Jildo le Viking, ou quoi que ce soit. Pourquoi est-ce que je le tuerais ?

— Il n'est pas entendu que tu tueras quelqu'un. C'est peut-être eux qui te tueront.

— Allez ah ! Une bande d'aborigènes à moitié nus, qui vivent dans le passé depuis mille ans ? Je n'ai rien à prouver en les massacrant.

— L'Épreuve du Maître est un rite de passage nécessaire pour tous

les Maîtres de Sinanju. Aucun empereur ne voudrait d'un assassin qui n'a pas terminé son entraînement, déclara Chiun.

— Je travaille déjà.

— Seulement pour les États-Unis. Il y a d'autres gouvernements.

— Celui-là me convient.

Chiun se leva et sortit. Remo l'entendit marmonner, de l'entrée de la grotte :

— Butor.

Dans la clarté de l'aube, les deux Maîtres conduisirent Remo de la grotte vers un minuscule bateau de bois dansant sur la mer près de la côte. Chiun portait un kimono de soie rouge et un petit chapeau noir qui avait l'air de plusieurs boîtes empilées. Pour mener la procession, il avait un bizarre instrument de musique composé de seize clochettes de bronze, qu'il frappait avec un maillet de bois. La musique devait être l'essence de la paix et de la beauté mais Remo trouvait que ça ressemblait à des pièces de monnaie tintant dans une poche. H' si T' ang était tout en noir, coiffé de la haute couronne d'or à pointes que les Maîtres de Sinanju arboraient depuis le Moyen Âge.

Chiun donna à Remo un morceau de jade poli gravé de trois caractères coréens.

— Tes adversaires ont des pierres semblables, à part Ancion. Ils te trouveront grâce à ce symbole.

Remo lut les caractères.

— La Confrérie ? Je croyais que ces gars étaient mes ennemis ?

— Tu apprendras peut-être quelque chose sur l'inimitié et l'amitié, pendant ce voyage, dit Chiun alors que Remo montait dans le bateau.

— Avant que je parte, encore un truc. Sur le parchemin que vous m'avez envoyé, il était question…

— De l'Autre, dit H' si T' ang et il renifla l'air marin. Il vient. Prends garde.

Chiun le regarda.

— Qui est-il, mon maître ?

— Je ne vois pas. Mais quelqu'un de proche, de très proche. Son esprit est tout près. Nous avons été abusés. L'Autre est double… Le yin et le yang… Non, la vision a disparu.

— L'Autre, murmura Remo. Un cinquième adversaire ?

— Je ne sais pas qui il est, seulement qu'il vient.

— Pour moi ?

— Il vient pour nous tous.

D'un geste prompt de sa main droite, le vieil homme trancha avec ses longs ongles l'amarre retenant le bateau et Remo dériva vers le large. La dernière chose qu'il entendit fut la musique de l'antique instrument de Chiun et, cette fois, elle lui parut triste et nostalgique.

CHAPITRE IV

Deux semaines étaient passées et Harold W. Smith n'arrivait pas à joindre Remo. Pour la première fois depuis qu'il dirigeait l'organisation, il sentait son petit déjeuner frugal lui remonter à la gorge. Un cauchemar. Mais pire.

Un cauchemar, Smith aurait pu se réveiller à côté d'Irma, sa femme depuis plus de trente ans, et puis se rendormir.

Un cauchemar, il l'oublierait au réveil et puis il viendrait à son bureau, il dirait bonjour à sa secrétaire qui croyait qu'il était le Dr Harold W. Smith, directeur du sanatorium de Folcroft, et ensuite il s'enfermerait dans son bureau insonorisé aux portes blindées dominant le détroit de Long Island, et s'occuperait de ses véritables affaires.

Il se brancherait sur les autres ordinateurs d'où il observait les rouages internes du monde, grâce à un réseau d'employés qui ne savaient pas au juste pour qui ils travaillaient.

S'il décelait un ennui particulier, il formait ses numéros spéciaux pour joindre Remo et l'envoyer régler la chose. Ça, c'était la réalité, c'était ainsi que fonctionnait sa vie et c'était ainsi que la matinée avait commencé, avec le monde tournant comme il le devait et l'homme à la figure citronnée observant les entrailles de la terre, prêt à faire pour la nation ce qu'elle ne pouvait faire elle-même légalement.

C'était sa mission, et il avait servi son pays toute sa vie, depuis les premiers temps dans l'OSS, puis dans la CIA, pour finir par tenir sa promesse à Irma et rester à la maison. Elle ne savait pas qu'il tenait aussi sa promesse à un Président mort depuis longtemps de ne pas laisser l'Amérique à la merci de ses ennemis. Il dirigeait le service secret CURE que tout le monde ignorait à l'exception de Smith, du Président, de Remo et de Chiun. Personne d'autre, parce que le connaître c'était mourir.

Avant que les ordinateurs soient d'usage courant, CURE en avait. Et quand tout le monde en avait eu, CURE avait des modèles qui surpassaient tous les autres. Au moyen de ses ordinateurs, les Quatre de Folcroft, Smith pouvait intercepter n'importe quel message, n'importe où, et le recevoir, déchiffré et analysé, en quelques minutes.

Il servait son pays depuis plus de quarante ans et jamais il n'avait imaginé qu'il verrait l'impressionnant pouvoir de son réseau étendu se retourner contre lui sur un écran de contrôle et lui dire qu'il était impuissant. Mais c'était le cauchemar qu'il vivait en ce moment.

La journée avait été normale, sur l'écran, commençant par un rapport sur les événements les plus récents pour passer ensuite à l'analyse des principaux dangers. Ce jour-là, l'écran avait révélé une nouvelle méthode d'importation de la cocaïne en Amérique. Au lieu de petites expéditions par avion ou dans une serviette, il y avait maintenant des envois massifs à un certain point à Los Angeles. Il écarta l'affaire. La brigade des stupéfiants pouvait s'en occuper, avec l'aide des Gardes-côtes, probablement.

Smith passa à la suite.

Un juge de Minneapolis se faisait soudoyer. Un travail pour le FBI.

Et puis, tout à coup, un autre message. Un complot pour tuer le Président des États-Unis.

Il allait prier l'ordinateur de glisser cette information au Secret Service quand il fut intrigué par une curieuse référence contenue dans le message.

« Groupe ici certain « B » arrangera intro. B assure objectif facile. B assure Secret Service pas de problème. B aussi proche d'objectif que sa houppe. Objectif assuré. »

Harold Smith immobilisa le message sur l'écran. Les gens se proposant d'assassiner le Président avaient un complice à l'intérieur. Quelqu'un allait faire en sorte que le Président soit tué et ce serait un boulot de l'intérieur.

Rapidement, il chercha par d'autres sources si le Secret Service avait capté ça.

Ils ne savaient rien. Le groupe de choc était quelque part en Virginie et attendait le feu vert. Le feu vert, c'était 13 heures. Smith regarda sa montre. Il était 12 h 30.

Il força ses ordinateurs à faire irruption dans le système du Secret Service et à s'assurer que le message était intercepté.

À 12 h 40, d'écran clignota. Le Secret Service avait capté le message que Smith avait programmé discrètement dans ses ordinateurs. Et ceux de Folcroft avaient une nouvelle information. Dans vingt minutes, à 13 heures, le Président des États-Unis serait mort.

Smith tourna le cadran de la serrure à combinaison, sur le tiroir de gauche de son bureau. À l'intérieur, il y avait un téléphone rouge. Il le regarda fixement. Avec cet appareil, il pouvait toucher directement le Président, et le Président communiquer avec lui.

Mais que lui dirait-il que le Secret Service n'aurait pas dit ?

Ses ordinateurs lui firent un rapport à 12 h 45, annonçant que les gardes du corps du Secret Service n'avaient pas encore averti le Président. Qu'est-ce qu'ils attendaient ?

À 12 h 50, Smith se servit encore de ses ordinateurs pour qu'ils s'introduisent dans le système du Secret Service et donnent l'ordre de

révéler au Président qu'une personne proche de lui allait le tuer. L'ordre apparaîtrait dans l'ordinateur du Secret Service comme s'il émanait du sous-secrétaire à la Défense.

À 12 h 55, le Président n'avait toujours pas été prévenu qu'il allait être tué et Harold W. Smith décrocha le téléphone rouge. Il n'y avait pas de cadran, parce que c'était inutile. L'accès était garanti instantané, puisque le Président, où qu'il soit, avait toujours un téléphone identique à portée de la main.

Smith écouta le léger bourdonnement. Il était 12 h 58. Le Président n'était pas en ligne. Smith eut peur d'avoir attendu trop longtemps.

12 h 59. La ligne bourdonnait toujours. Le petit déjeuner de Smith remonta dans sa gorge, avec un goût acide. Il avait les mains moites. Sa secrétaire, qui croyait qu'il dirigeait réellement un sanatorium, l'appelait par l'interphone pour une réunion de médecins. Il tapa sur un clavier quel assistant devait s'en occuper.

Encore dix secondes. Il était presque 13 heures quand il y eut un déclic et la voix du Président. Et elle était joyeuse ! Comment cet homme pouvait-il être aussi gai ? C'était la première fois qu'il se servait du téléphone rouge.

— Ah, bonjour, dit la voix agréable comme si le Président était ravi d'être appelé au téléphone si subitement. Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

— Monsieur le Président, dit Smith mais avant qu'il puisse parler il entendit une explosion.

Le bruit était celui d'un monstrueux raz de marée s'écrasant contre une falaise. Il ferma instinctivement les yeux en écartant un instant l'appareil de son oreille.

— Quittez pas, dit le Président. Quelqu'un est blessé.

Au téléphone, Smith entendit les cris affolés. Il y avait maintenant des gardes du corps du Secret Service partout. Un médecin avait été appelé. Smith ne savait même pas dans quelle pièce on avait répondu au téléphone rouge. Il pensa que c'était sans doute la salle à manger privée parce que quelqu'un parlait d'assiettes cassées. Une personne prit l'appareil. C'était une femme.

— Allô, qui est là ? demanda-t-elle. Qui est à l'appareil ?

Smith ne répondit pas. Il ne pouvait parler qu'au Président.

— Qui est à l'appareil ? Vous êtes très impoli. Vous êtes affreusement grossier. Quelqu'un vient de tenter d'assassiner le Président.

Elle raccrocha.

Quelqu'un avait failli tuer le Président. La protection du Secret Service fonctionnait mal et la Maison Blanche avait dans ses murs un agent ennemi. Une seule chose pouvait sauver le Président, maintenant. Expédier à la Maison Blanche la paire de mains et d'yeux

les plus efficaces pour rester auprès du Président jusqu'à ce que les assassins fassent une nouvelle tentative.

Smith chercha son bras armé. Et le cauchemar commença. Les quinze jours de vacances autorisées de Remo étaient passés mais il ne pouvait pas le joindre. Il essaya avec un premier numéro, puis un autre, secondaire. Finalement, il tenta sa chance avec un troisième, sans grand espoir. C'était un numéro installé par Chiun, dans un but que Smith était incapable de comprendre. Le téléphone sonna trois fois. Pas de réponse. Une quatrième sonnerie et puis un message enregistré. La voix de Chiun :

— Allô. Réjouissez-vous de ne pas être tombé sur un faux numéro. Le numéro est totalement correct. C'est vous qui êtes incorrect. Mais si vous n'êtes pas totalement incorrect et si vous appelez pour rendre hommage à une personne infiniment supérieure à toutes celles que vous avez jamais connues, enregistrez brièvement votre message au signal. Je me ferai un plaisir de vous rappeler. Il m'est déjà arrivé de rappeler des personnes.

Biiiip.

— Chiun, ici Smith. Il faut que je vous parle immédiatement. Contactez-moi tout de suite.

Smith garda le téléphone à la main, dans l'espoir que Chiun répondrait, mais la communication fut coupée.

Où étaient-ils ? Il devait absolument joindre Remo. Même Chiun ferait l'affaire, au pis aller, bien que Chiun n'ait jamais bien compris la mission de CURE ; Smith avait toujours du mal à s'entendre avec le vieil Oriental qui avait fait de Remo un assassin tel que le monde occidental n'avait jamais imaginé.

L'écran de l'ordinateur faisait un nouveau rapport.

Les agents de Virginie reprenaient contact avec leur base. Smith envoya ses ordinateurs retracer les appels mais ils furent incapables de trouver pour qui travaillaient ces agents. Ils transmettaient en code, que les Quatre de Folcroft déchiffrèrent aisément, mais à chaque fois que l'ordinateur analysait la source et l'émission pour retrouver les assassins, les fréquences changeaient et il n'y avait pas moyen de les localiser.

Maintenant, il se passait autre chose, des instructions étaient données.

« Et voilà ce que vaut l'assurance de B sur la réussite de 13 heures. B agit quand ? Doit être le jour. Donnez heure. »

La réponse vint : « Six heures, demain, la Maison-Blanche. »

« B assure ? »

« B assure. »

La personne qui prenait des dispositions pour assassiner le Président avait donc B comme nom de code. Il était quelque part en

Virginie. Smith le savait, mais il ne trouvait rien d'autre. Smith se voyait assis là devant son écran, impuissant, pendant que le Président allait à sa mort. Et il n'arrivait pas à joindre Remo.

Alors le téléphone sonna sur l'autre ligne privée, la ligne d'accès de Remo. Smith fut soulagé. Il n'aurait pas à parler du danger au Président sans lui promettre aussi que l'homme qui le préserverait de ce danger était déjà en route pour s'assurer que le Président serait vivant pour prendre son petit déjeuner.

— Oui, dit Smith tandis qu'un courant électrique joyeux lui parcourait tout le corps, laissant impassible sa figure rigide de Yankee.

— Ah, très gracieux empereur !

Ce n'était pas Remo mais Chiun.

— Chiun ! Il faut que je joigne immédiatement Remo !

— Et vous l'aurez. Il sera tout dévoué à votre service pour la gloire de votre nom et durant le règne éternel de Votre Grâce.

— Quand ?

— Quand le plus léger ordre émanera de vos lèvres impériales, ô empereur. La Maison de Sinanju se dresse comme un phare glorieux derrière l'infini majesté de votre commandement.

— Je veux parler à Remo tout de suite, insista Smith.

Cela le gênait d'être appelé « empereur ». La Maison de Sinanju servait en assassins des monarques avant la fondation de Rome, mais jusqu'à Chiun jamais aucun maître n'avait travaillé pour une organisation secrète. Remo avait expliqué un jour à Smith que Chiun ne comprenait pas qu'on tue pour une autre raison que de s'emparer du pouvoir. Chiun s'attendait réellement à ce qu'un jour Smith se livre à quelque manœuvre subtile et complexe pour devenir Président lui-même, et Chiun avait promis de se tenir là à côté de Smith quand il se proclamerait empereur. En prévision de ce jour, il lui donnait déjà le titre.

— Vos désirs sont des ordres, ô empereur, répondit Chiun.

— Je ne quitte pas. Je désire parler à Remo immédiatement.

— Un empereur ne doit jamais attendre son assassin. C'est l'assassin qui doit attendre son empereur. Gloire à vous ! Nous nous tenons prêts à accrocher les têtes de vos ennemis aux remparts de votre ville.

— Où est Remo ?

— Il vous sert en glorifiant le nom de la Maison de Sinanju.

— Il faut que je lui parle tout de suite.

— Jamais je ne voudrais être celui qui dira non à un empereur.

— D'où m'appelez-vous ? demanda Smith.

— Je suis à Sinanju. C'est l'unique téléphone, dit fièrement Chiun.

— Et où est Remo ?

— Au travail.

— Qu'est-ce qu'il fait de particulier en ce moment, pour qu'il ne puisse pas venir au téléphone ? Il me faut une réponse précise, Chiun. Précise !

Smith écouta, en hochant la tête de temps en temps. Chiun parla pendant trois minutes cinq secondes. L'ordinateur le nota. Il nota aussi ce que Chiun disait à Smith, pour que Smith puisse l'étudier plus tard. L'ordinateur savait imprimer correctement l'anglais chantonnant du vieux Coréen, et, aussi, analyser la signification la plus probable. Quand Chiun eut fini de parler et que Smith eut fini d'interroger, il s'adressa à l'ordinateur pour essayer de comprendre ce qu'il avait entendu.

L'ordinateur se débattit et quantifia. Il y avait 98,7 pour cent de certitude que Remo était en voyage au bout du monde pour une vague forme de compétition et ne pouvait être dérangé pour sauver la vie d'un quelconque Président américain. Il y avait 38,6 pour cent de possibilité que cette compétition ait un certain rapport avec son entraînement.

L'ordinateur n'avait rien compris d'autre.

Il était 16 heures quand Smith utilisa de nouveau le téléphone rouge. Il attendit, le visage impassible. Il n'avait pas Remo mais ce n'était pas le moment de gémir sur ce qu'on avait ou n'avait pas. On faisait avec ce qu'on avait, tant bien que mal. Il avait appris ça tout enfant, en grandissant dans une petite ville du New Hampshire. On ne se vantait pas. On ne se défilait pas. On ne se plaignait pas. On faisait avec ce qu'on avait.

— Ah, rebonjour ! répondit la voix amicale. Nous avons eu de petites émotions, ici. Vous savez qu'une bombe a explosé en plein dans la Maison-Blanche ? Si je n'étais pas allé répondre à votre coup de téléphone, j'aurais sauté.

— Il y aura une autre tentative d'assassinat contre votre personne demain matin à six heures.

— Je leur conseille de ne pas réussir. Je n'ai pas le temps de mourir.

— Monsieur le Président, non seulement votre bouclier de protection a été infiltré, mais votre Secret Service a l'air incapable de réagir.

— Eh bien alors, je suppose que c'est votre boulot, hein ? Vous pouvez faire ça. Le Président qui m'a précédé m'a dit que son seul regret c'était de ne pas s'être servi de vous dans le truc des otages de Téhéran. Alors vous pouvez vous occuper de ça et me laisser retourner au travail. Je travaille jusqu'à cinq heures.

— Monsieur le Président, ce bras armé particulier dont parlait votre prédécesseur est engagé ailleurs.

— Ah bon ? dit très gentiment le Président. Eh bien, si c'est plus

important que ma vie, j'accepte ça. Je vais essayer d'organiser quelque chose ici. Vous dites que le Secret Service a été compromis ?

— Je n'en suis pas sûr, monsieur le Président. Il se peut qu'il y ait un os dans leurs communications. Ça pourrait fort bien être ça.

— Je vois. Bon, si je dois mourir, je ne serai pas le premier Américain à mourir dans l'accomplissement de son devoir. Mais en tant que Président, j'aimerais bien savoir pour quoi je meurs. J'aimerais bien savoir ce que vous autres faites de plus important pour le pays que le choc de voir encore un Président mourir en cours de mandat.

Smith contempla le téléphone. Les deux pires terreurs de sa vie professionnelle, une longue vie au service de sa patrie, venaient de se concrétiser dans l'écouteur de son téléphone rouge : avoir à dire au Président qu'il avait échoué et avoir à faire une réponse stupide. Il avait dans la bouche un goût de soda croupi amer.

— Monsieur le Président, à ce que je crois comprendre, le bras armé dont vous parlez est engagé dans quelque chose qui doit…

— Oui ? Je suis vraiment intéressé.

— Nous vous enverrons quelqu'un à la Maison Blanche ce soir même, monsieur le Président. Un homme un peu plus âgé, dit Smith.

— Ah, l'Oriental ! Chic ! J'ai entendu parler de lui. Plus de quatre-vingts ans, il paraît ? Mais je n'aurai plus jamais à m'inquiéter de vieillir, une fois que je l'aurai vu en pleine action. Quel âge a-t-il, exactement ?

— Celui que nous enverrons a plus de soixante ans et c'est un blanc. Il possède ce que certains appellent une figure citronnée et il parle avec l'accent de la Nouvelle-Angleterre.

— Si vous avez un truc qui empêche de vieillir, faudra me le repasser, dit le Président en riant.

— Non, monsieur le Président, nous n'en avons pas, avoua Smith.

Le Président prenait vraiment avec bonne humeur le fait qu'un vieux fonctionnaire, qui ne s'était pas servi d'une arme à feu depuis plus de trente ans était maintenant le seul à se tenir entre lui et la mort.

Harold W. Smith verrouilla les codes d'accès de son ordinateur du bureau de Folcroft, réduisant uniquement au petit terminal portatif son moyen d'interroger ses ordinateurs. Cet appareil entrait dans son attaché-case.

Pistolet, pensa-t-il. Où diable est-ce que j'ai rangé le pistolet ?

Il se souvint alors que l'arme n'était pas dans son bureau mais chez lui.

Il dit à sa secrétaire, qui trouvait d'ailleurs qu'il passait beaucoup trop de temps enfermé dans son bureau, qu'il s'absentait pour quelques jours, peut-être quelques semaines. Il l'autorisa à prendre

toutes les décisions et à signer tous les documents qui auraient besoin d'une signature.

Quelques jours, peut-être quelques semaines. Il ne lui dit pas que l'absence pourrait être un peu plus longue. Éternelle, par exemple. S'il ne contactait pas les ordinateurs durant une période de 168 heures, le réseau tout entier s'effacerait automatiquement et il ne resterait aucune trace de l'organisation. Remo et Chiun, naturellement, seraient livrés à eux-mêmes.

Quelque chose avait mal tourné, mais ça tournait mal depuis de nombreuses années. Ce fut seulement une fois chez lui, avec son vieux pistolet entre les mains, que Smith se rendit compte de ce qui était arrivé. On ne voit pas les changements quand ils sont progressifs et il faut parfois de longues années avant de distinguer un mobile.

Remo avait été recruté de cette manière particulière parce que c'était un patriote américain. Et puis il était devenu un autre. Le bras armé était Dieu sait où en train de s'occuper d'autre chose.

Chiun n'avait pas seulement entraîné le corps de Remo mais aussi son âme. Toute l'organisation se réduisait à une fenêtre sur le monde, par où tout était vu mais rien ne pouvait être fait. Et maintenant son bras armé le plus fort était un vieil homme grisonnant qui prenait dans un tiroir de vieille commode un Smith et Wesson 38 datant de 1938.

Smith le trouva enveloppé dans des chiffons huilés. L'arme était nettoyée mais il ne se fiait pas aux munitions. Le holster d'aisselle était déformé et cassant.

Combien de centaines de millions de dollars le pays avait-il consacrés à l'organisation, pour avoir en échange un homme à la retraite d'office dans tout autre service, qui venait de s'apercevoir que le temps avait désintégré son holster et qu'il devrait transporter son revolver dans son attaché-case !

CHAPITRE V

Le Président était fou de joie.

Le pays avait dépensé sept milliards de dollars pour mettre au point un rayon spatial antimissiles et ça ne marchait pas. Le gouvernement fédéral avait prêté vingt milliards de dollars à des municipalités pour qu'elles fassent réparer leurs transports en commun et ils ne marchaient pas.

Partout, des ponts s'écroulaient et tout l'argent des taxes routières ne les arrangeait pas du tout. Le prix de l'instruction avait triplé et l'analphabétisme avait décuplé.

Mais, ce soir, il allait en voir pour plus de son argent. Son prédécesseur lui avait parlé du très vieil homme qui brisait un verre entre ses mains, le réduisait en poudre et puis, d'un mouvement de ses doigts, le retransformait en un verre intact.

L'homme qui pouvait marcher aux murs.

Pour son argent.

— Monsieur le Président, le nouveau garde du corps auxiliaire est là. Mais il est… euh… plutôt vieux, quoi, monsieur le Président, dit le chef du peloton du Secret Service affecté à la Maison-Blanche.

— Possible, mais quoi que vous fassiez, ne lui cherchez pas des crosses, conseilla en riant le Président.

Il se demanda comment l'homme serait habillé. Son prédécesseur lui avait parlé de kimonos cramoisis couverts de broderies d'or et de longs ongles qui semblaient voleter.

Cette fois, l'homme portait un costume trois pièces gris. Il avait une figure citronnée. Il demanda pardon d'être un peu en retard parce qu'il avait dû passer acheter des munitions et un holster d'aisselle.

— Je vois que vous vous êtes coupé les ongles, dit le président et Harold Smith regarda sa main, en secouant la tête. Ils sont courts.

— Oui, reconnut Smith.

Ils étaient tous deux dans un salon privé, à côté du Bureau Ovale. Le Président était en pyjama et robe de chambre. Il se préparait à se coucher.

— Selon nos renseignements, dit Smith, un nouvel attentat sera perpétré contre vous à six heures du matin, demain. Pour une raison que je ne m'explique pas, le Secret Service a omis de vous en avertir.

— Il a été infiltré ?

— Je ne sais pas. C'est possible. Mais peut-être pas. Il y a simplement, parfois, des choses qui ne marchent pas.

— À qui le dites-vous ? répondit le Président en soupirant mais il retrouva aussitôt son bon sourire. Mais à présent, vous êtes là.

— Voici ce que je propose, monsieur le Président. Je vais rester avec vous jusqu'après l'incident de demain. Ensuite, gardez auprès de vous d'autres gardes du corps, jusqu'à ce que je découvre ces gens qui cherchent à vous tuer.

— Vous savez qui ils sont ?

— Non, mais ils ont commis une erreur en utilisant certains systèmes de communication que je peux espionner.

— Il y a au moins d'autres gens du monde qui commettent des erreurs, dit le Président.

Smith fut impressionné par la bonne humeur de cet homme face à l'adversité et au danger.

— Bon, eh bien, bonne chance, reprit le Président. Mais dites, vous voulez me faire plaisir ? Montrez-moi comment vous réduisez un verre en poudre, du bout des doigts.

— Excusez-moi. Je ne sais pas faire ça, avoua Smith.

— Ah bon. Alors est-ce que vous pourriez grimper au mur ?

— Probablement. J'en étais capable autrefois, s'il y avait des points d'appui.

— Non, je veux dire tout droit, en marchant sur un mur lisse.

— Vous pensez à quelqu'un d'autre. Il n'est pas libre en ce moment.

— Il y a un jeune blanc qui n'est pas mal non plus, à ce qu'il paraît ?

— Il est occupé aussi.

— Vous devez faire des trucs vraiment importants, vous autres, pour que le Président des États-Unis ne fasse que troisième sur votre liste.

Smith était assis à la porte des appartements privés du Président, en compagnie d'un jeune homme en pleine santé, à la mâchoire carrée et à la charpente athlétique. Le directeur de CURE se sentait tout à fait déplacé dans ce superbe édifice qu'était la Maison-Blanche, à côté d'un garçon qui savait bien qu'il ne faisait pas partie de la maison.

Le règlement stipulait que les gardes du corps n'avaient pas le droit de parler pendant le service parce que ça risquait de les distraire. Mais Smith n'avait pas besoin de la conversation du jeune homme pour savoir ce qu'il pensait chaque fois qu'il jetait un coup d'œil au type âgé en costume trois pièces, avec sous sa veste la bosse causée par un revolver de calibre 38, taille normale, manufacturé en 1938. Smith devinait que le jeune homme avait envie de lui demander où il avait acheté le canon fourré sous sa veste.

Le revolver était presque aussi gros que le pistolet-mitrailleur Uzi

du jeune homme, cette arme israélienne à tout faire tellement appréciée des gardes du corps dans le monde entier.

Possible, pensa Smith, mais le revolver ferait bien d'être meilleur que l'Uzi, parce que si jamais ce garçon musclé faisait un geste en direction de la chambre à coucher du Président, à six heures du matin, Harold W. Smith serait contraint de l'abattre avec son 38.

À 5 h 55, Smith se rendit compte qu'il avait commis une erreur. Il s'en rendit compte quand le jeune homme fut relevé. L'erreur n'était pas d'avoir pensé que ce garçon pourrait être l'assassin du Président, non. Smith se rappelait brusquement que le Président ne quittait jamais sa chambre avant 10 heures et il allait être tué pendant son sommeil. Dans sa chambre. Smith esquissa un mouvement vers la porte mais il eut soudain devant les yeux le canon de l'Uzi du nouveau garde du corps. Smith se dit qu'un canon était plus grand, quand il était braqué sur soi.

— Vous ne pouvez pas entrer seul, dit le garde.

C'était un jeune Noir à la carrure impressionnante, avec les yeux les plus noirs et les plus froids que Smith avait jamais vus. Le Secret Service avait fait un bon choix.

— Il faut que j'y aille. Le Président est en danger.

— Vous ne pouvez pas entrer sans une autorisation du chef de l'équipe pré-réveil.

— Allons la chercher.

— Vous savez ce que ça peut faire à votre carrière ? demanda l'homme du Secret Service.

— Appelez-le, insista Smith.

Sans que l'Uzi quitte la direction de Smith, le garde du corps décrocha un téléphone mural, après quoi il annonça :

— Il sera là dans cinq minutes.

— Ce sera trop tard, répliqua Smith.

— Vous ne pouvez pas entrer, répéta le garde du corps. Vous ne pouvez protéger que ce poste-ci.

— Dans trois minutes, il sera trop tard. Nous sommes peut-être déjà en retard.

— Je regrette. Vous ne pouvez pas entrer.

Très lentement, et sans aucun mouvement brusque parce qu'il fallait faire ça tout doux, Smith glissa sa main droite sous sa veste et retira le revolver en le tenant entre le pouce et l'index. L'Uzi se releva à hauteur de son œil. Il se baissa et posa l'arme sur le tapis. S'il l'avait jetée, le coup aurait pu partir tout seul. Enfin il se releva, en craquant des genoux, et déclara à l'agent du Secret Service :

— Il faudra me tuer pour m'empêcher d'entrer.

— Vous ne pouvez pas entrer.

Très lentement, Smith tourna le bouton de la porte des

appartements privés. Le gros canon de l'Uzi frôla son œil droit. Il sentit le froid du métal sur le globe oculaire, qui lui fit battre des paupières. Dans un instant, le grand trou noir du canon flamboierait et la tête de Smith irait éclabousser les murs du couloir de la Maison-Blanche.

— Je regrette, dit-il. Je dois entrer.

Et il poussa la porte sans bruit. Elle donnait dans un petit salon de style géorgien où mouraient les braises du feu de bois de la veille. Le tapis étouffa les pas de Smith. Le garde du corps marchait à côté de lui, l'Uzi toujours appuyé contre sa tête.

Sur la droite, il y avait une belle porte blanche à deux battants, avec une poignée de cuivre bien astiquée. Smith alla ouvrir. Il vit se crisper l'index du garde, sur la détente. Si ce garçon avait un hoquet, le coup partirait.

Smith ouvrit la porte. Il entendit un ronflement, venant du grand lit blanc à baldaquin.

C'était une femme qui ronflait ; elle avait un masque noir sur les yeux. Un homme dormait paisiblement à côté d'elle, parfait pour la caméra même dans son sommeil.

— Monsieur le Président, dit Smith avec le canon de l'Uzi contre sa tête. Sortez de ce lit. Levez-vous immédiatement.

— Hein ? Quoi ? Quoi ? Qui ? Ah, c'est vous. Oui. Oui, dit le Président et il secoua légèrement sa femme. Ma chérie, il faut te lever.

— Je viens à peine de m'endormir !

— Il faut te lever, répéta le Président.

— C'est vrai, madame, dit Smith. Il faut vous lever tout de suite.

— Ah, mon Dieu ! s'exclama la femme du Président en remontant vivement les couvertures alors qu'elle se redressait, le masque toujours sur les yeux.

— Venez vite, dit Smith.

Le Président prit sa femme par la main pour l'aider à se lever. Smith leur indiqua de la tête la porte du couloir et referma celle de la chambre. Il était six heures précises.

Smith comprit que la porte était d'excellente qualité parce qu'elle resta sur ses gonds quand l'explosion se produisit derrière elle. Le plancher frémit.

— Bon Dieu, dit le Noir du Secret Service et il abaissa l'Uzi.

— Eh bien, c'est pas tombé loin ! s'écria presque gaiement le Président.

Smith n'avait jamais vu personne échapper d'aussi peu à la mort et conserver un tel charme et une telle bonne humeur.

— Ça va, monsieur le Président ? demanda-t-il.

— Au poil. Je commence ma journée un peu plus tôt, voilà tout.

— Comment pouvez-vous sourire ?

— J'imagine la tête de ces messieurs de la presse quand ils apprendront que quelqu'un m'a encore raté.

Le chef de l'équipe arriva enfin et il y eut un petit ballet confus d'hommes, d'armes et de walkie-talkie. Avec le consentement du Président, Smith prit la direction des événements.

— Monsieur le Président, vous ne serez jamais plus en sécurité que dans les prochaines minutes. Habillez-vous, s'il vous plaît. J'aimerais avoir une conversation avec vous, et avec votre conseiller le plus digne de confiance.

— J'ai confiance en eux tous, assura le Président.

— M'étonne pas, grommela sa femme. Et vous, dit-elle à Smith. Pourquoi est-ce que nous sommes en sécurité, là tout de suite ?

— Parce qu'ils viennent de rater leur coup. Ils croient que le Président est mort. Il ne risque rien tant qu'ils n'auront pas appris qu'il est encore en vie. Alors ce sera de nouveau dangereux parce qu'ils feront une nouvelle tentative.

— Bien, déclara la Première Dame. Ça, c'est quelque chose que je peux comprendre. Il y a au moins des gens raisonnablement mauvais dans la nature. Je peux les détester.

— Faut pas lui en vouloir, dit avec indulgence le Président. C'est moche d'être réveillée en pleine nuit.

— Oui, monsieur le Président, murmura Smith.

Le Président choisit, pour l'accompagner à sa réunion avec Smith, son ministre de l'Intérieur. Un homme chauve qui avait également bon caractère. Smith, lui, avait la mine sombre.

— Tout d'abord, permettez-moi de vous remercier de m'avoir donné carte blanche ici à la Maison-Blanche, mais je vais devoir vous quitter.

— Pourquoi ? demanda le ministre.

— Parce que si je reste ici, le Président va certainement mourir. Un jour ou l'autre, une de ces tentatives réussira. Il ne s'agit pas d'un cinglé isolé tirant rapidement dans une foule. C'est une tentative méthodique et déterminée contre la vie du Président.

— Un autre gouvernement ? hasarda le Président.

— Je ne le sais pas encore. Mais tant que nous n'aurons pas arrêté ces gens-là, vous ne serez pas en sécurité.

— Comment savez-vous que c'est une organisation ? demanda le ministre. Comment savons-nous que nous n'avons pas affaire à un cinglé ?

— Parce qu'ils ont un réseau de communication. Et parce que nous avons trouvé la personne qui a déposé la bombe. C'était la femme de chambre qui a fait le lit.

— Et elle a dit qu'il y en avait d'autres ?

— Le plus éloquemment du monde, répliqua Smith. Elle avait la gorge tranchée par un instrument pas trop bien aiguisé.

La bonne humeur disparut de la figure du Président. Le ministre de l'Intérieur secoua la tête.

— Comment pouvez-vous être sûr de les attraper avant qu'ils frappent encore ? demanda le Président.

— Je ne le peux pas.

— Alors, je suis toujours vulnérable. Si ça continue, d'autres personnes risquent d'être blessées.

— J'ai une solution pour ça. Allez à l'étranger, conseilla Smith.

— Ça changera quoi ? demanda le ministre.

— De cette façon, le pays qui le recevra sera responsable de la sécurité du Président.

— Vous voulez dire que le Président doit quitter son pays parce qu'il n'y est pas en sécurité ?

— Précisément.

— Ça, c'est vraiment répugnant ! protesta le ministre.

— Oui, reconnut Smith.

Le front du ministre de l'Intérieur luisait de transpiration. Il tira son mouchoir de sa poche de poitrine et quelques graines en tombèrent.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda vivement Smith.

— Tiens, ils sont revenus ? marmonna le ministre en ramassant une graine jaune pâle, minuscule. C'est une graine d'herbe. Ils cherchent à me faire peur. Quelques cinglés écologistes.

— Est-ce que ces gens ont l'habitude de semer des graines partout ? demanda Smith.

— Oui, c'est leur carte de visite. Ils croient à la bonté universelle de toutes choses. À part les hommes. C'est les marginaux des marginaux. Ils contestent tout.

— Quand avez-vous mis ce mouchoir dans votre poche ?

— Est-ce que nous ne pourrions pas nous occuper de ça plus tard ? protesta le Président. Nous devrions aller de l'avant avec nos projets, si je dois quitter le pays.

— C'est justement pour ça que vous devez partir, déclara Smith en prenant le mouchoir du ministre ainsi que les graines. Nous avons découvert la femme de chambre morte. Au bord de la plaie de sa gorge, il y avait quelques graines d'herbe. Ils sont peut-être fous, monsieur le ministre, mais pas tellement inoffensifs.

Le ministre de l'Intérieur n'écoutait plus. À l'instant même où il avait compris que les gens qui tentaient de tuer le Président avaient été aussi près de lui que son mouchoir, la peur et la tension avaient surchargé son système nerveux et il avait esquivé l'horreur en tournant tout bonnement de l'œil.

CHAPITRE VI

On l'appelait le Hollandais.

C'était un Américain. Son vrai nom était Jeremiah Purcell mais, maintenant, « le Hollandais » lui convenait aussi bien qu'un autre. Autrefois, avant que la folie qui était en lui le force à errer sans fin par le monde, il avait vécu dans une petite île hollandaise des Antilles. C'était les indigènes de là-bas qui lui avaient donné ce nom. À l'époque, il cherchait à s'isoler, pensant que s'il se cachait assez bien, ses pouvoirs pourraient être contrôlés.

Mais rien ne pouvait contrôler ce que le Hollandais avait en lui.

Il se réveilla en plein soleil. Aussitôt, il fut pris de frayeur, comme chaque fois qu'il affrontait une nouvelle journée.

Où suis-je ?

Clignant des yeux dans le soleil éclatant, il distingua les sommets coniques des montagnes de lave d'Anatolie. La Cappadoce. Maintenant, il se souvenait. Il était en Asie Mineure depuis trois jours. Ce nom ne se trouvait sur aucune carte moderne mais les habitants de cette région de Turquie orientale, au sud d'Ankara, continuaient de l'appeler par son nom biblique.

Il avait soif. Il passa un doigt sur ses lèvres et les trouva sèches, craquelées. Sa figure était douloureuse. Il avait une peau claire de blond et elle était sensible. Il ne se rappelait pas s'être endormi. Le sommeil était si rare, pour lui, qu'il était reconnaissant de dormir quand il le pouvait, mais il regrettait de s'être laissé aller alors que le soleil pouvait si bien le brûler.

Qu est-ce que j'ai fait ?

Il y avait une femme… des cloques… un feu… La mort, la mort partout…

Assez ! se dit-il. Il ne pouvait rien changer au passé. Ni à l'avenir. Ce serait toujours pareil.

Non loin de lui, un paysan conduisait une charrette pleine de bidons de lait. Jeremiah se leva, sur des jambes flageolantes. Les premières heures après le réveil étaient parfois d'une lucidité douloureuse. La nuit, quand il était plein d'énergie, quand son esprit s'envolait librement, échappant à tout contrôle, il pouvait oublier. À ce moment-là, il n'y avait pas d'abominable passé pour lui, pas d'avenir redoutable et plein de haine. Mais au réveil, et pendant quelques minutes chaque jour, il se rappelait le monstre qu'il était, avec une horrible clarté.

Je suis le Hollandais.

Fabricant de mondes inexistants, manipulateur d'esprits. Héritier des secrets de Sinanju. Possesseur d'un pouvoir plus grand qu'aucun homme ne devrait détenir. Le Hollandais, spectre de la mort, condamné à vivre sans paix, sans repos, jusqu'à ce que sa mission soit accomplie.

À pas de loup, il s'approcha de la charrette tirée par des chèvres. Comme toujours, les bêtes s'affolèrent en le sentant et renversèrent les bidons. Les animaux avaient toujours peur de lui. Ils comprenaient mieux que les humains les déguisements de la mort. Mais là, chez les montagnards primitifs de la Cappadoce, même les humains le connaissaient. Ils l'avaient vu tuer. Ils se doutaient de l'étendue de sa folie. Le paysan s'enfuit en hurlant. Ses chèvres tirèrent dans toutes les directions, les yeux révulsés, tandis que le Hollandais s'approchait.

Il les libéra et porta à ses lèvres un des bidons. Le lait était encore chaud mais bon. Il but avidement.

Quelque chose remua. Un vagissement se fit entendre, vite étouffé. Avec un sursaut, il posa le bidon et écarta l'herbe sèche dans la charrette. À l'arrière, il y avait une maigre jeune femme serrant un bébé dans ses bras. Nerveusement, elle essaya de le placer derrière elle. Les petites jambes basanées s'agitèrent.

Le Hollandais sentit quelque chose s'animer en lui. Des couleurs, une musique singulière, un frémissement. Les petites jambes basanées paraissaient lumineuses.

Non, se dit-il. Il ne le permettrait pas. Presque toute sa vie, il avait éprouvé cette même envie, annonçant le déchaînement de la bête inhumaine qui l'habitait. À dix ans, il avait vu exploser un cochon et, déjà, il avait compris qu'il avait causé cela. Il était né avec le don de mort. Il avait mis le feu à ses parents, rien qu'en l'imaginant. Il avait transformé une fille ravissante en une masse de furoncles, grâce au hideux pouvoir de son esprit. Et maintenant, il voyait les jambes potelées du bébé calcinées jusqu'à l'os, tombant en cendres…

Le bébé cria, l'arrachant à ses réflexions. Il était trop tard pour retenir le pouvoir mais il pouvait peut-être le détourner… s'il essayait…

— Fuyez ! cria-t-il en turc. Emportez le bébé ! Vite !

Sentant se déchirer tous les muscles et les nerfs de son corps, il se força à détourner les yeux du bébé pour les tourner vers les montagnes désertes. Le simple petit mouvement de tête fut si difficile qu'il crut que l'effort le tuerait. Il savait que, bientôt, il serait incapable de contrôler le pouvoir, aussi peu que cela.

Il se détendit, en permettant à son regard de se poser sur un sommet de pierre grise, il respira profondément. Sous ses yeux, la montagne changea de couleur, devint d'un bleu électrique. Une

musique discordante, un chœur d'âmes damnées, retentit autour de lui. La montagne étincela, verte, orangée, entourée d'une aura d'un blanc aveuglant. L'atmosphère était oppressante, avec une odeur âcre. Le pouvoir déferlait sur la montagne.

— Nuihc, pourquoi est-ce que tu m'as fait ça ? hurla-t-il.

Si on l'avait laissé tranquille, il serait peut-être mort dans son enfance, comme d'autres mutants. On n'aurait jamais dû lui permettre de développer ses pouvoirs. Jamais il n'aurait dû connaître les enseignements de Sinanju, qui avaient renforcé un esprit déjà trop puissant pour vivre parmi les hommes. Mais son maître, Nuihc, qui l'avait sauvé du monde des hommes, ne l'avait pas laissé mourir. Car Nuihc avait vu dans le jeune Jeremiah Purcell un être capable de l'aider à conquérir la terre. Avec Jeremiah, Nuihc avait créé le Hollandais, sans patrie, fou, condamné. Et maintenant, Nuihc était mort.

« Tu ne peux me servir que d'une seule façon », avait répété mille fois Nuihc, avant sa mort.

Tuer Chiun. Trouver le Maître de Sinanju et le tuer, ou vivre éternellement en enfer.

Le sommet lointain frémit et trembla comme une feuille de papier froissé. Ses flancs se soulevèrent et toute la montagne explosa en obscurcissant le ciel.

Le Hollandais se jeta par terre et sanglota.

CHAPITRE VII

Avant même d'arriver au Pérou, Remo savait qu'il ne voulait plus jamais revoir ce pays. Il avait fait le plus horrible voyage de sa vie. Le petit bateau à bord duquel il était parti s'était mis en pièces au cours d'une tempête dans la mer d'Okhotsk. Il avait été repêché à l'aube par un chalutier russe dont le capitaine avait la ferme intention de le remettre aux autorités soviétiques, jusqu'à ce que Remo découvre plusieurs caisses pleines de films pornos en huit millimètres. Le capitaine russe ne connaissait pas l'anglais mais il comprenait le mot « contrebande ». Et aussi le mot « Sibérie ».

Remo fut ainsi jeté par-dessus bord dans le voisinage des îles Aléoutiennes, où il fut sauvé par un hydravion américain qui le transporta jusqu'à Juneau, en Alaska. Couvrant à pied les 80 kilomètres jusqu'à une base militaire US, il embarqua clandestinement à bord d'un chasseur supersonique expérimental, en vol d'essai jusqu'à Houston. Au golfe du Mexique, il fit du stop et fut accueilli par un bateau de pêche mexicain en échange de son dur labeur.

Plusieurs milliers de maquereaux plus tard, il arriva à Merida, au Mexique, empestant le poisson mais riche de douze dollars, de quoi se faire transporter à travers les pays d'Amérique centrale dans une série de cars bourrés de poulets et de cochons. Le passage des frontières du Salvador, du Nicaragua, de Costa Rica, de Colombie et de l'Équateur fut épineux et quand il arriva sur les hauts plateaux, vastes et désolés, du Pérou, il comprit qu'il ne s'était pas trompé. L'Épreuve du Maître était un modèle de dinguerie. Jamais personne ne le trouverait dans ce patelin. Il se coucha au pied d'un arbre et s'endormit.

Il se réveilla au milieu d'une foule de figures peintes. Près de cent hommes l'entouraient, tous habillés de plumes et de tuniques bariolées. Ils étaient armés de lances. Les lances étaient pointées droit sur lui.

— Une seconde, une seconde, dit Remo en se levant précipitamment. Quoi que vous pensiez, vous faites erreur. *A donde esta…*

Son espagnol scolaire lui fit défaut. Aucune importance, d'ailleurs, il ne savait pas où il allait.

Il se creusa la cervelle pour retrouver le nom de l'homme qu'il venait voir. Jildo ? Non, ça c'était le Viking. Il y avait aussi un nommé Kurby, ou Kibbee, et puis le type du Pays de Galles, Emory ou quelque chose comme ça. Mais pourquoi ces gens ne s'appelaient-ils pas

comme tout le monde ?

— Moi Remo, dit-il en exhibant le morceau de jade.

Le chef du groupe le prit et l'examina. Il fit signe aux autres puis il rendit la pierre et poussa Remo devant lui.

— Ancion ! s'exclama Remo en se souvenant. C'est le nom du type que je dois voir.

En entendant ça, les guerriers posèrent leurs lances et tombèrent à genoux.

— Ancion ! répétèrent-ils en s'inclinant très bas.

— Ancion doit être un sacré gros bonnet.

— Ancion ! psalmodia tout le monde.

Ils marchèrent pendant une demi-journée dans la montagne, passèrent par un pont de cordes au-dessus d'une rivière et montèrent finalement par une étroite piste, un sentier de chèvres tournant en spirale autour d'une haute montagne. Tout en haut, des marches de pierre conduisaient à un édifice massif peint de couleurs vives et décoré de frises sculptées. Devant l'entrée, il y avait un rocher lisse gravé des mêmes caractères que sur le jade de Remo. Le guerrier en chef le conduisit à l'intérieur, dans une grande salle. En plus de la troupe armée, il y avait là une bonne centaine d'autres individus prosternés devant un trône d'or placé au sommet d'une pyramide de marches hautes de sept mètres. Sur ce trône était assis un jeune homme élégant aux traits finement ciselés. Il portait une tunique à damiers lourdement brodée d'or et d'argent et une cape en fourrure de chauve-souris. Un bandeau d'étoffe de couleur vive lui entourait le front et deux grands disques d'or lui cachaient les oreilles. Il tenait à la main un spectre emplumé.

Le guerrier qui avait amené Remo tendit la main et la claqua avec deux doigts de l'autre main. Sans trop comprendre ce qu'il voulait, Remo lui donna à tout hasard le jade. Cela parut satisfaire le guerrier. Il le porta à l'homme assis sur le trône.

— Vous êtes l'héritier du Maître de Sinanju ? demanda l'individu en fourrure de chauve-souris. Un blanc ?

— Personne n'est parfait, avoua Remo. C'est vous, Ancion ?

— Ancion ! murmura la foule.

— C'est le seul mot qu'ils connaissent ?

Les yeux de l'homme sur le trône fulgurèrent.

— Le nom de l'Inca est sacré. Il ne doit pas être prononcé par des étrangers.

— Quel Inca ? demanda Remo en regardant autour de lui.

— Il n'y qu'un Inca. Celui qui règne sur le peuple inca, le descendant de cent générations de rois. Nos manières ne sont pas comme les vôtres, qui permettent à un corniaud américain blanc d'être désigné pour prendre la place du Maître de Sinanju. N'ayez plus

l'audace de prononcer mon nom !

Remo résista à la vive tentation d'escalader les marches pour aller flanquer son poing dans le nez d'Ancion.

— Si ça peut vous faire plaisir, marmonna-t-il. Bon, alors, euh… Machin… c'est au sujet de cette bagarre que nous sommes censés disputer.

— L'Épreuve du Maître n'est pas une bagarre !

— Ce n'est pas précisément une tasse de thé. Écoutez, vous ne le savez peut-être pas, mais en principe je viens vous tuer.

Ancion sourit froidement.

— Si vous pouvez, homme blanc !

— D'accord, d'accord. C'est peut-être vous qui allez me tuer. Le fait est que cette histoire est à peu près aussi logique que d'aller faire du jogging autour du pôle Nord. Alors si on en discutait tranquillement, hein ?

— Si vous avez peur de vous mesurer à moi, vous n'avez qu'à reconnaître votre défaite.

— Très bien. C'est vous le gagnant. Félicitations et tout ça. À un de ces quatre.

Remo s'apprêta à s'en aller mais Ancion cria :

— Arrêtez !

— Qu'est-ce qu'il y a encore ? je vous dis que vous avez gagné.

— Dans l'Épreuve du Maître, seul le vainqueur a la vie sauve. Si vous ne voulez pas vous battre, vous serez exécuté.

— Mais enfin, qu'est-ce que vous avez ? protesta Remo. Je vous offre un moyen facile de vous en sortir. Nous avons tous les deux mieux à faire que de nous tabasser comme une paire de loubards de la Dixième Avenue. Je veux simplement causer.

— La conversation est terminée depuis douze siècles. Faites votre choix. L'arène ou le gibet.

Indiscutablement, Ancion avait un accent mais ce n'était pas l'accent espagnol.

— Comment ça se fait que vous parliez anglais comme les Kennedy ?

— J'ai fait mes études à Harvard. Alors, votre choix, homme blanc ?

— Harvard ? C'est là-bas qu'on vous a appris que c'était très bien d'assassiner des inconnus ?

— Je suis allé dans votre pays pour étudier les manières des hommes qui se disent civilisés. J'y ai découvert que la civilisation engendre la guerre, par-dessus toutes choses.

— Et qu'est-ce que l'Épreuve du Maître engendre ? Des hamsters ?

— Ce que nous faisons aujourd'hui n'est pas la guerre mais une tradition sacrée pour éviter la guerre parmi les grandes sociétés

survivantes du monde. Sans l'Épreuve du Maître, nos peuples se battraient ouvertement. Nous deviendrions connus du monde extérieur. Nous serions absorbés par les énormes nations inutiles de la planète, nous nous vautrerions dans la médiocrité. Sans nos traditions, nous perdrions notre passé. Vous ne comprenez pas ?

— D'abord, nous n'avons pas besoin de nous battre. Nous n'avons qu'à nous mêler de nos oignons, déclara Remo.

— Ce n'est pas dans la nature de nos peuples.

— Qu'est-ce que vous en savez ? Cette compétition à la con dure depuis mille ans. Peut-être dix mille. Nous pourrions essayer de nous entendre.

— Cette discussion ne mène à rien, trancha Ancion. Nous ne sommes pas ici pour abolir l'Épreuve du Maître.

— Pourquoi ?

— Votre choix, poltron ?

Remo soupira.

— Je me battrai, dit-il enfin. Mais on peut dire que vous êtes drôlement casse-bonbons.

Quand l'Inca se leva, toutes les personnes présentes se prosternèrent. Majestueusement, Ancion descendit le grand escalier, vers un palanquin porté par quatre solides gaillards à genoux. Sur son signal, ils se relevèrent et le transportèrent dehors.

Remo les suivit, dans l'amphithéâtre de pierre au pied du palais. Les sujets d'Ancion, près de mille à présent, se massèrent pour assister au duel.

— Qu'est-ce qui se passera si je gagne ? demanda Remo en indiquant la foule.

— Ils ne vous tueront que si vous avez recours à la magie.

— Vous en avez appris, des choses intéressantes, à Harvard !

— Ils vont guetter la sorcellerie, insista Ancion.

Un assistant lui apporta ce qui ressemblait à une grosse balle faite de fines courroies de cuir.

— Je ne voudrais pas vous faire de peine, dit Remo, mais la sorcellerie n'existe pas.

— Je vois maintenant que vous êtes plus ignorant qu'arrogant, répliqua l'Inca sans le regarder.

— Ça commence à bien faire, Ancion !

— Ancion ! psalmodia la foule.

— C'est pas un peu fini, non ? lui hurla Remo. Je suis ignorant parce que je ne crois pas à la magie, c'est ça ? Nous ne sommes plus au Moyen Âge, vous savez. C'est justement ce que j'essaie de vous dire depuis que je suis arrivé.

— La sorcellerie existe. Si vous ne le reconnaissez pas, je vous battrai.

— Ah, je vois. C'est ce que vous allez faire, me jeter le bon vieux mauvais œil ?

— Je n'ai pas de magie, affirma Ancion. H' si T' ang en a. L'Autre aussi.

Remo sursauta.

— Allons bon ! L'Autre ?

— Celui de la légende, que seule la magie peut vaincre.

— Il s'appelle comment ?

— Il n'a pas de nom. Il est l'Autre. Mais vous ne l'affronterez pas, parce que je vous tuerai avant.

Ancion pinça un petit bout de courroie dépassant de la balle et détendit brusquement le bras. La courroie se déroula et devint un long fouet terminé par une boule grosse comme une balle de baseball, étincelante de reflets verts. Elle siffla quand il lui fit décrire des moulinets au-dessus de sa tête.

— Mon arme est une *bola* d'émeraudes taillées incrustées dans du mortier. Quelle est la vôtre ?

Remo observa le tournoiement de la pierre. À sa rapidité, il comprit qu'elle pourrait le couper en deux en moins d'une seconde. Ancion avait une expression résolue. Impossible de le dissuader de cette Épreuve du Maître, maintenant.

— Quelle est votre arme ? répéta l'Inca.

Remo se tint prêt, les muscles détendus, l'énergie concentrée, l'esprit préparé.

— Sinanju, répliqua-t-il.

La foule se tut. La bola d'Ancion siffla en s'abaissant vers le sol, pour la première attaque. Remo sauta par-dessus. L'Inca pivota sans efforts, en maintenant la boule verte scintillante à une distance de trois mètres, entre Remo et lui. Et puis le fouet se rapprocha comme un serpent et ce fut la deuxième attaque. De petits cercles frémissants firent reculer Remo. Quand il fut presque au premier rang des spectateurs, Ancion ramena la bola dans une immense ellipse sifflante qui fendit l'air à des hauteurs différentes, à chaque passage éclair.

La boule arriva aux genoux de Remo, à son cou, à son ventre. Il n'y avait aucun moyen de s'approcher d'Ancion, à moins de minuter l'offensive selon le rythme de la bola. Remo attendit, en comptant. Il se mit en harmonie avec la boule volante et s'apprêta à avancer quand elle serait le plus loin de lui. À ce moment, il passa rapidement à l'offensive, droit devant.

Dans la fraction de seconde précédant sa ruée, Remo surprit un soupçon de sourire aux lèvres d'Ancion. Car dans cet instant, au moment précis où les pieds de Remo amorçaient leur mouvement, il changea le rythme du fouet lesté tournoyant entre ses mains. D'une secousse, il raccourcit la courroie. Avant de pouvoir réagir au

changement, Remo sentit les émeraudes taillées creuser trois profonds sillons dans son dos.

— Vous êtes toujours sûr de me tuer, Américain ? ricana Ancion en ramenant la bola.

Remo se releva, le dos douloureux.

— Pourquoi… pourquoi ne m'avez-vous pas tué ? Vous en aviez l'occasion.

— L'Épreuve du Maître est une épreuve d'adresse, pas un massacre. Je ne blesse pas un homme à terre.

La bola se remit à tournoyer. Remo l'évita, mais de peu. Elle revint vers lui. Il se jeta par terre et roula sur lui-même, dispersant des spectateurs. Plusieurs fois, il se retrouva au sol. Et à chaque fois, Ancion ramenait sa bola et attendait, ses traits aristocratiques tout à fait impassibles.

La bola passa sous le nez de Remo. Il serra les dents. Il ne pouvait pas avancer. Ancion connaissait toutes ces ruses. Et il ne pouvait pas le surprendre à revers, parce qu'Ancion se gardait par là aussi. Il devait donc arrêter… *le bras*. Avant tout, il fallait arrêter ce mouvement. Ensuite, ils pourraient causer. Ou quelque chose. D'abord, arrêter le bras.

Nouvelle passe de la bola. Remo attendit. À la troisième, il bondit carrément par-dessus la boule dans un saut périlleux arrière et atterrit de tout son poids sur l'épaule de l'Inca. La bola se balança follement mais Ancion ne la lâcha pas. Remo se renversa en arrière, hors de portée, tandis qu'Ancien envoyait son fouet dans toutes les directions. Il avait l'épaule fracturée, mais il maintenait l'arme en mouvement.

— Arrêtez ! cria Remo. Vous êtes blessé !

Laissant échapper un cri de douleur, Ancion lança encore une fois la bola.

Des spectateurs s'écartèrent précipitamment. La boule heurta une pierre et ricocha à une vitesse phénoménale, tout droit vers le torse d'Ancion. Avec un grognement, l'Inca s'écroula.

Remo courut vers lui. Ancion avait la poitrine défoncé et le sang jaillissait en fontaine de la large blessure.

— Où y a-t-il un médecin ? cria Remo.

— Ils ne comprennent pas votre langue, murmura Ancion. D'ailleurs, c'est inutile… Vous n'êtes pas un poltron, après tout.

— Je n'ai encore jamais vu quelqu'un se battre comme vous, avoua Remo.

L'Inca tourna péniblement la tête.

— Vous en verrez d'autres. Les adversaires de l'Épreuve du Maître sont redoutables, comme vous l'êtes. Vous n'avez pas eu recours à la magie.

— Je ne connais pas la magie !

— Alors prenez garde. L'Autre est magique. L'Autre viendra vous attaquer. C'est l'année. Il viendra.

— Je ne me battrai contre personne d'autre.

— Il le faudra. C'est la loi de l'Épreuve du Maître. Les autres guerriers seront tués par leur peuple si vous ne vous battez pas contre eux, après m'avoir vaincu. Ce serait une grave insulte.

Remo n'en croyait pas ses oreilles.

— Vous voulez dire que vous êtes content que ce soit arrivé ?

— C'était loyal, répondit Ancion. Je meurs honorablement. C'est tout ce que peut demander un guerrier.

Remo lui glissa un bras dans le dos pour le soutenir.

— Je vais vous porter à l'intérieur.

— Non. Laissez-moi ici. Mon peuple s'occupera de moi. Ils ont enterré d'autres rois, depuis cinq mille ans.

Sa tête retomba. Remo se releva et contempla le corps inanimé d'Ancion. La foule de spectateurs murmurait.

— Doucement, ne nous énervons pas, dit Remo à la foule qui s'avançait. C'était son idée, pas la mienne.

Le guerrier qui avait conduit Remo au palais s'approcha et tomba à genoux devant lui. Les autres s'inclinèrent aussi et, bientôt, Remo fut entouré de sujets prosternés. Horrifié, il les considéra.

— Levez-vous ! glapit-il. Vous ne voyez pas que je viens de tuer votre roi ? Mais qu'est-ce que vous avez tous ?

Personne ne bougea. La loi de l'Épreuve du Maître passait avant tout.

Écœuré, il se faufila entre les corps prosternés et s'éloigna, sans jamais se retourner.

CHAPITRE VIII

Alors que le Président des États-Unis volait vers l'Europe pour une rencontre spéciale avec le chancelier allemand, Harold W. Smith assistait à la première conférence organisée par la Société de la Bonne Terre.

Son président était une physicienne britannique appelée Mildred Pensoitte, qui s'adressait à une assemblée d'étudiants de Revvers Collège, dans le Massachussetts, où quelques jours plus tôt l'ambassadrice des États-Unis à l'ONU n'avait pas eu le droit de prendre la parole parce que ses opinions ne coïncidaient pas avec celles des départements de littérature et de sociologie de Revvers.

La première chose qu'avait remarquée Smith en arrivant à l'université, c'était les immenses pelouses bien tondues et les arbres magnifiques. La deuxième, c'était le grand nombre de voitures de luxe. Et la troisième fut les graffitis obscènes à la peinture fluo, réclamant l'abolition des vertes pelouses bien tondues et des voitures de luxe.

Le Pr Mildred Pensoitte était une belle femme d'environ 35 ans. Elle parlait d'une voix claire, bien modulée, et soignait sa grammaire.

Il y avait la terre, dit-elle à son public captivé, et la terre était bonne. Tout en elle était bon. L'air était bon, ou l'avait été. L'herbe était pure, ou l'avait été. Et la pluie était bonne, ou l'avait été. Mais plus maintenant.

— Comment osons-nous penser que, puisque nous sommes capables de faire des pelouses, nous avons le droit de supprimer la croissance naturelle de l'herbe ? De quel droit empoisonnons-nous l'air de toutes choses vivantes ? De quel droit arrachons-nous le charbon des entrailles sensibles de la terre pour le brûler et en dégager des vapeurs empoisonnées ? De quel droit l'homme égoïste assassine-t-il tout ce qu'il veut afin de grossir son compte en banque ?

Mais le Pr Pensoitte ne détestait pas tous les hommes. Seulement quelques-uns, ceux qui gouvernaient l'Amérique. Les hommes qui brûlaient des gens n'avaient pas de place dans la haine du Pr Pensoitte. Est-ce que les Nazis n'avaient pas cherché à détruire l'Amérique, après tout ? Et les Khmers Rouges, qui massacraient leurs compatriotes par dizaines de milliers, n'avaient-ils pas le droit de massacrer, puisqu'un Secrétaire d'État américain avait jadis tenté de bombarder les assassins et n'avait pas tout raconté aux journalistes avant que les bombardiers décollent ?

Elle brossa un tableau réaliste des pays pauvres en lutte contre

l'impérialisme américain. Elle transforma des régions où avait toujours régné la famine en régions où les famines n'existaient que par la faute de l'Amérique. Tout ce que faisait le Tiers Monde était bien, était licite et louable, parce que les Américains possédaient plus d'une chemise.

Par conséquent, tous les désastres du socialisme n'étaient pas la faute du socialisme mais du capitalisme. Smith avait entendu des raisonnements semblables des Nazis contre les Juifs, de Khomeini contre Satan, et de prédicateurs marginaux contre les stations de radio qui ne leur permettaient pas de diffuser leurs absurdités sans payer leur temps d'antenne.

C'était la vieille théorie du diable, en vogue au Moyen Âge et maintenant parmi les journalistes libéraux. C'était la nouvelle alchimie, la nouvelle tentative de métamorphose du plomb en or, la seule philosophie qui expliquait tout.

Étant jeune, le public du Pr Pensoitte n'avait pas vécu assez longtemps, pensa Smith, pour comprendre le ridicule d'une telle simplification.

Après sa conférence, naturellement, le Pr Pensoitte fut prise d'assaut par les étudiants et Smith ne put s'approcher d'elle.

Et il se rendit compte qu'il aurait bien du mal à l'aborder. Le problème, c'était que son organisation et elle n'avaient besoin de rien. La Société de la Bonne Terre était submergée de dons d'argent et ne manquait pas de collaborateurs bénévoles.

Pourtant, faute de pénétrer l'organisation, il ne pourrait jamais découvrir le groupe qui avait été en Virginie.

Il appela les ordinateurs de Folcroft et reçut de bonnes et de mauvaises nouvelles. La bonne nouvelle, c'était qu'après l'échec du deuxième attentat, ils ne feraient pas d'autres tentatives avant le retour du Président. La mauvaise, c'était qu'ils essaieraient dès qu'il aurait atterri.

Si seulement Remo était là ! Il ferait parler le Pr Pensoitte, par les oreilles et par le nez. Il serait sur la piste des tueurs dans l'heure même et une fois qu'il les aurait trouvés, la question serait réglée.

Si seulement Remo était là.

Smith prit une chambre dans le même motel que le Pr Pensoitte. Il lui téléphona pour lui dire combien il admirait son organisation. Un secrétaire prit bonne note de son admiration mais refusa de lui passer le Pr Pensoitte.

Il se rendit à la Société de la Bonne Terre avec un chèque de 5000 dollars. Il obtint un merci. Il n'obtint pas d'invitation à s'adresser en personne au Pr Pensoitte.

Il rappela ses ordinateurs, mais il n'y avait rien de nouveau du groupe assassin. Il essaya encore de joindre Remo, sans succès. Il laissa un autre message pour Chiun, mais Chiun ne le rappela pas.

Et le Président allait rentrer d'un jour à l'autre. Il était à bout de prétextes pour rester en Europe. S'il s'y attardait plus longtemps, la Russie serait certaine qu'il préparait une nouvelle guerre mondiale. Rien d'autre ne pourrait le retenir si longtemps à l'étranger.

Le Pr Pensoitte régla sa note de motel et s'en alla, laissant Harold W. Smith devant son petit déjeuner de yaourt aux pruneaux, d'un demi-pamplemousse, d'un toast sec et de café noir, et avec un quotidien du matin plein de bizarres attaques à la bombe dans la Maison-Blanche et du mystérieux voyage impromptu du Président en Europe.

Les bénévoles de la Bonne Terre à qui il avait remis son chèque de 5 000 dollars entrèrent dans le restaurant du motel, avec deux cartons à chaussures. Ils parlaient gaiement entre eux de la réussite du passage du Pr Pensoitte à Revvers. On avait récolté plus de 40 000 dollars, et ça sans compter les importantes contributions par chèques. Smith se dit qu'il n'était pas étonnant que ces gens n'aient pas été impressionnés par ses 5000 dollars. Et pas étonnant qu'ils n'aient pas de problèmes d'argent.

Dans un carton à chaussures, ils rangeaient le carnet de chèques et les dons, dans l'autre les noms des nouveaux membres. En rentrant à leur bureau de Washington, ils feraient taper cette liste-là par une petite vieille dame qui l'introduirait dans un adressographe. Tous les quelques mois, quand ils avaient le temps, ils lançaient une nouvelle souscription. Les reçus des dépenses étaient conservés dans un vieux baril de lessive. Juste avant la date limite de déclaration de revenus, ils portaient le baril à une petite société de comptabilité et faisaient mettre à jour leur comptabilité de l'année. Cela leur coûtait cent dollars et, à l'occasion, ils avaient quelques centaines de dollars de battement, dans leurs reçus. Mais, bon an mal an, ils avaient assez d'argent pour organiser un rallye d'un demi-million de dollars et une émission culturelle télévisée de 4 millions.

Ils laissaient les millions en excédent croître et se multiplier.

En un mot, il n'y avait pas plus stable.

Tout cela, Smith l'apprit en feignant de lire son journal et en écoutant ces jeunes gens se plaindre de leur désorganisation. Ils étaient désorganisés, disait une des filles, parce qu'ils avaient égaré un reçu de la veille.

Elle parlait d'une somme de moins de cinq dollars. Smith laissa tomber sa cuillère dans son yaourt et se raccrocha à ce fétu.

Il se présenta comme l'homme qui avait fait don de 5000 dollars la veille. Une des filles se souvenait de lui. Plus ou moins.

— J'aimerais vous aider, dit Smith. Je vois que vous avez des problèmes avec vos reçus, et c'est justement ma spécialité. Je suis à la retraite et j'adorerais m'occuper pour vous de cet ennuyeux travail

d'écritures. Vous avez besoin d'avoir les mains libres pour les choses importantes, les choses que seule la jeunesse peut accomplir.

— Vous avez écouté notre conversation, accusa un garçon.

— Oui, reconnut Smith. Je suis un vieux comptable, quelque peu archiviste. J'ai fait beaucoup de mal à la terre, dans ma vie, et je voudrais me racheter en vous aidant, dans les petites choses, vous savez. Je vous en serais profondément reconnaissant.

— Nous avons déjà un comptable.

— Je serai son assistant. Je serai le garçon de courses. Laissez-moi me faire pardonner ma profanation de notre mère la terre. J'ai été monstrueusement humain.

— Je ne sais pas. Nous ne marchons pas mal, en ce moment.

— Vous êtes trop importants pour marcher pas mal. Vous devez marcher parfaitement. Vous devez vous libérer l'esprit de la corvée des reçus et des réservations de chambres de motels. Il vous faut quelqu'un pour vous en décharger.

— Mais c'est notre boulot.

— Votre boulot est de sauver le monde des hommes comme j'étais. J'ai pris les bienfaits de la terre et j'ai fabriqué des engrais artificiels à injecter dans la chair sacrée de la terre, pour gagner de l'argent. J'ai affreusement honte.

Tout en parlant, Smith remettait d'aplomb le couvercle du carton contenant la liste des nouveaux membres. C'était mal fermé. Quand il y toucha, tout dégringola dans le plus grand désordre.

— Laissez-moi remettre de l'ordre là-dedans, proposa-t-il.

À midi, il s'occupait de leurs réservations et, à l'heure du dîner il avait effectué sa percée.

Ils allaient lui accorder le plein accès à toute leur information, immédiatement, grâce à l'utilisation d'un ordinateur. Un fichier d'adresses y serait programmé, en appuyant sur une touche. Une autre touche collationnerait les reçus. Ils auraient une souplesse d'organisation et une facilité de classement telle qu'ils n'en avaient jamais rêvé.

Il reçut même un coup de téléphone de remerciements du Pr Pensoitte en personne. Mais elle raccrocha trop vite, avant de connaître le nom de Smith. Aucune importance. Il était lancé. Dans trois jours, elle l'appellerait au secours et se cramponnerait à lui, et sans lui elle serait perdue. Il deviendrait son plus proche conseiller et alors il découvrirait où rôdait un bras armé, dans cette organisation, il l'intercepterait et il attaquerait.

Le lendemain matin, avant l'arrivée de la comptable, il fit installer dans les bureaux de Washington un ordinateur perfectionné. Comme la petite vieille dame était incapable de le programmer et d'y introduire les documents, il devait y avoir des programmateurs.

Avec les programmateurs, naturellement, il arriva un chef du personnel et un comité d'entreprise. Il fallut aussi faire établir une programmation spéciale, faite sur mesures afin de rendre la Bonne Terre plus efficace sur le plan coût-rendement. Cela ne gaspilla que quelques centaines de milliers de dollars de l'excédent.

Pour éviter que la Bonne Terre puise dans le compte en banque pour payer tous les frais médicaux, Smith imagina un programme médical, avec un directeur du programme, un programme des minorités, un programme de prise de conscience du citoyen, un programme de réhabilitation des délinquants et, bien entendu, des gardes de la sécurité qui, expliqua-t-il, devenaient indispensables quand on avait un programme de réinsertion dans la société.

Mais cela ne faisait encore que grignoter quelques centaines de milliers de dollars. Il y avait des millions à consommer et, déjà, une journée entière était passée.

Ce fut seulement quand il recruta l'armée et la marine que la bataille fut gagnée.

Comme ils avaient tout au bout des doigts sous forme d'un système informatique d'identification des employés, qui étaient maintenant plus de 200, le personnel initial de la Bonne Terre à Washington ne savait pas plus qui les embauchait que s'il avait cherché à lire les noms dans les étoiles.

L'amiral de la Flotte et le général de division arrivèrent à la Bonne Terre le jour de leur retraite du service armé. Smith ne leur donna qu'une instruction.

— Messieurs, j'essaie de conserver de l'argent. Par conséquent, je ne vous donnerai que la moitié de tout ce que vous demanderez. Mais à part ça, vous avez carte blanche. Réduisez les frais au maximum.

En deux jours, sous la haute direction de ces diplômés d'académies militaires, la Bonne Terre Inc. avait 42 millions de dollars de dettes et s'ils arrivaient à réduire de moitié tous les programmes l'année suivante, leur déficit serait de 127 millions. Chaque fois qu'on tirait la chasse d'eau, ça revenait à 40 dollars et la soumission la plus basse pour une carpette de bureau était de 13 782 dollars 58 cents, sans compter la livraison qui était en plus.

Mais pour être certain qu'il n'y aurait pas moyen de sortir du trou, Smith coupa toute chance d'évasion. Il mit à la retraite la petite vieille dame et le fichier de l'adressographe. Il jeta le vieux baril de lessive et engagea le prestigieux cabinet d'avocats de Washington pour l'élaboration d'un programme accéléré d'organisation.

Une fois que les avocats se furent mis à l'œuvre, il fut tout à fait impossible d'en revenir à une gestion simple, même avec le baril de lessive. Les avocats créaient l'illusion qu'avec eux sur la brèche, tout le chaos deviendrait facile à gérer.

La véritable nature du désastre ne put cependant échapper au Pr Mildred Pensoitte. Précisément comme le voulait Smith.

— Mon Dieu, nous devons lancer une campagne de souscription géante rien que pour acheter les timbres pour une autre campagne de souscription. Nous tournons en rond et si nous nous arrêtons, nous serons écrasés.

À ce moment, un monsieur très conservateur en costume trois pièces gris et à la figure citronnée, entra dans les bureaux de New York avec un plan pour couper tout en deux, absolument, brutalement, quoi qu'il advienne. Renvoyer, mettre à la retraite, fermer, supprimer radicalement, quoi qu'on détruise. Il était expert en la matière, assurait-il.

Il disait s'appeler Harry Smith.

Le Pr Pensoitte jeta un seul coup d'œil à cette figure acide et glaciale, aux cheveux gris strictement partagés sur un côté, et comprit qu'il ferait exactement ce qu'il promettait.

— Appelez-moi Mildred, dit-elle.

CHAPITRE IX

— L'Afrique, marmonna Remo.

Chiun n'aurait pas pu lui trouver quelqu'un à combattre dans l'Ohio. Non. D'abord le Pérou et maintenant l'Afrique centrale.

Il marchait depuis des kilomètres sur une route poussiéreuse, sèche comme un coup de trique, quand il arriva dans un village où les cases de terre battue et de feuilles avaient l'air de pousser comme des arbres sur des rochers. C'était le troisième de ces villages qu'il traversait, dans le pays Dogon du Mali, mais moitié plus petit que les autres.

Il cherchait un nommé Kiree. Presque tous les gens qu'il avait interrogés connaissaient ce nom mais personne ne l'avait jamais vu.

— Le plus grandiose parmi les Dogons, lui avait-on dit.

Quelqu'un avait affirmé que le guerrier était vieux et sage et vivait dans le centre de la terre. D'autres juraient que Kiree était un esprit qui ne se matérialisait que lorsque son peuple était dans le besoin. De vieux villageois croyaient fermement que c'était un géant dont les empreintes de pas avaient créé les parois rocheuses abruptes de la région. Et puis certaines pensaient que Kiree n'était pas du tout un homme mais un insecte.

Au poil, se dit Remo. Me voilà en pleine Afrique sauvage pour aller raisonner un hanneton.

Il s'arrêta net. Devant lui, dans une clairière, un groupe d'hommes portant des masques de bois de quatre mètres de haut et vêtus de bizarres costumes de coquillages et de raphia, tournaient en rond en dansant et en chantant. Il y avait aussi quelques vieillards grisonnants au teint d'ébène qui décortiquaient avec leurs doigts la carcasse crue d'une chèvre. Des musiciens jouaient de la flûte et du tam-tam et d'autres danseurs peinturlurés, avec des seins en bois pour ressembler à des femmes, venaient se mêler aux premiers.

— Excusez-moi, demanda Remo à un groupe de badauds arborant des tas de perles jaunes. Pourriez-vous m'expliquer ce qui se passe ?

Ces personnes, dépassant toutes Remo d'une bonne tête, sourirent poliment et répondirent quelque chose qui fit un vague bruit de lavabo se vidant.

— Je cherche quelqu'un, précisa Remo en articulant avec soin.

Les indigènes rirent et firent des gestes navrés, tout en répondant dans leur langue incompréhensible.

Remo soupira et passa une main sur sa figure sale. Encore une gourance. Ce patelin était le trou perdu intégral, et africain par-dessus

le marché. Les autres villages qu'il avait traversés avaient au moins des ânes dans les rues. Ici, il n'y avait rien que quelques chiens efflanqués parmi les Africains dansants.

Il devait faire plus de 40° à l'ombre. Remo sentait monter en lui une très vive irritation. Combien de villages poussiéreux, secs et misérables aurait-il encore à visiter avant que l'insaisissable Kiree manifeste sa présence ? Le Mali était vaste.

— Merci quand même, dit-il à l'aimable groupe perlé.

Il fit un geste universel de résignation. Les Africains s'inclinèrent et le laissèrent.

— Vous cherchez quelque chose ? demanda une voix, en anglais, venant apparemment de nulle part.

Remo se retourna. La seule personne qui se trouvait près de lui était un nain qui lui arrivait à peine à la taille.

— Eh bien oui, plus ou moins, répondit-il. Un dénommé Kiree. Vous avez entendu parler de lui ?

Le nain haussa une épaule.

— On entend bien des choses. Vous voulez participer à l'enterrement ? proposa-t-il en indiquant les danseurs.

— Un enterrement ? Ça ? On dirait une fête !

Le nain sourit et conduisit Remo à travers les rangs des femmes, vers l'autre côté de la clairière.

— Les Dogons ne considèrent pas la mort de la même façon que les Occidentaux. Pour eux, le départ de l'esprit est une fête joyeuse, parce qu'il va renaître dans un autre corps, plus fort, plus redoutable. Les Dogons ne comprennent pas encore que les meilleurs chasseurs ne sont pas des hommes à l'expression menaçante mais de petites bêtes aux nombreuses pattes, qui tissent de merveilleuses toiles pour capturer leur proie sans effort. L'araignée est vraiment la reine des bêtes mais la race des Dogons est encore trop jeune pour le comprendre.

— Et vous n'êtes pas un Dogon ? demanda Remo.

Le nain toisa Remo d'un œil indulgent.

— Est-ce que je leur ressemble ?

Remo ne put s'empêcher de rire.

— Non, bien sûr. D'où êtes-vous, alors ?

— Je suis de la tribu des Tellems.

— Ah…

Remo n'avait jamais entendu parler des Tellems. Mais à vrai dire, il était le premier à reconnaître qu'il ne s'était jamais beaucoup soucié du monde en dehors de son travail, avant cette Épreuve du Maître.

— Et votre tribu habite près d'ici ?

Le nain cligna des yeux en regardant les sommets des parois rocheuses, tout autour d'eux.

— Nous sommes partout, dit-il. Les Tellems sont une très ancienne race, plus vieille que le temps. Nous croyons que les premiers hommes de la terre étaient de notre tribu. Les esprits de ces premiers hommes sont restés en nous.

— Et vous vivez…

— Dans les grottes. Dans les montagnes. Dans la savane. Les Tellems n'ont pas de maisons. Nous sommes comme l'araignée, petits, presque invisibles, comme elle nous tissons notre toile n'importe où. Elle trouve la proie qu'elle cherche parce que sa toile accepte tout, elle observe tout, elle ne rejette rien à cause de son apparence.

Remo considéra longuement le singulier petit bonhomme. C'était inutile de lui demander son nom. Il tira de sa poche son morceau de jade gravé.

Le nain lui en montra un identique.

— Kiree, dit-il.

— Remo.

— Nous irons sur la hauteur.

— Kiree…

— Tu ne souhaites pas te battre ?

— Non. Je n'aime pas me battre contre des hommes qui ne sont pas mes ennemis.

— Ah… Je me disais bien que tu n'avais pas la figure de celui qui tue par plaisir.

— Eh bien, alors…

— Le choix n'est pas à nous, mon ami. Nous ne nous battons pas par haine l'un de l'autre mais par respect pour l'Épreuve du Maître. Pour nos ancêtres.

Remo grinça des dents. Plus il se plongeait dans cette Épreuve du Maître, plus il la détestait.

Kiree l'entraîna loin de la foule, vers le pied de la paroi abrupte à l'écart des cases. Elle était si parfaitement lisse qu'un œuf aurait pu rouler du sommet sans s'y fêler. D'une bourse de cuir accrochée à sa ceinture, le pygmée tira une poignée de poudre jaunâtre qu'il frotta entre ses mains, puis il cracha dedans et frotta encore.

Remo se gardait bien de mettre en doute les qualités de combattant de Kiree. Nain ou pas, Chiun le plaçait dans la même classe qu'Ancion. Kiree devait savoir ce qu'il faisait. Mais Remo ne s'attendait pas à ce que le petit homme escalade la paroi lisse.

Il le regarda avec stupeur. Personne, à sa connaissance, n'était capable d'escalader une paroi verticale sans instruments, en dehors de Sinanju.

— Tu as besoin d'aide ? lui cria anxieusement Kiree.

— Non merci.

Remo commença alors son ascension méthodique, en se servant de

ses orteils et de la ventouse de ses paumes pour lui imprimer de l'élan. C'était une manœuvre élémentaire, apprise en première année d'entraînement avec Chiun, et il l'exécutait à la perfection. Et pourtant, Kiree était beaucoup plus rapide que lui. Remo avait l'impression de se traîner. Quand il arriva sur le haut plateau, Kiree ramassait déjà de grosses poignées d'herbe sèche.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Mon arme, répondit Kiree.

— De l'herbe ?

Le nain frotta les brins entre ses mains jusqu'à ce qu'ils soient réduits en poudre. Ses mouvements étaient si rapides que Remo lui-même ne pouvait les suivre. Kiree cracha ensuite dans ses mains et, avec des gestes complexes des doigts il travailla le mélange pour en faire une pulpe caoutchouteuse. Enfin, il y ajouta un peu de la poudre contenue dans la sacoche accrochée à sa taille.

— Ça, c'est de la résine de bala, expliqua-t-il. Pour la solidité.

— Qu'est-ce que tu vas faire avec ce truc-là ?

— Tu vas voir.

Kiree sourit. Il écarta les bras et la pâte s'étira en une corde. Alors qu'elle était encore en suspens, il en façonna une autre, puis encore une autre, dans un entrelacement de nœuds et de mailles. Quand il eut fini, il avait entre les mains un filet adroitement tressé, aussi translucide qu'un voile de tulle de soie.

— Je ne peux pas en croire mes yeux, avoua Remo.

— Ce n'est qu'une pâle imitation. L'araignée n'a pas besoin d'autre chose que du matériau qu'elle porte dans son corps minuscule.

— J'aimerais apprendre ton art, Kiree.

— Mais c'est déjà fait. Je te l'ai montré ! Les enseignements de Sinanju t'ont donné des mains assez rapides pour tisser les toiles.

— Mais nous n'avons pas besoin…

Remo perdit pied. En une fraction de seconde, le filet l'avait enveloppé et le soulevait dans les airs.

— Défends-toi, héritier de Sinanju ! cria solennellement l'Africain.

Remo tournoyait au-dessus du rebord du précipice, déséquilibré et effrayé. La décontraction du nain, ses manières amicales, son sourire, avaient fait penser à Remo que leur combat n'aurait pas lieu. Mais Kiree, comme Ancion, obéissait aux lois de l'Épreuve du Maître. Et si Remo résistait, il mourrait, il le savait.

Il taillada le fin réseau avec le tranchant de ses mains coupantes puis il fit un saut périlleux par l'ouverture et atterrit en glissant contre la paroi abrupte. Il avait les mains cuisantes, ensanglantées par les cordes. Alors qu'il cherchait à reprendre son équilibre et à s'accrocher à la paroi lisse, le filet de Kiree se déploya, se referma et le jeta à plat ventre.

Remo roula de cinq ou six mètres entre le long du rocher vertical. En bas, très loin, les indigènes interrompirent leur danse, en criant le nom de Kiree avec un respect craintif.

Le filet, encore plus grand, descendit du ciel comme un nuage. Remo se traîna vivement à l'écart et saisit un des nœuds. Il se sentit soulevé.

Le nain avait la force d'une armée, pensait Remo. Il lâcha prise dès qu'il fut au-dessus du rebord. Les filets se déployèrent de nouveau mais le manquèrent. Remo était en mouvement, d'une façon si imprévisible que le filet ne pouvait le suivre.

Dérouté, Kiree attendit, en se dandinant d'un pied sur l'autre, en essayant de suivre des yeux son adversaire ; il tendait les mains pour tenter d'imiter la course complexe de Remo. Quand Remo arriva sur lui, les filets étaient emmêlés. Kiree agit promptement, mais Remo frappa. Le nain partit à la renverse et tomba durement sur le dos. Remo, d'un bond, fut derrière lui pour l'assaut mortel mais alors même qu'il plongeait, il vit Kiree cracher dans ses mains et étirer un long fil, fin et transparent comme une ligne de pêche. Et ce fil visait directement la gorge de Remo.

Il freina sa plongée d'un mouvement maladroit et atterrit en déséquilibre sur une jambe. Le nain arrivait sur lui, la ligne tendue entre ses mains.

Par pur réflexe, le coude de Remo remonta et atteignit Kiree à la base de l'abdomen. Avec un grognement, le nain se cassa en deux. Remo se leva d'un bond en refermant ses bras raidis dans un mouvement de ciseaux.

Il entendit craquer les vertèbres cervicales de Kiree. Le nain était mort avant même de toucher le sol. C'était fini. Haletant, avec l'impression d'avoir été mis en pièces, il serra les poings et cria en contemplant avec détresse le petit cadavre à ses pieds :

— Pourquoi ? Je ne voulais pas le tuer ! Il ne méritait pas de mourir !

Son cri se répercuta dans les montagnes désertes.

Il porta Kiree vers un rocher isolé et l'enterra au pied d'un petit bala. Il choisit cet emplacement, parce qu'il y avait une araignée sur une des basses branches de l'arbre, qui tissait une toile plus fine que du tulle de soie. Il s'adressa à elle :

— Que ton esprit revienne vite, mon ami.

L'araignée sécréta un fil de la Vierge et l'ajouta à sa toile.

CHAPITRE X

Fatigué. Si fatigué…

Le Hollandais se traîna entre les deux poteaux de bois marquant la ligne de démarcation entre la Mandchourie chinoise et la Corée du nord. Le jour se levait.

Vers le milieu de l'après-midi, il sentit l'air marin. Il perçut les voix de quelques pêcheurs, des bribes de conversations où ils se plaignaient du temps et de la pêche. Le Hollandais marcha en direction des voix.

Trois hommes suivaient un sentier, en se passant et repassant une bouteille. L'un d'eux chancela, se retint aux deux autres, et bafouilla en coréen provincial :

— Hé, regardez ! Un blanc !

— Probablement un espion. Il y en avait un autre, y a pas longtemps. Je l'ai vu sur la plage.

— Dans l'état où tu es, tu verrais des sirènes. Et avec trois nichons, en plus, s'esclaffa le troisième.

— Pouvez-vous m'indiquer le village de Sinanju ? demanda le Hollandais en parfait coréen et les trois hommes en furent extrêmement étonnés.

— Je crois que c'est par là-bas, répondit le plus lucide des trois en indiquant vaguement l'intérieur des terres.

— Merci.

Trouver *Chiun*. Et puis, sa promesse tenue, il pourrait mourir en paix. S'il accomplissait sa mission, l'esprit de Nuihc lui accorderait un peu de réconfort, sur la fin. Il lui avait promis le repos.

Chiun n'était pas loin. Les grottes. Une force émanait de l'une d'elles, une magie, un pouvoir. Une musique. Il avait rejoint sa proie.

— Merci, Nuihc, murmura-t-il en avançant en chancelant comme un aveugle.

Le repos. Après une vie entière de tourment, il allait enfin trouver le repos.

La minuscule tasse de porcelaine tomba des mains de H' si T' ang et se brisa.

— Maître ? s'écria Chiun en se précipitant vers lui. Vous êtes malade ?

— Il est ici, répondit l'aveugle en levant une main tremblante vers l'ouverture de la caverne. L'Autre… L'Autre est venu.

Chiun se releva d'un bond et attendit dans l'ombre, près de l'entrée.

— Mais quelque chose ne va pas. Son aura est brisée, presque invisible… Maintenant, mon fils. Maintenant.

Chiun se prépara à frapper. Au-dehors, il y eut un bruit sourd, mat, et puis le silence.

— Parti, dit H' si T' ang, décontenancé. La présence est partie.

Chiun se pencha à l'extérieur. Un homme blond émacié gisait en travers de l'entrée, la figure contre terre. Il respirait à peine.

— C'est un blessé, annonça Chiun en soulevant le corps avec précaution pour le porter à l'intérieur. Qui que ce soit, il ne nous fera pas de mal en ce moment.

Il le déposa sur la natte… et poussa un petit cri.

— Qu'y a-t-il, mon fils ?

— Je connais cet homme, répondit Chiun. C'était le protégé de Nuihc.

— Ah, Nuihc ! J'aurais dû m'en douter .

Le vieil aveugle tremblait. Il connaissait bien l'histoire de Nuihc, l'élève qui s'était servi de sa science pour trahir son village et le livrer à l'armée chinoise. Qui avait offert d'exploiter les enseignements de Sinanju, à son propre profit et pour sa puissance personnelle.

— On l'appelle le Hollandais, expliqua Chiun. Remo et moi l'avons déjà affronté, quand il était jeune homme. Même dans ce temps-là, alors qu'il n'avait pas encore terminé son entraînement, il possédait des pouvoirs terribles. Un garçon qui promettait beaucoup… mais Nuihc en a fait un monstre. Je croyais qu'il était mort. Je l'espérais, pour lui. Il est bien près de la mort. Je vais vite l'achever.

Chiun entoura de ses mains le maigre cou mais H' si T' ang cria, d'une voix basse pleine de colère :

— Attends ! Est-ce que tes voyages dans le monde extérieur t'ont fait oublier les lois de ton village ?

— Mais vous-même, vous l'avez appelé l'Autre.

— Ça n'a aucun rapport. La plus ancienne loi de Sinanju interdit à un Maître de tuer une personne de son village. Ou bien as-tu commodément oublié ton crime ?

— Il n'est pas du village. Il est blanc.

— Et Nuihc ? Il était blanc ?

Chiun baissa la tête.

— J'ai appris ton intervention, dans la bataille contre Nuihc. Elle a fait honte aux dieux. Or, cet homme-ci est l'héritier de Nuihc. Les dieux te l'envoient pour ta pénitence.

— Maître, je n'avais pas le choix, dans l'affaire de la mort de Nuihc. Sans mon intervention, il aurait tué mon fils, qui était trop jeune pour se défendre.

H’ si T’ ang garda un moment le silence.

— Ton fils, dit-il enfin. Ton fils Remo doit combattre cet homme. Pas toi.

— Mais Remo est trop loin. Il ne reviendra pas avant de nombreuses semaines. Et cet homme est pour nous un danger.

— Il est ta pénitence. Les anciennes lois sont strictes. Cet homme est venu pour remplacer Nuihc. Si tu le tues, tu ne trouveras jamais la paix. Ni dans ce monde ni dans le prochain.

— Mais le Hollandais va tenter de nous détruire, Maître. Je le connais.

— Eh bien, il en sera ainsi, dit le vieil aveugle.

Chiun le considéra un moment, avec le Hollandais à ses pieds, sans connaissance.

Si seulement Remo savait ce qu’il était réellement ! pensait-il. Le Hollandais avait conscience depuis l’enfance de ses extraordinaires pouvoirs mais Remo se considérait toujours comme un ancien policier. Tant que Remo n’aurait pas compris qu’il était Civa, un être étranger à ce monde, la lutte entre eux serait inégale. Le Hollandais, pleinement développé à présent, au pinacle de ses facultés, écraserait Remo comme une mouche et l’enverrait dans le Vide.

À contrecœur, Chiun prit un linge humide et entreprit de soigner le Hollandais.

CHAPITRE XI

Il l'appelait Mildred et elle l'appelait Harry. Il lui dit qu'il s'occuperait de toutes ses communications. Elle répondit qu'il y avait des appels auxquels elle voulait répondre elle-même. Il lui fit observer qu'à chaque moment qu'elle perdait en corvées sans importance, de l'herbe mourait sur la terre. Par millions de brins peut-être.

Mildred trouva cela très intéressant mais insista quand même pour faire différentes choses elles-même. Elle ne voulait pas perdre son sentiment d'humanité en déléguant toutes ses responsabilités à d'autres. Jamais elle n'oublierait, disait-elle, qu'elle faisait partie de la terre. Elle refusait de faire partie de ceux qui détruisaient le monde. Si le cher, très cher Harry pouvait le comprendre, elle détenait son pouvoir de la place qu'elle occupait sur, dans et de la terre. Et dès l'instant où elle perdrait ce sentiment, ils seraient tous perdus.

Un soir, en interrogeant ses ordinateurs, Smith découvrit que le groupe de tueurs avait déménagé. Il avait été en Virginie, puis en Caroline du Nord et maintenant l'ordinateur annonçait : « Pénétration suspectée, St. Martin, Antilles françaises. »

Le message fit courir un frisson glacé dans le dos de Smith, parce que c'était une communication interceptée provenant des assassins en puissance du Président. Elle signifiait que ces gens savaient que leur opération était surveillée par des ordinateurs installés à St. Martin. Et c'était là que les ordinateurs de secours de CURE avaient été placés par Smith lui-même.

Manifestement, l'organisation des assassins était dirigée par ordinateurs, pour qu'ils aient pu apprendre ça. Et la société de Mildred Pensoitte n'avait même pas eu d'ordinateur avant que Smith en fasse installer un pour faire de la très riche Bonne Terre Inc. un petit club tirant le diable par la queue. Est-ce que les tueurs se servaient de la Bonne Terre comme façade ?

Ça n'avait pas d'importance. Tant qu'ils auraient à s'occuper des ordinateurs auxiliaires à St. Martin, ils retarderaient leur attaque contre le Président. Mais au moins, maintenant, il savait où les trouver. Et ils ne savaient pas qu'il serait là.

— Je serai de retour dans quelques jours, Mildred, dit Smith le lendemain matin à sa nouvelle patronne. Une affaire personnelle.

— Est-ce que nous saurons nous débrouiller, Harry ? demanda-t-elle. Il me semble que la Bonne Terre ne peut plus vivre sans vous, à présent.

— Je reviendrai bientôt, Mildred, promit-il.

Il remarqua l'éclat de ses yeux marron, la blancheur de son cou, l'élégance de son sourire.

Le Pr Mildred Pensoitte embrassa poliment Smith sur la joue et lui serra amicalement la main.

— J'espère que tout ira bien pour vous, Harry.

— Certainement, répondit-il en se répétant qu'il avait épousé Irma, qu'il aimait Irma et qu'il n'allait pas compromettre une longue vie de droiture pour un beau sourire.

St. Martin était chaude sous le soleil des Antilles. Les touristes abandonnaient leurs vêtements du nord, déboutonnaient leur col et soupiraient en faisant la queue à l'aéroport.

Harold W. Smith portait un costume trois-pièces gris et gardait sa cravate parfaitement nouée. Il ne transpirait pas et en arrivant à la douane, il montra son permis de port d'armes international. Il ne transpira pas sur le siège arrière du taxi qui le conduisait le long de la plage de Bay Rouge. Au moins deux personnes par an se noyaient dans le ressac apparemment inoffensif, les longs rouleaux aux crêtes blanches qui venaient s'écraser sur le sable accueillant.

St. Martin, naturellement, se gardait bien d'avertir que ses plages étaient dangereuses, pour ne pas effrayer les touristes. Après tout, la plage de Bay Rouge ne tuait que deux baigneurs par an et, d'ailleurs, l'île avait d'autres plages dangereuses. Aucune n'avertissait le public de ses dangers.

Tout comme la plage de Bay Rouge était trompeuse, ce n'était pas par hasard que les ordinateurs auxiliaires de CURE avaient été installés là, du côté français de cette île mi-française, mi-hollandaise.

Le site informatique pouvait être facilement défendu, non seulement par Remo et Chiun mais même par Smith. Et la gendarmerie locale ne se souciait guère de ce qui se passait le long de la route se terminant en cul-de-sac près de Chez Mark, le restaurant un peu isolé sur le chemin d'un gentil petit port d'où les touristes partaient pour l'île des Pins, où ils faisaient de la plongée dans les eaux cristallines.

Les doubles des ordinateurs de CURE se trouvaient dans ce qui avait l'air d'une exploitation de gravier. Chaque jour, des camions arrivaient chargés de pierres et d'autres équipes en repartaient en transportant le même gravier. Et tout le monde gardait le silence sur cette insanité de peur que l'homme blanc, le fou qui payait tout ça, comprenne l'inanité de son projet.

St. Martin était idéale pour les ordinateurs, qui étaient bizarrement vulnérables. Il suffisait, pour les trouver, de lever le nez vers les fils électriques supplémentaires parce que dans les Antilles, les appareils

avaient besoin d'une climatisation constante pour éviter le mauvais fonctionnement. Les lignes électriques étaient aussi faciles à suivre qu'une carte routière. À partir de la gravière, elles franchissaient une route passant près du petit aéroport secondaire de l'île, traversaient un marais salant devenu un marécage, directement vers le flanc de la montagne.

Près de là, il y avait aussi les citernes d'essence pour alimenter les génératrices de secours, en cas de panne d'électricité.

Et tout cela disait, à quiconque cherchait une direction : « C'est là. »

Plus commode encore ! Le portail de ce qui avait l'air d'un petit entrepôt au flanc de la montagne n'était jamais fermé à clef. Il n'y avait même pas de veilleur de nuit.

Trois hommes trouvèrent donc facilement le site et attendirent la nuit avant de s'introduire avec quelques kilos d'explosifs pour détruire ce qui leur apparaîtrait comme les pièces les plus vulnérables d'un ordinateur. Ils entrèrent par le portail ouvert, en sifflotant presque tant c'était facile.

Tout ce qu'ils virent, ce fut l'éclair de l'arme à feu parce que la lumière voyage plus vite que le son. Mais un des trois n'entendit pas le bruit parce qu'un balle atteignit son cerveau avant que ses tympans ait le temps d'y transmettre le son.

Harold W. Smith venait de tirer.

Il tira encore au premier mouvement rapide des deux survivants. La balle frappa le premier en pleine poitrine et l'élimina. Le dernier leva aussitôt les bras en signe de capitulation.

Le portail sans défense aboutissait à une parfaite embuscade.

Un homme était mort, un second mourait, son cœur pompant une petite fontaine de sang, et Smith pointa son pistolet sur le troisième.

— Vous parlez anglais ?

— Merde, oui. Tirez pas. Bon Dieu, tirez pas !

— Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous faites là ?

— J'obéis aux ordres, c'est tout.

— Les ordres de qui ?

— Les leurs, là.

— Qui les a envoyés ?

— Je ne sais pas.

— Réfléchissez, dit Smith.

— Je ne sais pas.

Smith perçut de la terreur dans la voix. Il n'aimait pas ce sale travail. Il n'aimait pas voir des hommes mourir ou avoir peur de lui, mais il avait passé une grande partie de sa vie à faire des choses qui devaient être faites, que ça lui plaise ou non.

Il arma ostensiblement le vieux pistolet.

— Avec moi, dit-il, vous êtes mort. Avec vos chefs, là-bas aux États-Unis, vous aurez peut-être plus de chance et ne mourrez pas.

— Nous recevons simplement des ordres.

— De qui ?

— Notre chef. C'est tout. Elle téléphone.

— Le Pr Pensoitte ? demanda Smith.

— Je ne sais pas. C'est rien qu'une voix de femme.

— Vous êtes payés, ou quoi ?

— Non. Pas payés. L'argent est mauvais. On ne peut pas être payé pour faire partie de la terre. Je ne veux pas mourir, monsieur.

— Le Président non plus, mais vous avez tenté de le tuer deux fois.

— Nous obéissons aux ordres, répéta le jeune homme.

— Comment avez-vous infiltré le Secret Service ?

— Je ne comprends pas.

— Pourquoi est-ce que le Secret Service ne réagit pas quand ses ordinateurs captent des menaces contre le Président ?

— Ah, ça, dit le jeune homme d'une voix indiquant qu'il avait une réponse et pensait pouvoir s'en servir pour marchander.

Le regard d'acier de Smith lui fit changer d'idée. L'homme indiqua un de ses compagnons morts.

— Lui, probable. Il était dans le Secret Service, il travaillait dans le système d'informatique. Il a dû trafiquer les ordinateurs pour qu'ils ne tiennent pas compte des avertissements ou des trucs.

— Où est votre base ? demanda Smith.

— La terre entière est notre base.

— Où est-ce que vous êtes entraînés ?

— Partout ?

— Donnez-moi une adresse.

— Marigot, dit le jeune homme, citant la principale ville française de l'île. J'habite là.

Smith indiqua les deux autres hommes, avec son pistolet.

— Ils habitaient là aussi ?

— Non. Ils sont arrivés par avion, pour ce boulot. J'habite avec mon père.

— Il fait partie de tout ça, lui aussi ?

— Non. Il pense que nous sommes fous.

— Vous êtes bien près de la mort, mon garçon. Qu'est-ce que vous pensez ?

— Je pense que j'ai la trouille.

— Traînez les cadavres dehors.

Les deux autres étaient morts, à présent ; leur tête ballottante heurtait la roche volcanique à l'entrée de la petite caverne. Smith aida à leur transport. Quand ils eurent traîné les deux cadavres dans les marais salants, le jeune homme demanda :

— Ça va comme ça ?

— Oui, répondit Smith.

Le jeune homme avait un appartement en copropriété à l'entrée de Marigot, la capitale française de l'île. Les fenêtres donnaient au-delà de la mer bleue sur l'île très plate d'Anguilla. Le soleil se couchait derrière l'île.

L'appartement avait l'air d'une bibliothèque de la Bonne Terre Inc. Il y avait un tract dénonçant les horreurs de la démocratie, intitulé « Quand l'herbe votera, nous voterons. »

— Par quel téléphone recevez-vous vos ordres ? demanda Smith.

Il savait que le système de communications de St. Martin était primitif et pensait qu'il y avait peut-être un branchement radio sur la ligne, qu'il pourrait retracer.

Le garçon haussa les épaules.

— Le téléphone, répéta Smith. On vous appelle, avez-vous dit.

— Eh bien, plus ou moins, répondit le jeune homme et une étincelle brilla dans ses yeux.

Smith pivota et tira en même temps. Un grand gaillard blond se jetait sur lui, armé d'un tuyau de plomb. Et tout l'entraînement que Smith avait cru oublié lui revint en une seconde. La balle pénétra dans la poitrine de l'homme qui tomba à plat ventre, en jetant Smith par terre pour mourir en plein sur le directeur de CURE. Mais Smith ne lâcha pas son arme. Et, du plancher, il la braqua sur le ventre de l'autre jeune homme.

— Adieu, dit-il.

— La Société de la Bonne Terre, bafouilla le jeune homme. 115 Pismo Beach Drive à Minneapolis, dans le Minnesota. Miss Robin Feldmar, conseillère des étudiants. J'étais un de ses élèves à l'université Du Lac. Comme ces deux types. Lui aussi. Celui qui est sur vous. Elle m'appelait toujours. J'habite ici avec mon père.

— Adieu, répéta Smith.

Il tira une seule balle et envoya le petit paquet d'assassin présidentiel de papa sur la première étape du coûteux voyage vers quelque cimetière chic d'Amérique.

Au petit jour, Smith embarqua en première classe sur un vol Eastern, à l'aéroport Juliana dans la partie hollandaise de l'île, en direction de Minneapolis. S'il découvrait le lien entre le Pr Pensoitte et cette conseillère d'étudiants, pensait-il, il pourrait suivre la filière à partir du sommet et tout terminer.

Mais est-ce qu'il avait envie de trouver ce lien ?

Il commençait à vieillir, il était fatigué et tout lui était égal. Il avait tué encore et la mort était sur lui, même s'il avait laissé sa veste et sa chemise ensanglantées à St. Martin. Il voyageait en première classe pour pouvoir dormir mais il ne dormit pas.

Là-bas à St. Martin, la police française fit un rapport sur quatre surprenants suicides, dans différentes parties de l'île, deux près de l'exploitation de gravier de Grande Case et deux à Marigot. Les quatre suicidés s'étaient servis de la même arme, qui n'avait pas été retrouvée.

CHAPITRE XII

Après les montagnes poussiéreuses du Mali, Londres avait l'air d'une autre planète. Une planète accueillante, pensait Remo, dans une aimable galaxie où tout le monde parlait anglais.

Il avait réussi à quitter le continent africain en parfaite santé et, grâce à trois jours de travail passés à dresser des étalons au Maroc, il avait assez d'argent pour un dîner et un lit dans un hôtel d'une demi-étoile.

Il ne partirait que le lendemain matin pour le sauvage Pays de Galles. Par conséquent, décida-t-il, ce soir il ne penserait à rien. Ni à Ancion, ni à Kiree, ni à ce qui l'attendait. Pour ce soir, il s'offrirait une orgie de savon et d'eau chaude, un lit propre et un dîner au Café Royal.

C'était manifestement du gaspillage d'aller dîner dans un des meilleurs restaurants de Londres, puisque le système digestif de Remo ne supportait rien que le poisson et l'eau, mais tant pis. C'était sa grande nuit. Il allongea cinq livres au maître d'hôtel et obtint la meilleure table, avec une confortable banquette de cuir rouge pour s'asseoir et de véritables roses anglaises à regarder, sous le plafond peint au début du siècle. Une table parfaite.

À cela près que c'était une table pour deux, et il était tout seul.

« Et alors, qu'est-ce que tu croyais ? se dit-il. Tu ne connais personne, ici. Tu ne connais personne nulle part. Si tu veux être entouré d'amis, mon petit vieux, faut changer de métier. »

Mais il ne pouvait pas en changer. La solitude faisait partie de la vie qui lui avait été imposée. Il avait rêvé, autrefois, de se trouver une femme et d'avoir une vie normale. Ses fantasmes comprenaient tous les lieux communs qu'il pouvait imaginer, allant des enfants dans le living-room à la petite barrière blanche autour du jardin. Avec le temps, il avait fini par comprendre que même une ambition aussi ordinaire n'était pas pour lui.

Il était différent. Son corps était différent. Son système nerveux était plus complexe que celui de n'importe quel autre homme, après des années d'entraînement de ses facultés. Sa digestion s'était simplifiée au point qu'il ne pouvait plus absorber de viande ni d'alcool, qu'il était condamné à un régime constant de plats peu appétissants. L'entraînement de Sinanju avait fait de lui un des meilleurs assassins de tous les temps, mais l'avait également privé de tout espoir de rapports avec d'autres êtres humains.

Il but son eau et observa les autres dîneurs, des couples romantiques et des groupes joyeux.

Une seule personne entra seule. Pas pour longtemps se dit Remo. Elle devait être attendue par un type au gros cigare et au portefeuille bien garni. C'était indiscutablement la plus belle fille de cette salle. Ses cheveux d'or étaient tirés en arrière, en chignon élégant sur la nuque, faisant ressortir les traits classiques, poésie-et-polo, de son visage. Elle portait une robe blanche qui détaillait ses formes. Remo pensa qu'elle devait posséder un château, quelque part. Une Lady Griselda, élevée à cheval et nourrie de thé et de muffins.

Le regard de la nouvelle venue croisa le sien. Involontairement, Remo sourit. Elle s'arrêta, laissant le maître d'hôtel se faufiler entre les tables avant de s'apercevoir qu'il l'avait perdue. Elle examina Remo d'un œil studieux. Cela n'avait rien de sexuel, c'était simplement de la curiosité, comme si Remo était un spécimen intéressant dans un musée.

— J'aimerais être à cette table, dit-elle au garçon impatient.

Avec un petit signe de tête sec, il la précéda en direction de Remo.

— Bonsoir, Remo, dit-elle en l'embrassant légèrement sur la joue.

Elle avait les yeux les plus extraordinaires qu'il avait jamais vus. Ils étaient clairs mais avaient une couleur indéfinissable. Les iris semblaient passer du gris au bleu pâle, du turquoise au vert doré et à l'émeraude, avec une dizaine de teintes intermédiaires.

— Quel plaisir de vous voir. Vous permettez que je vous tienne compagnie ?

Elle avait un léger accent. Elle n'était donc pas anglaise, après tout. Et elle connaissait le nom de Remo. Il se creusa la cervelle pour se rappeler qui elle était, mais ne trouva rien.

— Euh… j'en serai enchanté, dit-il en se levant.

Non, il ne la connaissait pas. Jamais il n'aurait pu oublier ces yeux.

Quand le garçon fut parti, elle dit :

— J'espère que ça ne vous fait rien que je m'impose comme ça. J'ai horreur de dîner seule. Pas vous ?

Et télépathe, avec ça, pensa-t-il.

— J'y suis habitué.

— Oui, je m'en doute.

Le sommelier arriva avec sa carte. Remo demanda à l'inconnue ce qu'elle voulait boire, en espérant qu'elle s'y connaissait assez en vins pour faire elle-même son choix. Il y avait si longtemps que Remo n'avait pas bu une goutte de boisson alcoolisée qu'il ne se souvenait plus de tous ces noms sur les étiquettes.

— Je prendrai de la vodka, dit-elle.

Le sommelier s'inclina.

— Un dry-vodka ?

— Une bouteille. Et un verre à eau.

Le sommelier s'en alla, imperturbable. Remo sourit.

— Nous ne nous sommes jamais rencontrés.

— Non.

— Comment savez-vous mon nom ?

— J'ai deviné.

Qu'est-ce que c'est que cette espèce d'entourloupe ? se demanda-t-il.

— Comment vous appelez-vous ?

— Quel nom vous plairait ?

Il soupira. Une call-girl.

— J'ai cinquante-deux dollars, dit-il froidement. C'est tout.

— Tant mieux pour vous.

Il fut embarrassé.

— Je voulais simplement dire…

Le sommelier arriva avec la vodka et un grand verre, qu'il remplit jusqu'au bord.

— Alors ? Avez-vous choisi un nom pour moi ? demanda-t-elle en levant le verre.

— Qu'est-ce que vous diriez de Sam ? J'ai connu un nommé Sam, une fois, qui buvait de la vodka au seau.

— Va pour Sam, dit-elle et elle vida le verre d'un trait.

— Qui êtes-vous ? demanda Remo.

— Je croyais que nous étions d'accord là-dessus.

— Allez, ah ! Je parie que vous êtes une dame blasée de la haute qui veut un peu s'encanailler…

Elle éclata de rire.

— Pas du tout ! C'est ma première visite à Londres. Je suis arrivée ici seule, je vous ai vu, je me suis assise. Est-ce que tout doit être si compliqué ?

— Comme vous voudrez… Vous avez faim ?

— Je meurs.

— Logique.

Il jeta un coup d'œil aux prix de la carte. Ses cinquante-deux dollars paieraient sans doute un dîner et deux bouteilles, tout ça pour elle. Encore un petit déjeuner de baies sauvages le long de la route.

— Je voudrais du poisson, dit-elle. Cru.

Il resta un instant figé, puis il se pencha vers elle.

— Comment en savez-vous si long sur moi ?

— Pourquoi est-ce que j'en saurais long sur vous ? Vous êtes célèbre ?

— Le poisson.

— C'est bien meilleur cru. Vous devriez essayer.

Oui, enfin, se dit-il, ce n'était peut-être qu'une coïncidence. Il se

redressa, en cherchant fébrilement où il aurait pu la rencontrer, mais en vain.

— Bon, d'accord, marmonna-t-il.

Le garçon déposa la commande de poisson cru à bras tendu, en regardant ses deux clients comme s'il s'attendait à les voir sauter et gambader sur la table.

La belle blonde le renvoya d'un regard hautain. Elle prit son filet de poisson avec les doigts et le glissa délicatement dans sa bouche.

— Vous avez quelque chose contre l'argenterie ? demanda Remo.

— Inutile.

Elle offrit un morceau de poisson à Remo. Elle avait des ongles courts, sans laque. Elle n'était pas maquillée du tout. Et ses yeux rendaient Remo complètement fou.

— De quelle couleur sont-ils ? demanda-t-il tout à trac.

— Mes yeux ? Bleus. Gris. Verts. Ils changent.

— Vraiment bizarre.

— Comme c'est flatteur ! Vous devez croiser beaucoup de gens bizarres, j'imagine.

— Vous n'avez pas idée.

— Si, je crois. (Elle vida un nouveau verre de vodka.) Prenez du riz. C'est ce que vous mangez, n'est-ce pas ?

Il jeta sa serviette sur la table.

— Ça va ! Dites la vérité. Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Calmez-vous, Remo.

— Billevousie !

— Billevousie ?

— Il est impossible que vous ayez deviné mon nom.

— On croirait entendre Rumplestiltskin. Mangez votre poisson. Vous devez être épuisé.

— Parfaitement, je suis épuisé ! Mais vous ne devriez pas le savoir !

Elle se pencha sur la table et l'embrassa sur la bouche. Ahuri, il eut l'impression que sa colonne vertébrale s'était changée en gymnote, en anguille électrique. La température de la salle s'éleva brusquement, lui semblait-il, à celle d'un four à pizza. Quand leurs lèvres se séparèrent enfin, il vit que dans le restaurant tout le monde les regardait.

— C'était pourquoi, ça ? bafouilla-t-il. Notez que je ne me plains pas. Vous aimeriez peut-être recommencer, pour vous exercer ?

— Plus tard, déclara-t-elle en reprenant son repas.

— Plus tard, grommela Remo.

Elle jouait à une espèce de jeu mais il était trop fatigué pour chercher à deviner lequel. Et pourquoi se donner du mal, dans le fond ? Elle était cinglée, fin de la découverte. Tout de même, son baiser battait le riz de restaurant en solitaire.

— Je suis descendue au Claridge, dit-elle. Vous allez venir avec moi ?

Il avala de travers et se leva immédiatement.

— Vous me forcez là main.

À peine furent-ils entrés dans la pénombre de la chambre qu'elle le prit dans ses bras. Il essaya de se mettre en train pour les cinquante-deux paliers vers l'extase, mais il y avait quelque chose de différent. Elle était chaude, électrisante, rassurante. Il n'y avait rien de boum-boum olé-olé chez cette fille. Il avait l'impression de l'avoir connue toute sa vie, cette fille dont il ne savait même pas le nom.

Il fit l'amour comme un lycéen, effrayé, enchanté, étonné de sa propre timidité. Il oublia tout des techniques sexuelles qui marchaient si bien avec les autres femmes, parce que cette fille sans nom ne ressemblait à aucune autre. Ils rirent ensemble, ils jouèrent et se caressèrent avec des objets inestimables ; Remo raconta des histoires de l'orphelinat où il avait grandi et elle chanta des chansons vikings paillardes sur les joies du viol et du pillage au pays des Francs et quand, finalement, il atteignirent ensemble le septième ciel ce fut comme s'il n'avait encore jamais fait l'amour de sa vie.

Il la serra dans ses bras jusqu'à ce qu'elle s'endorme.

— Sam… ?

Elle ne répondit pas. Sa respiration était lente et régulière.

— Je crois que je t'aime, chuchota-t-il, choqué par ses propres mots, reconnaissant qu'elle ne puisse les entendre.

Elle sourit imperceptiblement.

— Hypocrite ! murmura-t-il en se sentant rougir.

Elle se serra contre lui et lui prit les lèvres.

— Billevousie, dit-elle.

CHAPITRE XIII

Remo la secoua.

— Sam. Il faut que je parte.

Elle battit des paupières et se tourna vers la fenêtre. Les premières lueurs roses de l'aube striaient le ciel.

— Où ça ?

— Au Pays de Galles.

Elle se redressa en se frottant les yeux. Ses cheveux, toujours enroulés en chignon, pendaient d'un côté de son cou. Elle était si ravissante que Remo avait un peu peur de la regarder. Il savait que plus il resterait auprès d'elle, moins il serait capable de partir. Il se leva et s'habilla vite.

— Je peux aller avec toi ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que je t'ai dit non.

— Ah.

Elle eut l'air peinée.

Quand il fut habillé, elle sauta du lit et lui prit les mains. Il se dégagea avec une brusque colère.

— Ça suffit ! Tu ne peux pas venir avec moi et je ne peux pas te dire pourquoi, et c'est la dernière fois que je vois ta drôle de frimousse parce que, je ne sais pas pourquoi, tu veux que nous restions deux inconnus. Alors ne rends pas mon départ encore plus dur.

Il se retourna vers la porte.

— Remo…

Elle courut vers lui et l'embrassa. Encore une fois, il eut l'impression qu'elle avait été avec lui toute sa vie.

— Dis-moi qui tu es, murmura-t-il. Je me fiche que tu sois en cavale de quelqu'un ou mariée, ou je ne sais quoi. Je ne veux même pas savoir comment tu me connais. Je veux simplement pouvoir te retrouver quand je reviendrai.

Elle le contempla, longtemps. Les sourcils froncés, elle baissa les yeux. Il attendit en silence, pendant une éternité. Finalement, il parla, en rougissant de honte.

— Je demandais ça comme ça, marmonna-t-il amèrement.

— Je t'en supplie…

— Pas la peine de chercher des excuses. Moi non plus, je ne veux pas m'attacher, crois-moi. C'était chouette, pour une nuit.

Il dévala l'escalier de l'hôtel, vola la première voiture venue et démarra en brûlant l'asphalte.

— Garce, grommela-t-il.

Il accéléra à fond pour sortir de Londres. Jamais plus, se jura-t-il, il ne se laisserait embobiner par une bonne femme. Il se limiterait aux putes et aux haltères. S'il n'y avait pas de putes ni d'haltères, il se contenterait de douches froides.

Et d'abord, qu'est-ce qu'elle avait de spécial, cette fille sans nom ? Il s'était simplement senti seul et sentimental. Dans le fond, elle était très ordinaire. Elle chantait faux. Et elle avait le nez de travers. Savait même pas se servir d'une fourchette.

Et vraiment bizarre, tout bien pesé. Ces yeux qui changeaient de couleur, comme un kaléidoscope. Des muscles de docker sous cette peau de satin. Probablement haltérophile à ses moments perdus. Il ne serait pas étonné si elle était gouine. Ou pire. Un de ces transsexuels Scandinaves, bon Dieu, c'était pour ça qu'elle ne voulait pas donner son nom. Appelle-moi Henri, chéri ! Berk ! Bon débarras.

Mais ah ! Le goût de ses lèvres !

Il arriva au Pays de Galles dans un temps record. En s'arrêtant dans un village pour faire plus ou moins le plein avec l'argent qui lui restait, il envisagea d'acheter une carte de la région mais y renonça. Michelin ne connaissait pas des coins comme la Vallée de la Forêt Millénaire. Et il était trop gêné de demander le chemin d'un patelin au nom aussi ridicule, même si Chiun affirmait que c'était la bonne adresse.

Il prit la direction du nord. C'était le chemin qui lui paraissait le plus millénaire. Quand la route goudronnée fit place à de la terre battue et que les vieux poteaux indicateurs en bois vantèrent des endroits comme Llanfairfechan et Caernarfon à des centaines de kilomètres de là, le soleil se couchait et la brume recouvrait les talus herbeux entre lesquels il roulait. Les arbres étaient immenses, à présent, de grands sapins dressés vers les nuages. L'air était lourd, bourdonnant d'insectes.

La chaussée devenait de plus en plus étroite, elle se cachait par endroits sous les herbes folles.

Et finalement, elle se réduisit à un sentier piétonnier et disparut tout à fait.

— Au poil ! s'écria Remo. Manquait plus que ça ! Vallée de la Forêt Millénaire ! Faut que je sois complètement cinglé.

Il devait avoir fait quatre-vingts kilomètres, pour en arriver là. Rageusement, il se mit en marche arrière et recula, tout en expliquant tout haut à son volant :

— Essaie de voir le bon côté des choses. Le bon côté, quand on a une journée pourrie, c'est qu'après un certain point elle ne peut pas

empirer, d'accord ?

Il regardait par la lunette arrière quand une pierre brisa son pare-brise.

— Pas d'accord, marmonna-t-il en descendant de voiture.

Il y avait un petit bruissement dans la forêt. Il y courut.

Rien. Le silence total quand il arriva dans l'ombre des sapins. Rien que le bavardage des écureuils.

Ça devait être un accident, se dit-il en retournant sur la route. Une pierre que ses roues avaient fait sauter…

Il ferma les yeux, en espérant de tout son cœur que c'était un mauvais rêve, puis il les rouvrit. Pas de rêve. Les quatre pneus étaient à plat.

Il en examina un. Une crevaison. Une coupure très nette, provoquée par un instrument de métal tranchant. Les autres pneus aussi.

— Je ne peux pas le croire, dit-il.

Il avait toujours pensé que le vandalisme était un problème urbain. Mais il n'y avait même pas de route, par là, et ses pneus avaient été crevés avec un couteau. Il regarda de tous côtés. Pas la moindre trace de pas.

D'où était-on venu ? Les gens du coin importaient peut-être des loubards, comme des oranges. À Llanfairfechan, il y avait peut-être une société qui faisait venir des voyous de Chicago et de New York, par cargaisons entières ; pour attaquer les voyageurs et assurer que le pays ne serait pas envahi par des touristes.

Il s'adossa à la voiture et se laissa glisser pour s'asseoir par terre. Il y avait cinquante kilomètres qu'il n'avait pas vu de maison et quatre heures qu'il était passé devant le dernier garage.

Et puis à quoi pensait-il ? Il n'avait pas de quoi payer quatre pneus, même s'il en trouvait. Il ne lui restait qu'à attendre le matin et continuer la route à pied.

Ce n'était peut-être pas plus mal, pensa-t-il en bâillant. Il n'avait guère dormi la nuit passée, en gaspillant son unique soirée de détente avec une fille. Ça ne lui ferait pas de mal de se payer un petit somme. Il ferma les yeux.

Piiingg.

— Quèkcèkça ! s'exclama-t-il en se levant d'un bond.

Sur l'aile avant, juste à côté de l'endroit où s'était trouvée sa tête, il y avait une petite écaillure. D'après l'angle de la marque, c'était venu d'en-haut. Il leva le nez vers les arbres.

— Ça va, bande de petits salauds ! hurla-t-il.

Piiingg.

Il l'attrapa au vol. Un caillou. Et un autre, sifflant dans ses cheveux.

Il repartit dans la forêt, ramassé sur lui-même, sans que les feuilles mortes bougent sous ses pieds. À une cinquantaine de mètres, il aperçut une paire de petites jambes maigres en pantalon loqueteux qui descendaient le long d'un tronc d'arbre. Un petit torse en gilet de cuir suivit, et deux bras, dont une main tenait une fronde. La dernière partie du corps à descendre fut une figure sale aux grands yeux vifs qui regardaient de tous côtés.

— Graaaaah ! hurla Remo en attrapant le gamin au collet.

Le petit garçon poussa un cri perçant et se débattit, ses jambes terreuses battant l'air.

— Posez-moi, espèce de grande bête dégueulasse !

— Tu peux parler ! On te sent d'ici à Albuquerque !

— Battez-vous loyalement et je vous tuerai, Chinois ! cria le petit et puis il regarda Remo, l'air perplexe. Vous êtes bien le Chinois, pas vrai ?

Remo le souleva, jusqu'à ce que la petite figure soit à la hauteur de la sienne.

— J'ai l'air chinois ?

Le gamin fit une grimace.

— Ma foi, vous devez avoir un truc magique pour vous déguiser, quoi. Cochon de Chinois jaune ! Je sais qui vous êtes. Posez-moi et battez-vous comme un homme !

— Sans blague !

Remo lâcha l'enfant qui roula dans la mousse comme un ballon de cuir sale et puis se releva d'un bond, les deux poings brandis.

— Allez, défendez-vous, sale type !

Remo lui donna une petite poussée dans le ventre, d'un seul doigt.

— Ouf, fit le gosse en tombant à la renverse. Un coup heureux, c'est tout. Allez, faites encore ça. Chiche, sale porc !

Remo lui pinça la jambe et il retomba sur le dos.

— Je suis pas encore battu, Chinois ! haleta le petit en se ramassant péniblement.

— Écoute, avant que nous poursuivions ce combat à mort, si tu me disais un peu pourquoi tu as flanqué cette pierre dans mon pare-brise et tailladé mes pneus ?

— Imbécile ! Fallait bien que je vous arrête, quoi !

Le gamin leva de nouveau les poings.

— Tu aurais pu le demander.

Le gosse renifla avec mépris.

— Pour vous laisser foutre le camp comme le sale poltron jaune que vous êtes ?

— Nous devons tous prendre des risques, dit Remo. À ton avis, comment est-ce que je vais pouvoir partir d'ici ?

— Partirez pas vivant, si c'est ça que vous pensez.

— Ah oui, c'est vrai, j'oubliais. Tu vas m'achever, là tout de suite.

— Parfaitement. Y a qu'un vainqueur dans l'Épreuve du Maître !

— *Quoi ?*

— Préparez-vous à mourir.

Le gosse se rua tête baissée. Remo le souleva sous un bras. Les choses allaient vraiment trop loin. Affronter un nain, c'était déjà assez moche. Mais si Chiun s'attendait à ce qu'il assassine un môme de dix ans, il pouvait prendre ses traditions et se les fourrer dans le trou de ses vieilles archives.

— Tu veux rigoler, dit-il.

— Par les dieux…

Le gamin se débattit de toutes ses forces et Remo le laissa se fatiguer. Au bout d'un long moment, le petit s'essouffla et s'affaissa, épuisé, suspendu par la taille, en reniflant de temps en temps.

— Par les dieux, vous n'allez pas tuer mon père ! glapit-il.

Remo le posa par terre. Le gosse s'essuya le nez sur une manche.

— Oui, je vous battrai, menaça-t-il, la figure maculée de larmes. Attendez juste une minute que je retrouve mes forces.

— Bien sûr, dit gentiment Remo en lui enlaçant les épaules. Dis-moi un peu qui est ton père.

— Emrys ap Llewellyn. Fils de Llewellyn. Moi, je suis Griffith. Griffith ap Emrys. Fils d'Emrys.

— Ah, c'est comme ça que ça marche ?

— Qui vous êtes ?

— Remo ap personne. Je suis orphelin.

— Moi, je suis à moitié orphelin. Ma maman est partie. Remo, c'est pas un nom chinois, ça.

— Griffith ne me fait pas l'effet du nom d'un tueur.

— Faut qu'un homme se batte, si c'est un homme. C'est ce que mon papa dit.

— Seulement s'il n'a pas le choix.

— Ben vous, alors ? Vous avez seulement jamais vu mon père et vous faites tout ce chemin pour le tuer.

— Je ne vais pas tuer ton père. Je suis venu pour le lui dire.

— C'est pas vrai !

— Croix de bois croix de fer.

Le gamin parut reprendre espoir, et puis il retrouva sa mine sombre.

— Mais vous allez vous battre contre lui.

— Mais non. Seulement s'il m'attaque.

— Oui mais… Papa est drôle.

— Comment ça ?

— Il pourrait vous attaquer. C'est les règles de l'Épreuve, vous savez, se battre. Mais il ne peut pas vous tuer.

— Pourquoi ?

Le garçon examina Remo d'un air méfiant.

— Je ne devrais peut-être pas le dire. Ça vous donnerait un avantage.

Remo n'eut rien à répliquer. Le môme était peut-être une boule de crasse mais il n'était pas idiot.

— À moins que vous promettiez de ne pas le tuer, quoi qu'il arrive.

— O.K. Marché conclu.

— Non, une vraie promesse. Avec ça, déclara le petit en brandissant un canif.

— Pièce à conviction numéro un, dit Remo.

— Allez, donnez votre doigt.

— Oh que non. Je ne supporte pas la vue du sang.

— Juste une petite piqûre au bout du doigt. Pour promettre.

— Ma foi… Bon. Mais pas trop profonde.

Griffith fit adroitement une petite entaille au bout de l'index.

— Et maintenant, jurez de ne pas faire de mal à mon papa.

— Je le jure.

— Jurez-le par tous les anciens dieux, par Mryddin et Cos et par la Dame du Lac…

— Bon, bon, d'accord. Pourquoi est-ce que ton père ne me tuera pas ?

Le gosse se pencha vers l'oreille de Remo et chuchota :

— Parce qu'il devient aveugle.

Remo se redressa vivement.

— Tu parles sérieusement ?

— Oui. Et alors s'il se bat contre vous, il mourra, c'est sûr. Les dieux ont déjà pris ma maman, et maintenant… maintenant…

— Allons, allons, murmura Remo en caressant la tête du petit.

— C'est pour ça que c'est moi qui dois vous battre. Si vous me tuez tant pis. Mais pas mon papa.

— Personne ne va tuer personne, là ! Il n'y aura pas de combat. Je te l'ai juré, n'est-ce pas ?

Griffith reprit le doigt et l'examina.

— Votre serment sacré. Dans le sang.

— Le plus sacré. Alors maintenant, si tu me conduisais à ton père, que nous puissions discuter de tout ça ?

Griffith le regarda avec inquiétude.

— C'était votre serment le plus…

— On ne fait pas plus sacré. Alors, on y va ?

Griffith sourit.

— Je vous attraperai un cheval dans la matinée. Ils sont sauvages, par ici, mais ils valent mieux que les automobiles. Je sais les dresser vite.

— Je t’en serais reconnaissant, assura Remo.

CHAPITRE XIV

Le gamin conduisit Remo dans une verte vallée au plus profond de la forêt. Niché sous les arbres géants, il y avait là un cottage au toit de chaume tout neuf. Remo dut courber la tête pour entrer par la porte basse.

Un homme, à l'intérieur, aiguisait un couteau sur une pierre. Il était assis, le dos tourné à la porte, mais on voyait quand même que c'était un colosse.

— Papa ? dit le gosse.

Emrys se retourna en souriant.

— Ah te voilà ! Je croyais pour sûr que les farfadets dont tu parles tout le temps t'avaient enlevé, cette fois.

Son sourire disparut quand il aperçut Remo. Dans la pénombre du cottage, Remo vit que les yeux de cet homme étaient voilés, vitreux.

— Papa, c'est…

— Je sais qui c'est ! gronda Emrys en se levant, avec un signe de tête sec à l'adresse de Remo. Il n'y en a qu'un pour venir dans la vallée, à présent.

— C'est pas un vrai Chinois, intervint le petit, plein d'espoir. Tu comprends, Remo, là, il a promis…

— Je suppose que vous voulez commencer tout de suite, dit Emrys sans écouter son fils.

— Non, répliqua vivement Remo. En fait, je…

— Vous n'êtes pas le bienvenu dans ma maison.

— Papa, laisse-le parler. Je t'en prie !

— Tais-toi, Griffith ! cria Emrys et il marcha à grands pas résolus vers la porte, qu'il ouvrit. Nous causerons dehors. Et toi, reste ici et tais-toi.

— Mais papa…

— J'ai choisi un endroit. Vous verrez si ça vous convient, dit-il à Remo en traversant avec lui la clairière.

Du cottage, le gosse criait encore, frénétiquement :

— Vous avez promis, Remo ! N'oubliez pas le serment sacré ! Juré dans le sang !

Le colosse ôta son gilet en peau de mouton et le déposa avec soin sur un rocher. Dans le tronc creux d'un chêne, il prit un morceau d'écorce couvert d'une écriture bizarre.

— Un message pour mon fils, expliqua-t-il, en plaçant l'écorce sur le gilet, et de la poche de son pantalon il tira le jade gravé que Chiun

lui avait donné. Voilà la pierre. Maintenant, c'est commencé.

Remo respira profondément.

— Écoutez, Emrys, je ne vais pas me battre contre vous.

Le Gallois grimaça de fureur.

— Qu'est-ce que Griffith vous a raconté ?

— Que vous n'avez pas plus de raison que moi de vous livrer à cette comédie. Tradition ou non, j'en ai par-dessus la tête de l'Épreuve du Maître et j'en ai assez vu pour savoir que c'est de la connerie. Mettons-y fin une bonne fois pour toutes, ici. Pour le bien de tout le monde.

Il tendit la main mais Emrys la repoussa.

— Pas de ça ! Si vous n'avez pas le courage de vous battre pour l'Épreuve du Maître, alors battez-vous contre moi comme un homme !

— Qu'est-ce que ça change ?

Emrys le regarda fixement, les narines dilatées.

— Comme ça, je vous laisserai peut-être la vie.

— Poussez pas ! J'ai juré de ne pas vous battre.

— Un serment à un bébé !

— Qui a plus de bon sens que son père !

— Battez-vous, bon Dieu !

— Vous allez perdre, vous ne comprenez pas ? hurla Remo exaspéré. Vous seriez battu par un homme moitié moins grand que vous, alors moi, pensez ! Où en sont vos yeux ? Juste un peu de flou autour des bords, ou bien vous ne distinguez que les formes ?

— À l'attaque, espèce de foutu lâche sans tripes !

— Non. J'ai dit que je ne me battrais pas.

La figure d'Emrys n'était plus qu'un masque convulsé de rage et de honte.

— Alors tu vas mourir ! Je ne veux pas de ta pitié !

Il se rua sur Remo le bras levé mais son poing le manqua de trente centimètres et son élan le jeta lui-même à plat ventre.

— Non, écoutez voir, protesta Remo en se penchant sur lui.

Au même instant, Emrys le prit par surprise avec un crochet magistral à la mâchoire. Remo eut l'impression que toutes ses dents se déchaussaient à la fois.

— Qui c'est qui est flou sur les bords, hein ? Hein, bouffeur de baguettes ?

Le Gallois partit d'un gros éclat de rire qui le secoua tout entier, un grand rire plein d'orgueil. Remo se frotta le menton.

— Très drôle.

— Où est-ce que t'as appris à te battre, d'abord ? Dans une fumerie d'opium de la Chine ?

Remo leva les yeux au ciel.

— Mon entraînement vient de Sinanju. C'est en Corée, bille de

clown.

— Alors c'est comme ça qu'on se bat à Six au Jus ? Avec la gueule ? Une grande gueule, oui ! Pour compenser le manque de couilles au cul !

Emrys revint à l'attaque pour un placage au sol, saisit les jambes de Remo dans un étau, le retourna et chercha à lui enfoncer deux doigts dans les yeux. Remo les esquiva, empoigna les bras du géant et le repoussa.

— Ah, ça c'est mieux, viande à chien ! cria joyeusement Emrys.

Il sauta sur Remo, qui l'attrapa et tous deux roulèrent au sol et luttèrent jusqu'à ce qu'ils se glissent entre les mains, trempés de sueur.

Remo avait mal aux poignets. Ça faisait vingt minutes qu'ils se bagarraient, collés comme des frères siamois, et il comprenait qu'il avait eu tort de sous-estimer le Gallois. Son adversaire perdait peut-être la vue mais il était fort comme un taureau.

Il abattit le tranchant de sa main sur l'épaule d'Emrys, qui lâcha la prise mais revint instantanément à l'assaut, le souleva et le jeta au milieu de la clairière comme un sac de briques.

Remo ferma les yeux en retombant, heureux que Chiun ne soit pas là pour le voir se battre comme un bagarreur de saloon avec un cinglé à moitié aveugle. Et perdre, par-dessus le marché.

— Ça commence à bien faire, marmonna-t-il en se redressant. Je commence à perdre patience, l'ami.

— Aaarrrrgh ! gronda Emrys en avançant en titubant, les poings levés devant lui.

Remo s'écarta ; Emrys buta sur une pierre et tomba lourdement à plat ventre.

— C'est toi qui voulais te battre, grogna Remo qui essayait de reprendre ses esprits.

— Parfaitement !

Le Gallois chargea. Remo chargea.

Et tous deux tombèrent.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? bougonna Remo en s'asseyant par terre, péniblement.

Emrys fit tomber de la terre de son torse nu.

— Comprends pas. Quelque chose m'a flanqué un sale coup sur la tête. Et juste au moment où j'allais t'achever !

— M'achever, moi ? protesta Remo. C'est là… attends un peu.

Il se traîna à quatre pattes sur quelques mètres et ramassa une longue perche terminée par une flèche de fer que maintenait une courroie.

— C'est une lance, on dirait.

Emrys se tâta un peu partout.

— Est-ce que je suis blessé ?

— Non. Moi non plus. Mais ça nous a presque assommé tous les deux.

— Oooh na ! gémit Emrys. Nous avons dû faire quelque chose de mal.

— Quoi, par exemple ? Qu'est-ce que tu racontes ?

— Là-bas, une grande silhouette blanche ! C'est les dieux, qui viennent se venger !

Remo se retourna. À travers le feuillage, il distingua un cheval blanc.

— J'aurais dû écouter Griffith, gémissait Emrys. Il parla aux esprits de la forêt. J'ai jamais voulu le croire mais le gamin savait. Et c'est trop tard !

— Ce n'est qu'un cheval, imbécile ! Va t'acheter des lunettes !

— Un cheval qui envoie des lances ?

Remo examina la pointe de fer, en hésitant.

— Quelqu'un debout derrière le cheval.

— Espèce de grande bête de Chinois. T'es plus aveugle que moi !

Le cheval déboucha au galop dans la clairière et s'arrêta à cinquante mètres des deux hommes. Le cavalier était une femme. Elle sauta à terre et sa longue robe diaphane ondula avec grâce. Elle claqua l'animal sur la croupe et il repartit au galop dans la forêt. Puis elle marcha d'un pas assuré vers les deux combattants.

Remo la regarda, secoua la tête, ferma les yeux, regarda encore.

— C'est pas vrai, marmonna-t-il.

— Oooh gar, se lamenta Emrys.

C'était la fille avec qui Remo avait passé la nuit à Londres, mais complètement transformée. Elle avait un ample vêtement vert d'eau, retenu aux épaules par deux médaillons d'or. À sa ceinture, il y avait une petite hache et un couteau. Ses cheveux dorés tombaient plus bas que sa taille et miroitaient comme de l'eau à chaque pas. Quand elle s'approcha, le soleil fit étinceler le mince bandeau d'or autour de son front, qui la faisait ressembler à une princesse barbare. Ses yeux, vert-gris-bleu, le contemplèrent sombrement. Elle ne dit rien.

— C'est vous, murmura Remo.

Elle ramassa la lance. Sans un mot, elle la lança dans la forêt et la suivit.

— Elle est vraie ? chuchota Emrys, craignant de tourner la tête.

— Ouais, répondit Remo et puis il se ravisa. Peut-être.

Elle revint avec un lapin encore chaud, dont la seule blessure était à la place d'un œil. Toujours sans un mot, elle l'offrit à Emrys. Le Gallois l'accepta en tremblant.

— Bon, eh bien… ma foi… Je crois que nous ne serions pas fâchés de dîner un peu, bredouilla-t-il.

— Sam, murmura Remo si bas que ce fut presque un soupir.

Elle se tourna vers lui, la tête haute.

— Je suis Jilda de Lakluun, déclara-t-elle. Venue ici pour l'Épreuve du Maître.

Lentement, un pétillement dans ses yeux singuliers, elle s'inclina cérémonieusement devant Remo.

CHAPITRE XV

— J'ai prié, dit Griffith, les yeux fixés sur l'âtre.

Le cottage était plein de l'arôme appétissant du lapin, rôtissant à la broche au-dessus du feu de bois, mais l'odeur de viande grillée n'était pas un des parfums favoris de Remo. Cependant, il avait appris à tenir sa langue dans un monde plein de carnivores. Il restait près de la fenêtre ouverte et s'appliquait à respirer à peine.

— J'ai demandé à Mryddin et à tous les anciens dieux et aux esprits de vous faire revenir tous les deux sains et saufs et ils m'ont entendu. La Dame du Lac elle-même vous a ramenés. Et avec un bon gros lapin.

— Berk. Tu veux dire l'exécutrice des hautes œuvres du royaume animal, marmonna Remo.

Il ravala sa nausée et se pencha à la fenêtre. Dehors, Jilda arpentait la forêt, sa lance au poing. Griffith poussa une exclamation choquée.

— Remo, reprenez ça, vite ! Ce que vous avez dit est un sacrilège !

— Ne va pas donner d'ordres à notre invité, galapiat ! dit Emrys qui, à la consternation de Remo, clouait la peau du lapin à sécher au mur du cottage. Jilda n'est pas un esprit. C'est une amie de Remo.

— Mais non ! C'est la Dame du Lac !

— Griffith ! Laisse-nous, maintenant.

Le gamin sortit tête basse.

— Il est encore tout confit dans la vieille religion, expliqua son père. Des fois, je me fais du souci pour lui. L'est trop comme sa mère, rien que de l'air et des rêves. Je ne sais pas comment je vais le préparer.

— Le préparer à quoi ?

Emrys posa son marteau et prit du recul pour admirer la peau sanglante.

— Eh bien, pour son tour à l'Épreuve du Maître, tiens donc.

— Quoi ? Mais je croyais qu'on en avait fini avec tout ça !

Emrys s'étonna.

— Entre nous ? Comment est-ce que ça pourrait être fini ? Je t'aime bien, Remo. Faut pas te tromper. Mais nous sommes encore en vie tous les deux. C'est contraire aux lois.

— Nei skynugur ! grommela Jilda en faisant irruption dans la pièce, un autre lapin à la main.

— Qu'est-ce que vous dites là, ma petite demoiselle ?

— C'est une expression norvégienne, exprimant ce que je pense de votre précieuse Épreuve du Maître ! Ça se traduit par « billevousie ».

Elle dépeça et vida le lapin d'une main experte, en jetant les entrailles par la fenêtre, sous le nez de Remo qui n'osa protester.

— À l'origine l'Épreuve du maître a été créée pour que nos peuples ne se fassent pas la guerre, dit-elle. Je crois que c'était parce qu'on pensait qu'un jour nous pourrions tous nous allier.

— Vivre avec une bande de Vikings assoiffés de sang ? s'exclama Emrys, sincèrement choqué.

Comme un éclair, le poignard de Jilda sortit de sa ceinture.

— Oh, oh, doucement ! intervint Remo. Pas d'assassinats avant le dîner, d'accord ?

Jilda rengaina son arme d'un geste méprisant.

— D'ailleurs, j'étais sur le point de dire que nous devrions être amis.

— Vous commencez bien !

— Mais abolir l'Épreuve ! protesta Emrys.

Jilda mit le second lapin à la broche.

— C'est une tradition vraiment stupide. C'était peut-être utile il y a mille ans mais il est temps d'en finir. J'ai bien réfléchi et, pour ma part, je refuse de tuer des inconnus qui n'ont fait aucun mal à mon peuple ni à moi.

— Bingo ! s'écria Remo. J'ai pris la même décision !

— Mais mon père a été tué par le grand Chinois ! gémit le Gallois mais Jilda lui coupa la parole.

— Le mien aussi. Ça ne change rien.

— Ma foi, je ne sais pas… Je ne veux pas passer pour un lâche.

— Mais vous ne comprenez donc pas ! cria Jilda en faisant signe à Griffith de revenir. Si nous refusons de nous battre tous les trois, il ne sera pas question de lâcheté. Et l'obligation de se battre sera épargnée à votre garçon.

Emrys fut piqué au vif.

— Vous parlez comme si le gamin devait être battu !

Griffith entra alors, en riant. Il tenait quelque chose dans ses mains, avec précaution. Il les ouvrit et une petite grenouille verte en sauta pour passer par la fenêtre, à la grande joie de l'enfant.

— Regardez-le ! dit Jilda. C'est un gentil garçon, intelligent, mais personne, même vous, ne peut imaginer qu'il serait un bon guerrier.

— Je vous interdis de parler comme ça sous mon toit, ma petite demoiselle !

— Te fâche pas, papa, intervint Griffith. Elle a raison.

— Toi, tais-toi.

— Mais je ne sais pas me battre ! Je ne saurai jamais. Je suis petit et mes mains ne sont pas rapides.

Emrys jeta violemment son marteau par terre.

— Par Mryddin ! Jamais je n'aurais cru entendre un membre de ma famille se traiter lui-même de poltron !

— Mais il n'est pas poltron, affirma Remo. Il était prêt à me défier lui-même, pour que je ne me batte pas contre toi, Emrys. C'est peut-être ce que tu appelles un lâche mais moi j'aime mieux avoir un type comme ça à mes côtés, bien vivant, que cent combattants formidables qui ont perdu la vie dans cette imbécillité d'Épreuve du Maître !

Emrys réfléchit, en regardant tour à tour Jilda, Remo et le petit. Enfin, il bougonna :

— Ma foi… vous avez peut-être raison, tous. Vu que nous sommes sur le point de partager un repas, y a pas tellement de raison de se battre.

Griffith lui sauta au cou. Jilda approuva.

— Bien. Maintenant que c'est décidé, à table.

Remo resta à l'écart et se contenta d'un bol de racines et d'herbes sauvages de la forêt pendant que les trois autres se gavaient de lapin rôti.

Il sourit en regardant Jilda. Il éprouvait une passion singulière à la voir déchirer la chair blanche avec les doigts. Elle était à la fois une vraie lady et une bête fauve, splendide et libre. Et il la désirait plus qu'il n'avait jamais voulu une femme.

— Quand est-ce que tu rentres à Sinanju ? lui demanda Emrys.

— Sinanju ?

Depuis qu'il avait trouvé Jilda, pas un instant il n'avait pensé à Sinanju.

— Oui. Pour dire à Chiun ce que nous faisons de l'Épreuve du Maître. Je ne crois pas que ça lui fera plaisir.

— Non, je ne le crois pas non plus.

— Ce que je veux dire, c'est que j'irai avec toi.

— Moi aussi ! s'écria Griffith. Je rêve de voir le Chinois sauvage !

— Tu vas rester ici et pas de discussion. Nous partirons demain, Remo, qu'est-ce que tu en dis ? Un compagnon allégera les fatigues du voyage.

— Demain…

C'était bien trop tôt pour lui. Jilda se leva et vint le rejoindre.

— Nous irons tous, déclara-t-elle.

Le cœur de Remo battit plus vite.

— Vous aussi ?

— Nous avons pris la décision tous les trois et nous devons nous y tenir ensemble.

— Et moi aussi, papa ! implora Griffith. Il faut que j'aille avec vous. On aura besoin de moi. Je le sens.

Emrys fit les gros yeux et le gamin se tut. Jilda posa une main sur

l'épaule de Remo.

— Il n'y a pas de place pour nous ici, pour passer la nuit. Nous dormirons dehors.

— Je comptais vous laisser mon lit, demoiselle, dit aimablement Emrys. Ce n'est pas souvent que nous avons la visite de dames.

— Ce n'est pas la peine, assura Jilda. J'ai l'habitude de dormir à la belle étoile. J'aime les voir briller au-dessus de moi.

— Moi aussi, dit vivement Remo.

CHAPITRE XVI

Remo dormait encore alors que le soleil était déjà monté dans le ciel et que les brumes matinales s'étaient dissipées. Jilda le réveilla d'un baiser.

— Ce n'était donc pas un rêve, dit-il en plongeant une main dans les longs cheveux blonds. Mais qu'est-ce que c'est que ça ?

Elle portait la lourde cape de cuir, agrafée au cou, et la longue robe verte qu'il lui avait ôtée la veille.

— Tu es déjà habillée ? Ta religion t'interdit de batifoler en plein jour ?

— Emrys est pressé de partir. Nous avons tracé une route par l'Arctique.

Remo se redressa aussitôt.

— J'ai dormi combien de temps ?

— Tu avais besoin de repos. Tout a été préparé. Ça, c'est pour toi, dit-elle en lui tendant une veste en peau de mouton. Nous partons par la mer d'Irlande et nous remontons vers le nord pour longer la Scandinavie et ensuite la Russie. Il fera froid.

Emrys les attendait à cinq cents mètres, un sac sur le dos.

— Où est Griffith ? demanda Remo. Je voulais lui dire au revoir.

— Il est à la maison, où il va rester, grommela Emrys. À gémir et à pleurnicher. Je ne pouvais plus le supporter.

Emrys partit d'un pas vif, la figure maussade.

— C'est un bon petit, dit Remo.

Le Gallois répondit par un grognement.

Une heure plus tard, ils étaient au bord de la mer. Jilda fit construire un bateau étanche, avec du bois et des cordages, recouvert des peaux de bêtes du sac d'Emrys.

— Nous ne ferons jamais la moitié du tour du monde là-dedans ! se plaignit Remo.

Jilda haussa un sourcil.

— Quand nous aurons besoin d'un autre bateau, nous le construirons.

Irréfutable logique des Vikings, pensa Remo.

Il était déjà midi quand ils s'installèrent tous les trois dans leur embarcation. Remo la poussa sur les hauts-fonds et y sauta le dernier. La petite voile carrée apportée par Jilda se gonfla et les emporta rapidement vers les eaux grises tumultueuses du large.

Au loin, sur la côte, quelqu'un criait.

Une petite silhouette courait au bord de l'eau, en gesticulant frénétiquement.

— Par Mryddin, c'est le gamin ! gronda Emrys en se levant difficilement dans le petit bateau. Rentre à la maison, Griffith ! hurla-t-il en agitant les bras. Sacré vaurien ! Je t'ai défendu de nous suivre !

— Emmène-moi avec vous, papa ! glapit l'enfant. Il faut que j'aille avec vous. Les esprits me l'ont dit. Reviens, je t'en supplie, papa !

En brandissant un poing menaçant vers son fils, Emrys se rassit si lourdement que le bateau roula dangereusement.

— Sale gosse désobéissant. Honte, il me fait honte, ce petit.

— Il vous aime beaucoup, dit Jilda. Vraiment beaucoup. Regardez.

Le petit garçon venait de se jeter à l'eau et tentait de rejoindre le bateau à la nage. Un demi-mille, un mille. L'embarcation faisait toujours voile vers le large. De minute en minute, la distance s'allongeait entre elle et l'enfant mais il continuait de nager avec obstination.

— Il vient toujours ? demanda nerveusement Emrys.

— Il vient, oui.

— Imbécile. Il se figure qu'il nous rattrapera.

Jilda observait le petit nageur. Elle le surveilla pendant cinq bonnes minutes, alors qu'Emrys tournait le dos et grommelait. Tout à coup, elle rejeta sa cape, ôta ses chaussures de peau, se dépouilla de sa longue robe vert pâle qui claquait comme une voile et se dressa, nue, à la poupe du bateau.

— Qu'est-ce qui vous prend ! hurla Remo. Il n'y a qu'à faire demi-tour, bon Dieu…

— Il ne tiendra pas jusque-là. J'ai déjà vu des hommes se noyer.

Elle sauta en l'air et plongea, entrant dans l'eau comme une lame de couteau, sans éclaboussures, pour refaire surface à cent mètres. À longs mouvements souples, elle nagea rapidement vers Griffith et le ramena dans ses bras.

— Papa, haleta Griffith en grimpant à bord. La Dame du Lac ! La Dame du Lac est venue me chercher ! Les esprits ont dit que je serais protégé !

Du coin de l'œil, Remo vit Emrys qui mettait maladroitement un bras autour des épaules grelottantes de son fils.

CHAPITRE XVII

Une négociation était en cours sur le campus de l'université Du Lac dans le Minnesota. La belle maison ivoire à deux étages, résidence du président de l'université, était entourée d'une escouade de trente Gardes Nationaux armés de fusils d'assaut, faisant face à une petite éminence, à une trentaine de mètres, où discutaient deux hommes.

Derrière eux, il y avait une foule de 300 étudiants, vêtus d'une version 1980 du chic de Greenwich Village des années 60. Il y avait beaucoup de mouchoirs de cou et de tee-shirts déchirés, de jeans de stylistes et de cheveux teints en orangé, vert ou violet.

Smith s'insinuait dans cette foule, qui s'écartait pour l'absorber et se refermait aussitôt sur lui.

— Qui vous êtes ? demanda une étudiante.

— L'assistant du professeur Feldmar, répondit Smith. Elle est là ?

— Birdie ? J'l'ai pas encore vue. Elle devrait être là. Comme qui dirait, pas.

— Comme qui dirait que c'est son truc, ça, hein ? dit Smith en s'appliquant.

— Ouais.

Il se tourna vers la petite éminence, entre lui et la maison du président de l'université. Un des deux hommes devait avoir l'âge de Smith mais il était habillé d'un jean coupé aux genoux et effrangé et d'une chemise à fleurs voyante, avec un mouchoir noir autour du cou. Son interlocuteur était plus jeune et très correctement vêtu d'une veste de sport, d'une chemise blanche et d'un pantalon de flanelle.

Smith joua un peu des coudes pour s'approcher et entendre ce qu'ils se disaient.

— Nous exigeons la fin du racisme sur le campus, déclarait le plus âgé d'un air blasé.

— Qui c'est ce type-là ? demanda Smith à une jeune femme à côté de lui, qui faisait sauter dans sa main une pierre grosse comme un œuf.

— Ça, c'est Vichnou.

— Vichnou ?

— Et d'abord, qui vous êtes ? demanda-t-elle avec méfiance.

— L'assistant de Robin. Je suis nouveau, ici.

— Ah bon, alors ça va, probable. Vichnou, c'est le président de notre mouvement, le HAR. Vichnou, c'est pas son vrai nom, mais c'était son nom l'année dernière quand il était Dieu, et tout le monde

aimait bien ce nom alors il l'a gardé même s'il n'est plus Dieu.

— HAR ? fit Smith. Les droits de l'homme ?

— Mais non ! Halte à l'Amérique Raciste. C'est notre nouveau mouvement. Offrir l'Amérique à Cuba comme colonie.

— Bonne idée, dit Smith.

— Une idée à Robin.

— Et qui est l'autre ?

— Mince, vous savez rien de rien. C'est le président McHale.

— Il est plus jeune que Vichnou.

— Nous sommes contre l'âgisme. Les étudiants n'ont pas besoin d'être forcément jeunes.

Les deux hommes sur le tertre commençaient à se disputer. Le président de l'université s'écria :

— Quel racisme ?

— Nous voulons des profs noirs dans toutes les disciplines.

— Nous les avons déjà !

— Pour la forme. Ça n'est pas signifiant, rien que pour la forme. Et la dioxine, hein ?

— Quoi la dioxine ? Qu'est-ce que nous avons à foutre de la dioxine ? protesta le président.

— Qu'est-ce que vous y avez fait ?

— Qu'est-ce que vous y avez fait vous-même ?

— Ce n'est pas moi qui suis accusé, répliqua Vichnou.

— Je ne savais pas que je l'étais !

— Et le Sida, hein ?

— Le CHU a un programme.

— Des mots, des mots, toujours des mots, dit Vichnou. Pour que le mal triomphe, il suffit de gens comme vous qui ne font rien.

— Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ? demanda McHale, exaspéré.

— Ce n'est pas à moi de vous dicter vos réactions.

— Depuis quand ? Vous essayez de dicter tout le reste !

Smith en avait assez entendu. Il se tourna de nouveau vers l'étudiante.

— Où est Robin ?

— Elle voulait être avec nous, aujourd'hui, mais elle avait affaire ailleurs.

— Quelle affaire ? Je croyais que tout ce quelle faisait, c'était ici ?

— Robin est un chef, expliqua l'étudiante. Elle a des organisations partout. Pas seulement celle-ci. Nous sommes petits.

Le chef des étudiants tourna le dos au président McHale et tira un papier de sa poche. Il regarda les étudiants massés à quelques mètres de lui, puis il s'adressa de nouveau au président de l'université.

— Notre chef nous avait avertis. Elle m'a dit, et m'a prié de vous

répéter, que cette administration éducationnelle fasciste, impérialiste, génocide…

— Quoi génocide ? Bon Dieu de bon Dieu, quoi, génocide ? Nous sommes au Minnesota ! Quel génocide ?

— Vous le saurez quand le tribunal siégera, pour juger les crimes de guerre.

— Quels crimes de guerre ? Quelle guerre ?

— Les crimes contre notre Mère la Terre, les crimes contre l'humanité dans la guerre éternelle entre le mal et le bien.

— Ah, allez baiser de l'herbe ! cria le président de l'université et il retourna à grands pas vers les Gardes Nationaux toujours impassibles devant sa maison.

Vichnou se tourna vers les étudiants. De son poste d'observation, Smith vit que l'homme teignait ses cheveux gris clairsemés.

— Notre chef m'a averti que cette université fasciste et génocide n'écouterait pas nos justes revendications ! proclama Vichnou. Allons-nous capituler devant ce régime fasciste, devant un représentant sur notre campus bien-aimé du régime encore plus fasciste de Washington ?

— Non, non, non ! hurla la foule.

— Allons-nous remplir le monde de notre amour ?

— Oui, oui, oui !

Vichnou regarda la demeure du président, puis il leva un bras et l'abattit en le pointant vers la demeure.

— Alors démolissons cette foutue baraque ! glapit-il.

Des pierres se mirent à voler vers les Gardes Nationaux. L'étudiante à côté de Smith lança la sienne en criant un juron obscène, puis elle en tira d'autres de ses poches. Elle en donna une à Smith.

— Tenez. Vous aussi. Pour la bonté de la terre.

— Merci, dit Smith.

Personne ne faisait attention à lui. Tout le monde lançait des pierres en poussant des cris, la foule s'enflait, refluait, repartait en avant comme un moteur emballé. D'un instant à l'autre, pensa Smith, ces gens allaient devenir fous et prendre d'assaut la maison. Et alors ces gardes expérimentés risqueraient de faire usage de leurs armes. Déjà, ils s'agitaient nerveusement alors que des pierres leur pleuvaient dessus.

Vichnou faisait de grands moulinets avec ses bras. Smith fut certain qu'il allait donner l'ordre de charger.

Il recula de deux pas, lança sa pierre et s'éloigna pour se perdre dans la foule. Il entendit un gémissement derrière lui. Les étudiants s'élancèrent. Au bout de vingt mètres, il se retourna.

Sa pierre avait fait mouche. Vichnou était couché dans l'herbe, sans connaissance, des étudiants l'entouraient, se penchaient sur lui,

tentaient de le ranimer. Sur son perron, le président McHale fit un signe et une ambulance arriva en trombe pour conduire Dieu à un hôpital. La police du campus sortit de la maison et, dans la confusion générale, commença à diviser les étudiants en petits groupes qu'elle dispersa adroitement.

Smith s'en alla. Ses ordinateurs lui avaient dit que « B » était responsable du complot d'assassinat. « B » comme Birdie ? Les étudiants de Robin Feldmar l'appelaient Birdie.

Il se rendit au bureau du professeur. Robin Feldmar, directrice du département de science informatique. Quand il fut certain que personne ne le voyait, il donna un grand coup de pied sous la serrure verrouillée et la porte céda.

Il y avait un pistolet dans le fond du tiroir central du bureau. À côté, soigneusement posés sur une feuille de papier, il vit deux morceaux de chewing-gum mâchés. Apparemment, Robin Feldmar mâchait de la gomme et la mettait de côté pour plus tard. Il n'y avait pas de carnet d'adresses, pas d'agenda mais une petite note manuscrite : « United Airlines, 9 h pour New York. Bonne Terre. Voir Mildred. »

Smith quitta le campus et alla à l'aéroport. Retour à New York. Et quand il oublia un moment Robin Feldmar, il s'aperçut qu'il se faisait une joie de revoir Mildred Pensoitte.

CHAPITRE XVIII

Le Hollandais ouvrit les yeux, effrayé. Au-dessus de lui, il y avait de la pierre lisse. L'endroit où il se trouvait sentait bon. Des linges frais étaient posés sur son front et son cou. Une main fine, aux ongles longs, portait à ses lèvres une louche de bois pleine d'eau. Il essaya de la repousser mais il était trop faible. Il but.

En clignant des yeux, il distingua la figure ridée d'un vieil Oriental penchée sur lui, avec des yeux noisette et de légers cheveux blancs.

— Chiun, souffla-t-il.

— Il y a plusieurs jours que tu es sans connaissance. Il faut essayer de manger.

Chiun apporta un bol de riz avec du thé chaud et les lui offrit.

— Pourquoi me donnez-vous à manger ? demanda le Hollandais en faisant un effort pour lever la tête.

Chiun glissa derrière son patient un oreiller de houblon et de feuilles sèches.

— Parce que tu as faim.

Le jeune homme porta le bol à ses lèvres mais ses mains tremblaient. Chiun l'aida.

— Vous êtes fou. Vous ne savez donc pas qui je suis ?

— Tu n'as pas beaucoup changé, Jeremiah. Je devine pourquoi tu es venu.

— Et je suppose que vous croyez que je vais vous épargner pour un bol de riz ?

— Non.

Le Hollandais laissa sa tête retomber sur le coussin.

— Alors vous avez l'intention de me tuer pendant que je suis trop faible pour me servir de mon pouvoir. Vous avez quand même un peu de bon sens.

— Je ne peux pas.

Les yeux du Hollandais fulgurèrent.

— Qu'est-ce que vous allez faire de moi ?

— Je vais te soigner jusqu'à ce que tu ailles bien. Chiun alla chercher une cuvette d'eau froide et changea les linges sur la tête du Hollandais. Il y eut un long silence.

— Pourquoi ? demanda enfin le jeune homme en examinant la figure parcheminée.

Chiun secoua la tête.

— Tu ne comprendrais pas.

H' si T' ang entra dans la grotte, en portant un panier d'herbes médicinales.

— Qui c'est, celui-là ? demanda le Hollandais. Chiun jeta un coup d'œil à son vieux maître et eut peur pour lui.

— Tu n'as pas besoin de le savoir.

Mais l'aveugle s'avança.

— Je suis H' si T' ang.

— H' si T' ang, le guérisseur ?

— On m'appelait comme ça, autrefois.

— Vous êtes aveugle.

— D'une certaine façon, reconnut le vieux Maître.

— On dit que vous voyez l'avenir. Pourquoi ne m'avez-vous pas tendu un piège ?

H' si T' ang soupira tristement.

— Mon fils, aucun être au monde n'est plus pris au piège que toi.

— Allez-vous-en ! cria le Hollandais d'une voix brisée. Je n'ai pas besoin de vos soins. Ni de la philosophie d'un vieux débris aveugle. Je suis venu pour vous tuer et, dès que j'en serai capable, je vous tuerai. Je le jure !

Il frissonna, en claquant des dents. H' si T' ang lui tourna le dos et s'éloigna. Sans un mot, Chiun jeta une couverture sur le blessé.

— Laissez-moi, j'ai dit !

Il ferma les yeux, en grimaçant. Une larme coula le long de sa tempe dans ses cheveux. Chiun le quitta. Le Hollandais dormit.

Quand il se réveilla, il faisait nuit. Ses yeux s'adaptèrent automatiquement à l'obscurité de la grotte. Il remua les doigts. Ils lui obéissaient. Le riz lui avait donné assez de force. Il rejeta les linges humides. Il n'avait plus de fièvre.

L'aveugle avait disparu. Chiun était assis à quelques pas, dans la position du lotus, les yeux fermés. Tout en l'observant, le Hollandais repoussa la couverture et se leva. Le vieil Oriental ne se réveilla pas.

Avec des mouvements si contrôlés que l'air même autour de lui ne fut pas troublé, il s'approcha du vieillard endormi. Alors, ramassé sur lui-même, il prépara son attaque.

Chiun ouvrit les yeux, brusquement. Ils étaient parfaitement lucides, bien éveillés, en alerte.

Le Hollandais s'immobilisa, bouche bée.

— Pourquoi hésites-tu ? demanda Chiun.

— Je… je…

— Tu ne peux tuer que les victimes endormies ? Tu en es réduit à cela ?

Le Hollandais recula, en tremblant.

— Ce serait plus facile… Je ne veux pas vous tuer ! cria-t-il d'une voix désespérée. Mais je le dois ! C'était mon serment à Nuihc. Tant

que vous vivrez, je ne connaîtrai pas le repos. C'est sa malédiction !

— Nuihc t'a menti. Tu ne trouveras pas le repos que tu cherches en me tuant.

— Vous vous trompez ! Il me délivrera, alors. Je pourrai mourir !

Chiun considéra l'homme maigre, misérable, aux épaules voûtées. Il se rappelait le beau jeune homme qu'il avait été, à l'esprit vif et aux mains aussi rapides que l'esprit. Et il secoua tristement la tête.

— Nuihc savait que tu étais né avec des facultés dépassant l'entendement des mortels. En omettant de t'apprendre à contrôler tes pouvoirs, il croyait pouvoir se servir de toi. Il t'a trompé, Jeremiah. Il n'y aura pas de repos pour toi. Le pouvoir est trop fort, maintenant.

— Menteur !

Le Hollandais leva le bras pour frapper. L'attaque était rapide, aussi parfaite que Chiun s'en souvenait. Un instant avant que le tranchant de la main entre en contact avec la figure du vieil Oriental, le Hollandais poussa un cri perçant et perdit l'équilibre, en chancelant à la renverse. Atterré, il leva les yeux. Derrière Chiun, dans une ouverture basse donnant dans une salle voisine, se dressait H' si T' ang, l'aveugle. Il était figé, la figure impassible.

— Le pouvoir, souffla le Hollandais. Vous l'avez aussi.

H' si T' ang se retourna et disparut dans l'ombre, les mains jointes.

Les yeux du Hollandais restèrent rivés sur l'endroit que l'aveugle venait de quitter.

— Mais ça ne l'a pas…

— Détruit ? acheva Chiun. Non. Il ne s'en est pas servi comme toi.

Le jeune homme ouvrit de grands yeux douloureux.

— Vous voulez dire que ce n'était pas nécessaire… j'aurais pu…

— Il est trop tard pour avoir des regrets.

Le Hollandais soupira. *Toute la souffrance, pour rien !* Elle aurait pu être évitée. Le pouvoir aurait pu être contrôlé, la bête réduite à l'impuissance.

— Nuihc savait ? murmura-t-il.

— Oui. Il savait. Je suis désolé.

Le jeune homme tituba vers l'entrée de la caverne, en passant une main sur ses yeux.

— Vous avez été stupide de me laisser vivre, bredouilla-t-il. Je ne suis pas assez fort pour vous tuer, maintenant, mais je le serai bientôt. Et alors je reviendrai pour vous. Je vous tuerai, vieillard, vous entendez ? Je vous tuerai !

Il s'enfuit en courant dans la nuit.

CHAPITRE XIX

Mildred Pensoitte sourit quand Smith entra dans son bureau, vers le milieu de l'après-midi.

— Comment va mon petit génie, depuis son retour ? demanda-t-elle.

— Très bien. Je viens de recevoir un curieux coup de téléphone.

— Ah ?

— Un monsieur qui voulait parler à un certain Robin Feldmar. Il disait qu'il voulait faire un don important à la Bonne Terre mais qu'il ne le donnerait qu'à Robin Feldmar, personnellement.

— Tiens, c'est bizarre… C'est tout ce qu'il a dit ?

— Il a dit que Robin Feldmar saurait employer l'argent pour se débarrasser des impérialistes, répliqua Smith.

— Il a donné son nom ?

— Non, il a simplement dit qu'il rappellerait. Est-ce que vous connaissez ce Robin Feldmar ? Je ne trouve son nom nulle part dans nos fichiers.

Le Pr Pensoitte regardait par la fenêtre, comme si Smith n'était pas là. Enfin, elle se retourna vers lui et sourit.

— Bien sûr, Harry. Bien sûr, je la connais. Elle était un de mes professeurs à l'université. C'est elle qui m'a intéressée à l'écologie.

— Et elle fait partie de la Bonne Terre ?

— Elle m'a aidée à fonder la société.

— Ah, très bien. Elle est ici ? demanda Smith en essayant de sourire et il se rendit compte qu'il souriait bien rarement parce que sa figure lui paraissait toute drôle quand il s'y efforçait. Nous ne pouvons pas nous permettre de refuser une importante contribution !

— Justement, c'est une chance, elle est en ville, dit Mildred. Je dîne avec elle ce soir.

— Parfait.

— Alors quand ce monsieur rappellera, prenez son nom et dites-lui que Birdie le rappellera.

— Bien.

— Quel effet vous a-t-il fait ?

— Comment ça ?

— Est-ce que ça pourrait être un fou ? Parce que Birdie est souvent ennuyée par des fous.

— Il m'a paru très substantiel, déclara Smith.

— Admirable, Harry. Substantiel, ça me plaît. Comme je disais,

Birdie est souvent ennuyée. Elle reçoit même des menaces de mort.

— De qui ?

— Allez savoir. Des fous, sans doute. Parce qu'elle est tellement active, dans un tas d'organisations pour que l'Amérique soit à la hauteur de sa promesse.

Smith songea aux jeunes étudiants qu'il avait vus dans le Minnesota, soulevés par le Pr Robin Feldmar pour devenir de la chair à canon, et il regretta de ne pouvoir dire au Pr Pensoitte que son amie n'était qu'une fumiste. Mais ce n'était pas possible. Pas encore. À moins d'avouer aussi que le prétendu coup de téléphone et le généreux donateur étaient également des mensonges, rien que pour savoir où il pourrait trouver cette Robin Feldmar.

— Je suppose que vous allez encore travailler tard, ce soir ? Comme d'habitude ? demanda Mildred et Smith hocha la tête. Eh bien, moi, je vais rentrer. Quand vous aurez fini, venez donc, vous ferez la connaissance de Robin Feldmar. Et si vous avez obtenu le nom et le numéro de téléphone de ce bienfaiteur inconnu, Birdie pourra le rappeler tout de suite.

Avant de partir, elle donna à Smith l'adresse de son immeuble, dans l'ouest de Manhattan.

Smith était seul dans son bureau, uniquement éclairé par la lampe à col de cygne. Tous les employés étaient partis. Il avait toujours remarqué que plus les buts d'une organisation étaient anarchistes et anti-ordre établi, plus le personnel respectait l'horloge pointeuse. À 16 h 30 précise, les travailleurs avaient fui.

Les jeunes gens qu'il avait tués à St. Martin avaient reçu leurs ordres de Robin Feldmar. Et Robin Feldmar était une amie intime de Mildred Pensoitte. Et Feldmar dirigeait le réseau d'ordinateurs de l'université Du Lac. Elle avait un long passé d'activité dans des groupes radicaux et elle était surnommée Birdie. Et l'initiale du chef des assassins était « B ».

Plus il y réfléchissait, plus il était sûr que Robin Feldmar avait pris la tête de la Bonne Terre, à l'insu de Mildred Pensoitte, et s'en servait comme façade, pour son complot d'assassinat du Président.

Il rangeait ses papiers quand le téléphone sonna. C'était Mildred et sa voix était terrifiée.

— Ah, Harry, je suis si soulagée de vous joindre !

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Venez vite, je vous en supplie ! Il est arrivé quelque chose d'épouvantable !

— Quoi ? Qu'est-ce que c'est ? Vous allez bien ?

— Oui, oui, mais Birdie… La pauvre Birdie est morte !

Smith retrouva Mildred dans le hall d'un des plus grands palaces de New York, qui offrait des week-ends d'évasion à prix spéciaux, aux hommes d'affaires et aux cancrelats. Elle lui prit le bras et le traîna vers les ascenseurs, mais la cabine était bondée et elle ne dit rien avant qu'ils arrivent au huitième étage, où elle ouvrit la porte d'une chambre et s'effaça pour le laisser entrer.

Robin Feldmar était, ou avait été, une grande et jolie femme frisant la cinquantaine. Mais à présent, avec sa gorge tranchée d'une oreille à l'autre dans un horrible simulacre de sourire, elle n'était qu'un grand cadavre ensanglanté, gisant sur le tapis de la chambre, au pied du lit.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Smith.

— Je suis venue ici, pour l'emmener dîner chez moi. Elle n'a pas répondu au téléphone quand j'ai appelé d'en bas. Alors je suis montée, pensant qu'elle était sous la douche. La porte était entrebâillée et quand je l'ai poussée je l'ai vue, là. Elle était morte. Ah, Harry !

Elle s'affaissa contre Smith, la tête sur son épaule, et il l'enlaça maladroitement en sentant avec un malaise ses seins écrasés contre son torse. C'était pour lui une sensation insolite de tenir une femme dans ses bras pour la consoler. Il ne se souvenait même pas d'avoir jamais tenu Irma de cette façon.

Ses yeux firent le tour de la pièce. Tous les tiroirs étaient fermés, les vêtements bien suspendus dans la penderie ouverte. Il n'y avait aucun désordre, rien pour indiquer que la chambre avait été fouillée.

— Vous m'avez appelé d'ici ? demanda-t-il.

— Non. J'ai commencé par m'enfuir. Et puis je me suis ressaisie et je vous ai téléphoné du hall.

— Vous avez touché à quelque chose ?

Elle parut déroutée, des larmes ruisselèrent et elle finit par secouer la tête.

— Rien que la porte, je crois. Et la clef.

Elle s'écarta, vit de nouveau le cadavre et se rejeta en sanglotant dans les bras de Smith, en se pendant à son cou.

— Excusez-moi…

— Allons, allons. Séchez vos larmes et descendez. Faites quelques centaines de mètres à pied, prenez un taxi et rentrez chez vous. Je vous y retrouverai dans un moment.

— Qu'est-ce que vous allez faire ?

— M'assurer que vous n'avez rien laissé tomber ici. Et puis je vous suivrai.

— Nous n'allons pas prévenir la police ?

— Feldmar est morte. Pourquoi seriez-vous mêlée à ce crime ? Cela ferait du tort à l'organisation.

Elle le contempla en silence et soupira.

— Vous avez sans doute raison.

— Mais oui, j'ai raison. Allez vite. Je vous rejoindrai chez vous.

Elle partit en courant et la porte se referma sur elle. Smith resta un moment le dos tourné à l'entrée, en essayant d'imaginer ce que ferait une femme en découvrant son amie morte, par terre, victime d'un assassinat.

Il essuya tout ce qu'elle aurait pu toucher, puis il quitta l'hôtel par une porte de côté et marcha un moment avant de héler un taxi.

Pendant le trajet jusqu'à l'immeuble de Mildred Pensoitte, il se demanda qui avait pu vouloir la mort de Robin Feldmar. S'il avait été un de ses disciples, il n'aurait pas cherché longtemps ; il aurait cru fermement qu'elle avait été tuée par le tout-puissant gouvernement répressif qui voulait la réduire au silence. Mais, mieux que quiconque en Amérique, Smith savait que ce n'était pas possible parce qu'il était lui-même la seule personne du gouvernement autorisée à tuer des gens représentant un danger pour ledit gouvernement.

L'assassin était quelqu'un d'autre.

Mais qui ?

— Mais qui aurait pu vouloir sa mort ? demanda-t-il à Mildred quand il fut chez elle.

Elle était remise de son émotion et s'était changée, pour mettre une longue robe d'intérieur flottante. Ils étaient assis dans son salon et prenaient du café.

— Je crois qu'il vaut mieux que je vous dise tout, répondit-elle.

— Je le crois aussi.

Mildred se leva et alla se servir un petit verre de xérès, puis elle revint s'asseoir sur le canapé à côté de Smith. Elle but une gorgée ou deux et posa son verre sur la table basse. Cela fait, elle y posa aussi ses jambes. Sa longue robe de satin moulait ses cuisses et Smith se força à détourner les yeux.

— Elle m'a téléphoné hier, dit enfin Mildred. C'est ce qui est effrayant. Elle m'a dit qu'elle avait découvert qu'une personne s'était infiltrée dans notre organisation, quelqu'un de dangereux.

— Qu'est-ce qu'elle a dit, exactement ?

— Que quatre de ses disciples venaient d'être tués à St. Martin, sans la moindre raison. Elle avait peur qu'ils aient été tués par quelqu'un qui avait obtenu leur nom par la Bonne Terre.

— Est-ce qu'elle avait une idée de la personne qui s'est infiltrée chez nous ?

Inconsciemment, Smith serra ses mains entre ses genoux.

— Non, répondit Mildred et il se détendit.

— Qu'est-ce que vous en avez pensé, vous ? demanda-t-il.

Elle se tourna vers lui. Elle avait des yeux chaleureux et un petit sourire triste au coin de la bouche.

— Birdie avait parfois tendance à exagérer. Franchement, je ne savais que penser. J'ai cru que c'était encore une de ses histoires du ciel qui nous tombe sur la tête. Et maintenant… Maintenant, elle est morte.

Elle se rapprocha de Smith et il l'enlaça machinalement.

— Allons, allons… À votre avis, pourquoi est-ce qu'on voudrait s'infiltrer dans la Bonne Terre ?

— Je ne sais vraiment pas.

— Il n'y a pas de projets secrets risquant de gêner de grosses sociétés ou des personnalités importantes ? Rien qui puisse nous attirer des ennuis ?

— Non. Tout ce que nous faisons se fait au grand jour. Il n'y a rien… À moins que Birdie ait fait quelque chose que j'ignore ?

Elle se remit à pleurer sur son épaule.

— Du calme, murmura-t-il. Tout va s'arranger.

— Elle est morte. Mon amie est morte. J'ai peur, Harry. Si quelqu'un dans notre organisation est un assassin, j'ai peur. Je serai peut-être la suivante.

— Mais non. Je ne vais rien laisser vous arriver, promit Smith.

Elle était douce et chaude, contre lui, et il lui pressa doucement l'épaule.

— Restez avec moi, murmura-t-elle.

— Bien sûr.

— Je veux dire ce soir. Restez ici avec moi.

— Je ne…

— Je ne veux pas être seule. Restez avec moi !

Elle leva une main et lui caressa la joue, elle l'attira vers elle puis elle l'embrassa sur la bouche. Pendant un moment, il considéra sa situation. Il était marié, père de famille. Un homme chargé d'une mission. Il n'avait pas le temps, pas le droit de se permettre ce genre de chose. Mais une autre petite voix intérieure lui soufflait *Tu es aussi un homme,* alors il s'abandonna au baiser de Mildred Pensoitte.

— C'était agréable, dit-elle en s'écartant de lui.

— Oui…

C'était agréable et il était un homme, mais il était aussi un mari, un père et un homme avec une mission. Plus de ça ce soir, se dit-il sévèrement.

Mildred lui sourit puis elle se leva et quitta le salon, laissant Smith à ses réflexions.

Il recherchait un assassin présidentiel et voilà qu'il flirtait avec une femme. Il n'avait aucune excuse. Et Irma, alors ? La bonne, la brave, la fidèle Irma là-bas à la maison, à Rye, dans l'état du New York, qui attendait patiemment son retour ! Était-ce juste pour elle ?

Il regretta encore une fois de ne pouvoir joindre Remo et Chiun. Il

était sûr qu'ils s'amusaient bien, en vacances, où que ce soit, et quand ils rentreraient il aurait deux mots à leur dire, sur le devoir et la responsabilité. Et sur celui qui payait les notes.

Il jeta un coup d'œil à sa montre. La nuit était tombée depuis longtemps et il y avait près de quarante minutes que Mildred avait quitté la pièce. Pendant un instant sa gorge se serra, il eut peur pour elle et il suivit rapidement le couloir partant du salon. Il s'arrêta devant une porte fermée et l'appela.

— Entrez, répondit-elle d'une voix douce.

Il ouvrit la porte. Elle était au lit. La chambre était éclairée par une seule petite lampe de chevet. Elle avait remonté le drap jusqu'à son long cou charmant. Elle avait une peau blanche, satinée, fraîche.

— Je croyais que vous… Excusez-moi. Je me demandais si vous alliez bien, dit-il.

— Je pensais que vous ne viendriez jamais. Entrez.

— Non. Je voulais simplement m'assurer que tout allait bien.

— Tout ne va pas bien.

— Non ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien n'ira bien tant que vous ne serez pas avec moi, Harry.

Il fit un pas dans la chambre. Lentement, elle rabattit le drap sur son corps nu et lui tendit les bras. Il fit un autre pas. Et s'arrêta.

— Je ne peux pas, dit-il. Je ne peux vraiment pas.

— Vous avez promis de rester, roucoula-t-elle en faisant une moue boudeuse, sans remonter le drap.

— Je resterai mais dans le salon, sur le canapé. Vous ne risquez rien.

— Mais vous ?

CHAPITRE XX

Quand les voyageurs du Pays de Galles accostèrent à Sinanju, c'était le milieu de la matinée.

— Attention aux serpents, avertit Remo.

Griffith, tenant fermement la main de Jilda, contempla de tous côtés le paysage sinistre.

— Ainsi, c'est ça le pays des grands chinois, dit-il, fort impressionné. Est-ce qu'ils sont invisibles ?

— Non, mon garçon, répliqua Emrys. Mais regarde où tu mets les pieds… Eh bien, qu'est-ce que tu as ?

Le petit garçon venait de tomber à genoux, les bras serrés autour de sa tête.

— C'est… c'est une force terrible !

Remo avait le vertige.

— Je la sens aussi. De la musique…

L'air résonnait de sons discordants, curieusement familiers.

— Il y a de la musique, tout près d'ici.

Jilda et Emrys se regardèrent. Ils n'entendaient rien.

— Allons, venez, dit-elle en soulevant le petit garçon dans ses bras. Vous êtes fatigués, tous les deux, c'est tout.

Remo plaqua les mains sur ses oreilles.

— Vous ne l'entendez pas ? C'est la musique la plus forte que j'ai jamais entendue. Ah…

Emrys se précipita vers lui.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Peux pas bouger.

Il essaya de se relever. Pas un muscle ne fonctionnait. Même ses doigts étaient inertes. Et la musique discordante rugissait à ses oreilles. Emrys glissa sous lui ses bras musclés et le souleva.

— Nous sommes près de la grotte, dit-il en repartant au trot.

Dès qu'ils entrèrent, la musique se tut. Griffith se mit debout tandis que H' si T' ang imposait ses mains sur Remo. Au bout de quelques instants, Remo se redressa.

— Les Chinois savent faire de la magie, chuchota le gamin à son père.

— Bien sûr, dit Chiun, mais nous ne sommes pas chinois. Je suis Chiun, Maître de Sinanju, et voici H' si T' ang, l'ancien Maître.

Il s'inclina devant l'enfant qui lui rendit son salut de son mieux.

— Je suis Griffith, monsieur, je ne voulais pas vous manquer de

respect.

— Alors appelle-nous par notre nom.

— Oui, monsieur, répondit humblement Griffith.

Remo pliait les doigts.

— Je n'y comprends rien, marmonna-t-il. J'allais très bien et puis tout à coup…

— Il y a des choses qui doivent être expliquées, interrompit Chiun. Mais d'abord, pourquoi êtes-vous ici, tous ensemble ?

Il considéra sévèrement les quatre visiteurs et Remo bredouilla :

— Eh bien, c'est-à-dire, euh…

— Nous avons décidé de ne pas perpétuer l'Épreuve du Maître, déclara Jilda.

Les sourcils de Chiun escaladèrent son front. Remo se leva.

— C'est vrai. Je regrette, petit père, mais ce n'est pas pour moi. J'ai tué Ancion et Kiree par hasard, par chance pure. Je n'étais pas meilleur qu'eux et ensuite j'en ai été malade. Ils n'auraient pas dû mourir. Je pense qu'il y a de la place pour nous tous sur cette planète. Jilda et Emrys sont de mon avis.

Chiun commença à postillonner de fureur mais H' si T' ang intervint.

— Moi aussi, mon fils. Je vous félicite tous de votre intelligence.

— Mais l'Épreuve ! cria Chiun, suffoqué par l'effronterie des trois concurrents. C'est une des plus vieilles traditions de Sinanju !

— La préservation de notre peuple est la plus vieille, tradition, dit H' si T' ang, et la plus louable. Tu ne vois donc pas, Chiun ? L'Épreuve. Tu avais besoin de Remo et il est venu.

— Besoin de moi ? Pour quoi ?

Chiun se laissa gracieusement tomber en position assise à côté de Remo.

— Tu te souviens du Hollandais ?

— Bien sûr. Il a été tué au large de Saint-Martin.

— Non. Il est vivant. Il est ici.

Il raconta son affrontement avec l'homme émacié qui était arrivé sans connaissance à la grotte. Il rapporta la fuite du Hollandais, la veille au soir.

— Je ne pouvais pas le tuer, avoua Chiun en baissant les yeux. Il est mon châtiment, pour la mort de Nuihc. Cette tâche te revient.

Remo se redressa lentement, en réfléchissant.

— C'était donc lui… La musique, tout. Il sait que je suis ici.

— J'en ai peur.

— Je n'ai pas de temps à perdre, alors.

Jilda se leva vivement mais Remo lui coupa la parole avant qu'elle dise quoi que ce soit.

— Non !

— Mais je n'ai pas entendu de musique. Il ne m'attaquera pas.

— Il n'hésitera pas s'il vous voit.

— Mais…

— Tâchez de comprendre ! Vous entendriez la musique s'il voulait que vous l'entendiez. Vous feriez tout ce qu'il vous ordonnerait. Vous ne pouvez absolument pas lutter contre lui, Jilda.

— Et vous, vous pouvez ?

Remo regarda dehors, les collines rocheuses et arides.

— Je ne sais pas, dit-il et il partit.

— Je dois aller avec lui, insista Jilda en s'élançant mais Chiun la retint.

— Le Hollandais n'est pas votre adversaire. Vous mourriez sûrement, en vous battant contre lui.

— J'aurais autant de chances que Remo en a !

— Non, mon enfant. Vous êtes un grand guerrier. J'ai entendu parler de votre courage et de votre adresse. Mais seul Remo a une chance contre cet homme.

— Pourquoi Remo ? demanda Emrys d'une voix bourrue.

— Parce que Remo n'est pas ce qu'il croit être.

— Qui c'est, alors ? demanda le Gallois sans prendre la peine de dissimuler son dédain.

— C'est un être qui dépasse l'entendement, expliqua Chiun. Mais afin d'accomplir son destin, il doit d'abord s'en rendre compte. J'avais espéré que l'Épreuve du Maître l'aiderait à cette compréhension, mais je me suis trompé. Il apprendra peut-être maintenant.

— Un tas de baragouin, si vous voulez mon avis, maugréa Emrys. Si ce Hollandais est aussi fou que vous dites, Remo aura besoin de mon aide.

Il sortit lourdement de la grotte.

— Emrys ! N'y allez pas ! cria Jilda.

Mais il ne se retourna même pas. Elle courut rassembler ses affaires.

— J'y vais aussi. Si nous sommes tous les trois…

Son regard se posa sur Griffith. Il était assis en tailleur, les yeux dans le vague.

— N'y va pas, papa, murmura-t-il. Le pouvoir que je sens c'est la mort et la musique est le chant de la bête.

Jilda se pencha sur lui.

— Griffith ? Qu'est-ce que tu dis ?

Le gamin continua de regarder droit devant lui, sans ciller.

— L'enfant comprend, dit H' si T' ang.

CHAPITRE XXI

— Un être dépassant l'entendement, grommelait Emrys. Sais pas qui il est. Mon cul.

Remo n'était pas plus étrange que n'importe qui, à part peut-être ses maîtres. Maîtres de Sinanju ou pas, ces deux Chinois étaient une paire de cinglés. Pas étonnant que le pauvre Remo ne soit même pas fichu de manger du lapin. Élevé par des dingues, voilà ce qu'il était. Et avec toute leur magie, y en avait pas un dans le tas pour aider le pauvre bougre dans une bagarre.

Quand même, Remo n'avait pas rechigné à la besogne durant le long voyage depuis le Pays de Galles et même s'il n'était pas de la vallée, c'était le meilleur ami qu'Emrys avait jamais eu. Et Remo allait apprendre que lorsqu'il avait besoin de secours, Emrys était là pour donner un coup de main. Remo était là, droit devant, au sommet d'une colline.

— Ho ! Remo ! appela Emrys mais sa voix fut couverte par une musique assourdissante.

De la musique ?

Vous entendriez la musique s'il voulait que vous l'entendiez.

La musique était de plus en plus forte. Emrys dégaina son couteau et se retourna d'un bloc. Rien.

Mais la musique… Soudain, le sol se déroba sous ses pieds. Il chancela et voulut s'élancer, mais il resta cloué sur place. Ses pieds étaient couverts jusqu'aux chevilles d'une boue molle, bouillonnante, de la constance du gruau.

— Des sables mouvants, souffla-t-il sans pouvoir y croire.

À perte de vue, l'herbe sèche et la terre aride s'étaient transformées en un chaudron bouillonnant de gadoue jaunâtre. Il se débattit, lâchant son couteau qui disparut dans la terre liquide.

La silhouette reparut au sommet de la colline.

— Remo ! appela Emrys. Par Mryddin, viens me tirer de ce merdier !

En un clin d'œil, les sables mouvants disparurent. Le Gallois était de nouveau debout sur de la terre ferme, son couteau à côté de lui sur une touffe d'herbe.

— Par tous les dieux…

La silhouette se dressait toujours au sommet de la colline qui, inexplicablement, devenait bleue.

Il secoua la tête. Heureusement qu'il n'avait pas affronté Remo

dans l'Épreuve du Maître, pensa-t-il. Sa vue n'était pas seulement faible, elle lui jouait des tours par-dessus le marché.

Il marcha vers la colline. Le bleu vira au vert puis au violet. Et la colline avait l'air de changer de forme, de devenir une impossible pyramide parfaitement géométrique. Les plus petites éminences, tout autour s'élançaient à présent en triangles parfaits, en scintillant de tout un spectre de couleurs surnaturelles, comme un décor de ballet futuriste.

— Ça n'arrive pas, ce n'est pas vrai, dit tout haut Emrys.

Ce devait être le voyage en mer. Il avait entendu parler de marins qui voyaient des choses bizarres, quand ils étaient restés trop longtemps loin de la terre. Et leurs provisions avaient été réduites, mauvaises, et…

— Ta vue baisse, dit une voix.

Il se retourna vivement, en tranchant instinctivement l'air avec un couteau.

— Tu ne me vois pas ?

La voix basse, moqueuse, ne venait apparemment de nulle part.

— Montre-toi et bats-toi comme un homme !

— Mais je suis ici.

Emrys pivota, face à la montagne. Là où il n'y avait personne, une seconde plus tôt, il voyait à présent un grand jeune homme blond avec des yeux aussi bleus que des bleuets.

— Que… comment…

— Tout dépend de ce qu'on voit, dit l'homme. Dans ton cas, pas grand-chose. Tu n'es rien qu'un grand colosse maladroit, aveugle. Un animal blessé. Ce serait trop facile de le tuer.

— Tiens donc, sans blague, essaie donc un peu voir, bougre de sale bâtard de serpent !

Le Hollandais ouvrit de grands yeux.

— Tu ferais mieux d'avoir peur.

— Le jour où j'aurai peur d'une grande gueule d'imbécile maigrichon comme toi, c'est le jour où je serai enterré !

— Comme tu voudras.

Le Hollandais disparut. Et puis, instantanément sa haute silhouette se retrouva au sommet de la montagne surréaliste. Deux oiseaux volèrent près de lui en croassant. Le Hollandais leva les mains et les attrapa au vol. Emrys attendait, en position de combat, le front en sueur.

Le Hollandais lâcha les oiseaux. Ils volèrent comme des balles de pistolet droit vers Emrys. À mi-distance de leur cible, ils se transformèrent en boules de lumière blanche. Le Gallois frappa avec son couteau mais le phénomène était plus rapide que tout ce qu'il avait jamais vu. Les deux sphères incandescentes se jetèrent dans ses

yeux et transformèrent les orbites en deux horribles trous noirs, calcinés. Emrys poussa un hurlement et s'écroula, les mains sur la tête, le corps convulsé de douleur.

Dans la grotte, Griffith s'écria :

— Papa !

Il se leva en portant ses mains à ses yeux.

— Mon papa ! Il est blessé !

Jilda l'entoura de ses bras.

— Lâchez-moi ! Laissez-moi y aller ! Il a besoin de moi, maintenant !

Il se tendait de toutes ses forces vers l'ouverture de la grotte. Jilda respira profondément.

— J'y vais, dit-elle.

Chiun hocha la tête et se leva.

— Nous irons tous, déclara H' si T' ang.

Ils trouvèrent Emrys toujours convulsé de douleur, la terre autour de lui remuée par les mouvements incontrôlables de ses jambes. Griffith courut vers lui.

— Papa !

H' si T' ang ouvrit de force les mains pour toucher les affreuses blessures noires à la place des yeux. Remo apparut sur la colline.

— J'ai entendu quelqu'un, dit-il et puis il aperçut Emrys. Ah, mon Dieu !

L'enfant serrait ses petits bras autour de son père. Remo demanda à H' si T' ang :

— Vous ne pouvez pas faire quelque chose ?

— Trop tard. Il est mourant. Il n'y a plus rien à faire.

— Jilda… Jilda…, murmura Emrys, à peine capable de remuer les lèvres.

Elle se jeta par terre à côté de lui.

— Je suis là, mon ami.

Le Gallois fit des efforts pour parler.

— Prenez soin de mon fils… Ramenez-le à la maison… Veillez sur lui, je vous en conjure.

Il lui prit la main et la serra de toutes ses forces déclinantes.

— Je le promets, dit-elle. Que les prés soient fleuris, où vous marcherez.

— Griffith…

— Oui, papa, oui, sanglota l'enfant.

— Pas de pleurnicheries. Tu prendras ma place. Alors ton devoir est de rester fort et en bonne santé… Fais confiance à tes esprits. Ils te garderont. Demande-leur de me pardonner, si tu peux.

Il embrassa son fils.

Aussi doucement qu'il le put, Remo souleva le géant et le porta

dans ses bras. Emrys réussit à sourire faiblement.

— Tu n'es pas trop mauvais, pour un Chinois.

La tête retomba en arrière.

— Il est mort, annonça Remo d'une voix blanche.

CHAPITRE XXII

Mildred Pensoitte dormait. Smith était allé jeter un coup d'œil dans la chambre pour s'en assurer, puis il avait bien fermé la porte et maintenant il était assis devant un petit secrétaire dans le coin le plus éloigné, dans le salon. Il avait le dos tourné aux fenêtres. Si Mildred se réveillait et entrait, il aurait le temps de la voir et de raccrocher vivement le téléphone avant qu'elle remarque quelque chose.

Il ouvrit son attaché-case avec la petite clef de cuivre qu'il gardait en permanence épinglée dans la poche intérieure de sa veste. Dans la mallette, il prit un petit appareil rond qui avait l'air d'une tranche de boudin épaisse de cinq centimètres. C'était lui qui l'avait inventé. Au sommet de l'appareil il y avait des touches portant des lettres et des chiffres et quand il téléphonait aux ordinateurs de Folcroft il pouvait ainsi épeler les questions : ils répondaient alors par signaux électroniques qui actionnaient les touches imprimantes et la réponse sortait du bidule, imprimée sur du papier micro-fin.

Smith forma le numéro du code local d'accès aux ordinateurs de Folcroft. Il avait dernièrement amélioré son système téléphonique, si bien que maintenant il lui était possible d'atteindre ses ordinateurs de n'importe quel numéro local des États-Unis. Cela lui permettait de se servir d'appareils d'emprunt de telle manière que la communication ne figurerait pas sur la facture de l'abonné, quelle que soit la distance de l'appel. Il savait, hélas ! que jamais il ne pourrait obtenir de Remo qu'il emploie ce système. Il fallait pour cela se rappeler des numéros et Remo en était incapable, il ne voulait même pas se souvenir de quoi que ce soit. Il avait fallu cinq ans pour lui apprendre le numéro de code à indicatif 800 qu'il utilisait à présent et Smith pensait qu'il valait mieux en rester là.

Il forma le numéro local de CURE. Le téléphone bourdonna et puis il y eut un silence pendant que les ordinateurs opéraient le branchement. Ils ne faisaient aucun bruit et Smith savait qu'il avait exactement quinze secondes pour taper son propre code d'identification, avant que la communication soit coupée.

Il tint sur le micro du téléphone son petit appareil rond et y pressa les touches M-C-3-1-9. Il entendit alors un *bip* dans l'écouteur. L'ordinateur avait reçu le code et attendait les instructions.

Smith tapa sur son petit émetteur : « DERNIER RAPPORT SUR TRANSMISSIONS INTERCEPTÉES. »

Il sentit dans le petit appareil les différentes vibrations

électroniques des circuits, puis une minuscule feuille d'un papier sensible à la chaleur émergea d'un côté de l'appareil. Quand les vibrations cessèrent, il lut : « DERNIÈRE TRANSMISSION INTERCEPTÉE 18 HEURES DISAIT ICI B JE TUERAI LE PRÉSIDENT IMMÉDIATEMENT À SON RETOUR. »

Smith réfléchit. B était morte. Robin Feldmar, Birdie, était morte plusieurs heures avant 18 heures.

Il tapa dans le téléphone : « SUPPOSAIS B ÉTAIT ROBIN FELDMAR MAIS FELDMAR MORTE CE JOUR 16 HEURES CONCLUSION ? »

L'appareil répondit instantanément : « CONCLUSION FELDMAR PAS B. B A ACCÈS PERSONNEL SYSTÈME MESSAGES ORDINATEUR. B ENVOIE MESSAGES PERSONNELLEMENT. »

Smith demanda : « SYSTÈME PRINCIPAL ORDINATEUR SERAIT-IL SITUÉ UNIVERSITÉ DU LAC MINNESOTA ? »

La machine attendit plusieurs minutes avant de répondre : « AFFIRMATIF CONCLUSION VÉRIFIÉE ORDINATEUR A DU LAC PEUT ÊTRE ATTEINT DE N'IMPORTE OÙ PAR BRANCHEMENT TÉLÉPHONIQUE. »

Smith réfléchit un moment. Puis il tapa sur son petit clavier : « POUVEZ VOUS PLANTER MESSAGE DANS SYSTÈME DU LAC PAR SURCHARGE ? »

« OUI. »

« PLANTEZ INFORMATION SUIVANTE LE TRAÎTRE INFILTRÉ SOCIÉTÉ BONNE TERRE EST HARRY SMITH UN NOUVEL EMPLOYÉ. »

« SERA FAIT DÈS CIRCUIT ACTUEL LIBÉRÉ. »

« TERMINÉ M-C-3-1-9. »

Au moment même où il appuyait sur la dernière touche, la communication avec l'ordinateur fut coupée.

Il jeta le papier des réponses dans la corbeille. Déjà les bords se racornissaient et brunissaient ; dans moins d'une minute le papier serait entièrement noir et trente secondes plus tard réduit en poudre.

Smith rangea son petit appareil dans sa mallette et la porta au canapé. Il en retira son revolver et referma à clef l'attaché-case qu'il posa sur une chaise et recouvrit de sa veste. Il glissa l'arme sous le canapé, et s'allongea.

Les dés étaient jetés. Dans quelques heures ou quelques minutes, l'assassin faisant partie de la Bonne Terre apprendrait que Smith était un ennemi et viendrait l'éliminer. Et Smith saurait bientôt pour qui le groupe d'assassins travaillait. Il saurait qui voulait tuer le Président.

Il ressentit un picotement à la base de la colonne vertébrale. Du danger le guettait et cela l'excitait. Il saurait se défendre, oui, et il saurait protéger le Président, il saurait écarter la menace visant Mildred Pensoitte.

Avec un effort de volonté, il la chassa de sa pensée, éteignit la lampe à côté du canapé et deux minutes plus tard, il s'endormit.

CHAPITRE XXIII

Ils enterrèrent Emrys près de la grotte. H' si T' ang prit à l'entrée le petit arrangement de sapin, de bambou et de fleurs de prunier et le déposa sur la tombe. Tout le monde gardait le silence. Tout à coup, Griffith poussa un petit cri et vacilla.

— Danger, souffla-t-il en levant les yeux vers le ciel.

H' si T' ang haussa les mains puis il goûta ses doigts.

— Il dit vrai. Il y a de la mort dans le ciel.

— Rentrez, ordonna Remo. Vite !

Griffith montra une masse de nuages à l'horizon. Elle avançait vers eux à une vitesse fantastique, en changeant de couleur, passant du gris au noir puis au rouge brique, obscurcissant tout le ciel.

— Nous ne serons pas en sécurité à l'intérieur, dit le petit garçon.

Au même instant, la foudre zébra les nuages et tomba sur la grotte, en creusant un grand trou au flanc de la colline. Des fragments de poterie jaillirent de l'entrée avec des lambeaux calcinés des nattes qui recouvraient le sol.

De la grêle suivit. De gros grêlons criblèrent la figure de Remo.

De la grêle ? À présent ? C'était aussi invraisemblable que ce grand ciel rouge. Il se força à concentrer sa pensée. *Il n'y avait pas de grêle. C'était le Hollandais.* S'il arrivait à bien le comprendre, il serait délivré des visions. Mais les autres ?

Griffith se couvrait la tête. Chiun conduisait prudemment H' si T' ang derrière un rocher. Il revint chercher l'enfant. Jilda, médusée, tendit ses deux mains ; elles se remplirent de petits cailloux. Une pierre lui frappa le poignet et l'écorcha. Des gouttes de sang apparurent sur ses bras. Elle jeta les cailloux par terre.

— Qui est cet homme qui nous fait pleuvoir des pierres dessus ? glapit-elle.

— C'est son esprit, hurla Remo dans le vacarme de la chute de cailloux, en s'efforçant de la protéger avec son propre corps. Il n'y a pas de pierres, vous savez. Regardez-moi. Je n'ai pas une marque. Elles n'existent que si vous y croyez. Ne vous fiez pas à vos yeux. Les pierres n'existent pas, je vous dis !

Griffith gémit. Ses bras et son cou étaient couverts de sang. Chiun, qui faisait de son mieux pour le protéger, secoua la tête. Il n'y avait rien à faire contre un ennemi qui tuait ses victimes de l'intérieur de leur esprit.

— Mais ils y croient vraiment, dit une voix.

Le Hollandais était là, sur la colline, au-dessus de l'entrée de la grotte. Il souriait. Malgré la distance, Jilda vit le terrifiant pouvoir de ses yeux bleu électrique.

— Je suis venu pour Chiun, annonça-t-il. Qu'il se mesure à moi maintenant. Chiun seul.

— Je ne peux pas me battre contre toi, répliqua le vieux Maître. C'est contraire aux lois de Sinanju.

— Moi, je me battrai ! s'écria Remo.

— Tu n'es rien pour moi. Te tuer ne me procurera aucune satisfaction. Il faut que ce soit Chiun.

Il agita lentement un bras. Les pierres disparurent. Les nuages se dispersèrent. Le soleil brilla.

Sans bruit, alors qu'il parlait, Jilda avait ramassé sa lance. Elle la jeta avec tant de force que ses pieds quittèrent le sol.

— Démon, gronda-t-elle alors que l'arme volait vers le Hollandais.

Il leva les mains. En plein vol, la lance se brisa en mille morceaux.

— La fille s'amuse. Et c'est une beauté. J'en tirerai volontiers du plaisir, plus tard.

— On va voir si ça te fait plaisir, ça, ordure ! cria-t-elle en tirant la hache de sa ceinture.

— Jilda…

Remo voulut lui prendre l'arme. Elle lui flanqua un coup de pied.

— Il est à moi !

Elle s'élança vers la colline mais s'arrêta net près de l'entrée de la grotte. Le Hollandais l'observait.

— Allez-y. Attaquez, dit-il en souriant.

Elle respirait difficilement. Sa main se crispait sur le manche de la hache. Elle tourna la tête. Il y avait de la terreur dans ses yeux.

— Jilda ? demanda Remo en faisant quelques pas hésitants vers elle.

— Ne vous approchez pas ! dit-elle entre ses dents. Je ne peux pas… je ne sais pas ce qu'il fait…

Tout à coup, elle se mit à courir vers lui, la hache brandie. Elle l'abattit de toutes ses forces sur le cou de Remo. Il s'esquiva juste à temps. Le coup était passé si près qu'il avait senti le froid de la lame.

— Fuyez ! cria-t-elle. Je ne peux pas me retenir !

Elle revint à l'attaque. Remo lutta contre elle, mais elle avait une force prodigieuse. Elle se dégagea et, en hurlant, elle frappa violemment en visant le ventre de Remo.

Il vit venir le coup. Dès l'amorce du balancement, il se jeta par terre et roula vers elle. Il la fit tomber. Puis, se relevant dans un mouvement de spirale, il écarta la hache d'une ruade et atterrit sur la main de Jilda. Il entendit craquer les os et, quand elle gémit de douleur, il eut l'impression d'avoir reçu un grand coup de marteau

dans l'estomac.

— Je ne pouvais pas vous laisser continuer, marmonna-t-il.

— Je sais…

Elle était par terre, roulée en boule, sa main inutilisable devant elle. Elle détournait la tête pour qu'il ne puisse voir ses larmes.

Chiun observait tout cela avec horreur. Il n'avait pas pensé que les pouvoirs du Hollandais seraient si absolus.

Les lois du Sinanju lui avaient interdit de tuer cet homme, quand il en avait eu l'occasion. Il avait respecté ces lois. Maintenant, il comprenait qu'en le laissant vivre, il avait déchaîné une bête qui les détruirait tous. Et, à présent, il était trop tard pour se battre contre lui. Il était trop puissant. Remo avait été le seul espoir, mais Remo ne comprenait toujours pas qu'il était Civa. Lui non plus n'aurait aucune chance. Il ne restait qu'une chose à faire.

Chiun s'avança lentement, à découvert.

— C'est moi que tu veux. Très bien. Je comprends ton pouvoir. Je ne peux pas me battre contre toi, pour des raisons connues seulement de mon village.

— Chiun ! cria Remo. Qu'est-ce que vous dites ?

— Prends-moi. Laisse vivre les autres.

— Oh que non, protesta Remo en allant rejoindre le vieil Oriental. Tu l'attaques, il faut m'attaquer aussi. Tu es sans doute capable de tuer un de nous deux mais pas les deux à la fois.

— Non, déclara Chiun. S'il y avait la moindre chance de l'affronter sans mourir, je la saisirais. Mais il n'y en a pas. Tu as vu de quoi il est capable. Je suis vieux, j'ai fait ma paix. Laisse-moi y aller.

Remo soupira. Il regarda le Hollandais.

— Tu ne l'auras pas, avant de me tuer d'abord !

— Pas de problème, assura le Hollandais.

Au sommet de la colline, il leva les deux bras, les doigts crochus comme les serres d'un oiseau de proie. Ses yeux bleus étincelèrent. Il en jaillit une vague d'énergie pure, aussi puissante que les ondes de choc d'une explosion nucléaire.

Remo eut l'impression que cette force détachait son cuir chevelu. Il eut besoin de toute sa concentration pour rester debout. Ses épaules se mirent à trembler. Il respirait difficilement. Au centre de sa poitrine, quelque chose cédait. Son cœur. Son cœur allait exploser. Il n'aurait même pas l'occasion de se battre.

Il ferma les yeux. Aveugle. Sourd. Rien ne demeurait devait lui que le trou béant du Vide. Il essaya de parler mais n'y parvint pas. Son esprit forma des mots : *Pardon de vous laisser tomber, père.*

La pression s'atténua. Chiun avait dû l'entendre. Bientôt ce serait fini, pour tous les deux.

Mais la force du Hollandais ne fit pas que diminuer. Elle disparut

complètement. Remo laissa échapper le souffle qu'il retenait et ouvrit les yeux. Chiun et lui étaient dans l'ombre de H' si T' ang.

Le vieux Maître s'était placé devant eux, pour absorber seul la pleine puissance du Hollandais. Chiun fit un geste pour le retenir mais H' si T' ang tendit la main.

— Je peux le supporter mieux que toi, dit-il.

La figure du Hollandais se convulsa.

— Il faiblit, murmura Chiun stupéfait.

Pendant que le Hollandais se concentrait sur H' si T' ang, Remo courut silencieusement derrière la colline et l'escalada rapidement. Le Hollandais ne se retourna pas. Remo eut recours à son attaque la plus forte, il lança ses deux jambes en avant d'une puissante détente et voulut les refermer autour du Hollandais.

Mais elles n'enlacèrent que du vide. Il n'y avait personne au sommet.

En bas, H' si T' ang crispait une main sur sa poitrine et tombait. Au même instant, le Hollandais apparut derrière un buisson, près du vieil aveugle.

— Un mirage, murmura Remo et son cœur se serra.

La silhouette sur la colline n'avait été que la projection d'une image dans l'esprit du Hollandais. Il avait toujours été là à côté d'eux.

Mais quelque chose n'allait pas. Chiun ne regardait pas l'homme émergeant des buissons. Il se penchait sur H' si T' ang pour lui masser la poitrine.

— Chiun ! Derrière vous ! hurla Remo.

Le Hollandais avait déjà préparé son coup et bien que Chiun se soit mis aussitôt en garde, il était trop tard. Les mains du Hollandais bougèrent à la vitesse de l'éclair, pour porter deux coups féroces de leur tranchant à l'abdomen de Chiun. Le vieil Oriental parut s'envoler en battant des bras. Pour la première fois depuis que Remo le connaissait, sa figure exprima de la douleur. Chiun atterrit à plat ventre dans l'herbe sèche.

Son maigre corps usé ne bougea plus. Son kimono était entortillé autour de ses jambes et il avait l'air d'une bizarre poupée d'enfant. On voyait ses pieds.

— Chiun ? souffla Remo, incapable de croire ce que voyaient ses yeux.

Jilda, serrant contre elle sa main fracturée, la figure tuméfiée par les pierres qui l'avaient frappée, poussa des cris terrifiés. Le petit garçon, Griffith, s'agenouilla à côté de H' si T' ang qui remuait faiblement les jambes.

Le Hollandais regarda la terre, puis le ciel. Il examina ses mains. Il parla et une rafale de vent apporta ses mots à Remo, au sommet de la colline.

— C'est pareil, s'étonnait le Hollandais. Je l'ai tué, et il n'y a pas de paix. Tu m'as promis le repos, Nuihc. Où est ta promesse ?

Loin d'eux tous Chiun gisait sans vie. Le vieux Maître était mort. Jamais Remo n'avait imaginé que Chiun pourrait mourir.

Une tristesse l'envahit, si profonde que son corps ne put la supporter. Il redressa la tête et sanglota comme un homme qui aurait amassé toutes les craintes et les terreurs de sa vie pour un unique moment.

— Mon père ! gémit-il.

Il était temps de lutter contre le Hollandais. Seul. Il descendit de la colline pour affronter son adversaire. Si le pouvoir du Hollandais était plus grand que celui de Chiun, alors il surpassait certainement le sien.

Les pensées passèrent par sa tête comme des souffles de vent. Cela n'avait pas d'importance. Il regarda une dernière fois Chiun.

Il n'y avait plus grand-chose à perdre, maintenant.

CHAPITRE XXIV

Smith se réveilla. Il n'était pas seul. Il y avait eu une vague lumière et maintenant il y avait quelqu'un d'autre dans la pièce ; sa main commença à se glisser vers le revolver qu'il avait caché sous le canapé.

Mais la main s'arrêta en touchant quelque chose de lisse et de doux. Une étoffe, du satin, et elle recouvrait les jambes de Mildred Pensoitte.

— Mildred !

— Chut.

— Ça va ? demanda-t-il.

— Chut, répéta-t-elle tout bas.

Il essaya de se redresser, de s'asseoir mais elle posa les mains sur ses épaules et le força à se rallonger.

Combien de temps avait-il dormi ? Il jeta un coup d'œil à sa montre. Moins de deux heures.

Mildred Pensoitte portait une longue robe de chambre de satin blanc qui miroitait doucement au clair de lune. Elle avait toujours les mains sur les épaules de Smith et elle se penchait sur lui. Elle l'enjamba et le regarda au-dessous d'elle, en lui serrant la taille entre ses genoux.

— Est-ce que vous vous imaginiez que vous survivriez à cette nuit ? demanda-t-elle.

Il la vit sourire, dans la clarté de la pleine lune qui inondait le salon.

— Je vous en prie, Mildred. Nous ne pouvons pas.

— Nous le devons.

Elle avança une main pour lui déboutonner la chemise. La lune émergea d'un nuage et il vit de nouveau son sourire, mais il avait changé. Il était maintenant dur et froid.

— Nous le devons, répéta-t-elle et elle glissa une main vers une poche de sa robe de chambre.

Il vit briller un couteau. Alors qu'elle plongeait la lame vers sa gorge, Smith roula sur lui-même et la fit tomber par terre.

Il se leva d'un bond, en saisissant son revolver, et courut allumer le plafonnier.

Mildred Pensoitte était sur le tapis, son couteau encore à la main. Le peignoir blanc était ouvert, révélant ses seins.

— C'est avec ce couteau que vous avez tué Robin Feldmar ? demanda-t-il.

— Oui, répliqua-t-elle d'une voix glaciale.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle aurait parlé. Elle parlait trop. On peut être entourée de cinglés quand on débute, quand on ne fait que parler. Mais une fois qu'on passe à l'action, qu'on fait ce qu'on a dit, ces gens-là sont dangereux.

— La révolution dévore ses propres enfants, murmura Smith. Quand avez-vous su que c'était moi ?

— Il y a quelques minutes. J'ai appelé l'ordinateur de l'université Du Lac. Il a révélé que vous étiez l'espion à la Bonne Terre. Qu'est-ce que vous êtes ? CIA ? FBI ?

— Rien de tout ça. Pourquoi est-ce qu'on vous appelle B ?

— Comment savez-vous ça ? s'exclama-t-elle avec étonnement. J'aurais dû m'en douter. Depuis que vous êtes arrivé, nous n'avons eu que de la confusion, de la mort et du désordre. J'aurais dû savoir que c'était vous.

— Pourquoi vous appelle-t-on B ?

— Bunny. Un surnom d'enfant.

— Je croyais que ça voulait dire Birdie. Birdie Feldmar.

Elle secoua la tête.

— Elle était trop stupide pour être vraie. Avec ses frasques, ses manifestations en compagnie de tous ces étudiants cinglés, comme s'ils comptaient !

Elle se releva. La robe de chambre était ouverte sur son corps pulpeux. Elle laissa tomber le couteau et tendit les bras à Smith, en s'approchant de lui.

— Nous pouvons encore l'avoir, nous pouvons tout avoir.

Elle souriait. Il hésita et le sourire s'élargit. Elle porta les mains à sa taille, dénoua sa ceinture et ouvrit en grand sa robe de chambre.

Ce sourire. Les morts ne souriaient pas. Ils étaient à St. Martin et à Washington, et il y en aurait partout si on laissait faire cette femme.

Elle souriait toujours et Smith lui rendit ce sourire.

Et tira.

— Adieu, Bunny, dit-il.

De retour dans son bureau de Bonne Terre Inc., Smith appela encore une fois les ordinateurs de Folcroft.

Il tapa son code sur son petit appareil puis il demanda : « QUELS BRANCHEMENTS DE L'ORDINATEUR DU LAC AVEC D'AUTRES SYSTÈMES IMPORTANTS ? »

L'ordinateur répondit : « SYSTÈME BRANCHÉ PAR MICRO-ONDES SUR BUREAU CUBAIN DU KGB. »

Smith réfléchit un moment. Les Russes avaient été derrière le complot d'assassinat du Président. Mildred Pensoitte et, dans une

moindre mesure, Robin Feldmar, étaient des espionnes des Soviétiques, travaillant aux États-Unis pour renverser le gouvernement. Le pire, pensa-t-il, c'était que probablement personne ne le saurait jamais.

Il ordonna à ses ordinateurs : « VIDEZ DU LAC. » Puis il tapa son code et raccrocha. Dans quelques instants, les ordinateurs géants de Folcroft auraient complètement effacé toutes les données des mémoires des ordinateurs Du Lac. Quelles affaires pouvait-il bien y avoir ? Peut-être quelques bribes de renseignements qui, un jour, lui fourniraient un moyen de pression pour réduire à merci les ennemis de l'Amérique.

Il rechercha un numéro dans son portefeuille et le forma.

Le ministre de l'Intérieur répondit lui-même au téléphone. Il avait la voix ensommeillée et fatiguée.

— Oui ? fit-il.

— Ici Smith. Dites au Président qu'il peut revenir sans danger.

Il raccrocha et pensa à Remo et à Chiun. Ces deux-là étaient en vacances, ils se payaient du bon temps et le laissaient tout seul pour protéger l'Amérique et le monde libre. Ils en entendraient parler à leur retour ! Ils apprendraient qu'ils avaient un sacré culot de laisser tout le sale travail à Smith pendant qu'ils gambadaient comme de petits fous !

CHAPITRE XXV

Le Hollandais se traînait à quatre pattes en marmonnant :

— Tu avais promis, Nuihc. Tu disais… tu disais…

Remo s'approcha de lui comme un homme dont l'âme venait de mourir. Ses yeux étaient creux, sa figure sans expression. Il s'arrêta devant le Hollandais et lui décocha un coup de pied dans la gorge.

— Debout ! ordonna-t-il et avant que l'autre se relève il lui donna un autre coup de pied.

— Je n'ai pas de querelle avec toi, bredouilla le grand blond.

— Trouves-en une.

Remo le gifla à toute volée. Le Hollandais se redressa de toute sa hauteur et avertit :

— Ne fais pas ça. J'essaie…

Remo lui envoya deux directs au ventre.

— Je me fous que tu te battes ou non. Du moment que je te fais mal !

Il lui flanqua un coup de coude dans les côtes qui le renvoya à terre.

Un brouillard apparut instantanément et s'étendit sur le paysage. Les collines prirent des teintes pastel, en s'affaissant comme une bombe glacée qui fond.

— Et tu peux laisser tomber le flou artistique. Je sais où tu es !

— Ah oui ?

La voix était derrière Remo. Il pivota. Cinq silhouettes identiques, toutes du Hollandais, le regardaient à travers la brume.

— Où suis-je, Remo ?

Les cinq fantômes disparurent. Un autre se matérialisa derrière lui. Remo se rua dessus et la vision disparut en fumée.

— Où est-ce que je suis partout ?

Dans un flamboiement soudain, les sommets des montagnes brillèrent de couleurs phosphorescentes. Sur tous ces sommets, il y avait le Hollandais, à des centaines d'exemplaires.

Remo s'immobilisa et guetta. Il n'y avait pas d'oiseaux dans le ciel. Les champs étaient silencieux. Le Hollandais était maléfique, se dit-il, mais il était *réel,* quel que soit le nombre d'imitations de lui-même qu'il produisait. Et cet être réel unique marchait sur deux jambes, comme tout le monde. Remo se brouilla la vue et se concentra uniquement sur sa vision marginale.

Dans le brouillard, sur sa droite, quelqu'un courait, ramassé sur

lui-même, sans aucun bruit, en utilisant l'art d'une vie entière. Il escalada la première colline et s'arrêta derrière un arbre mort.

Une autre silhouette apparut juste à côté de Remo, prête à frapper. Il serra les dents et marcha carrément au travers. Maintenant, il avait des choses à faire.

Kiree… Kiree et Ancion. Ils avaient tous deux des trucs nouveaux pour Remo. Des trucs qui l'aideraient contre un ennemi plus fort que lui. S'il pouvait se les rappeler. Il se baissa pour arracher deux poignées d'herbe et une pierre plus grosse que le poing. Il fourra la pierre dans sa ceinture et frotta l'herbe entre ses mains.

Un éclair zébra le ciel. Brusquement, un vent violent se leva. Remo n'y fit pas attention et rien ne le toucha. Il se concentra en s'efforçant de désintégrer l'herbe, comme l'avait fait Kiree, ses mains frottant si vite que l'humidité des brins s'évaporait instantanément. Il cracha et tapa en cadence dans ses mains.

— Imbécile ! railla le Hollandais. Tu me fais perdre mon temps.

Remo cracha de nouveau dans ses mains. La pulpe était presque de la bonne consistance. Il écarta les mains et, comme du caramel, des fibres minces comme du fil à pêche se formèrent. Il travailla rapidement et enroula le léger filet translucide autour de la pierre. Aucun œil ne pouvait suivre ses mouvements.

— Ta peau brûle, insinua le Hollandais. Tes yeux sont secs et se ratatinent. Des cloques recouvrent ton corps.

— Va avaler un crapaud.

C'était prêt. D'un grand balancement, Remo enroula le filet autour d'un arbre et sauta. Le second tour le propulsa sur un rocher. À la troisième rotation du filet, il s'envola vers l'endroit où le Hollandais attendait et atterrit à pieds joints sur sa poitrine.

— Merci, les copains, dit-il aux esprits d'Ancion et de Kiree.

Il savait que quelque part, d'un poste d'observation inconnu, ils le regardaient.

Sous le choc, les poumons du Hollandais se vidèrent et il roula au pied de la colline. À la base, il se releva gauchement et se mit à courir. Remo le suivit. La terre était molle et pleine de trous. Les serpents, se souvint-il. Attention. Il peut les faire sortir de tes oreilles, s'il le veut.

Mais le Hollandais n'avait plus d'hallucinations à son service. Il se tenait au bord d'une fosse, absorbé par ce qui grouillait dans le fond. Remo s'approcha, de l'autre côté du grand trou, juste en face. Jamais il n'avait vu tant de serpents à la fois.

Les deux hommes contournèrent la fosse. Les yeux du Hollandais étaient pâles, lucides ; la flamme de folie avait disparu. Il y avait même de l'étonnement dans le regard posé sur Remo.

— Qui es-tu ? demanda le Hollandais d'une voix presque implorante.

Le vent apporta à Remo une musique étrange. Faible mais insistante, la mélodie discordante était la même que celle qu'il avait entendue en arrivant sur les côtes de Sinanju, avec Jilda et les autres. Elle l'avait empli de terreur mais à présent ce n'était plus qu'une brise qui passe. C'était la musique du Hollandais mais privée de son pouvoir maléfique.

Et, en regardant le Hollandais en face de lui, comme son reflet dans une glace, Remo comprit la signification de la musique.

— Je suis toi, répliqua-t-il.

Le yin et le yang.

La lumière et l'obscurité, le bien et le mal. Remo et le Hollandais étaient les deux côtés opposés d'un même être. Ils étaient nés des mêmes traditions, tous deux des hommes blancs arrachés à leur société et recréés dans l'art de Sinanju. Tous deux Maîtres de la discipline de leurs pères. Seul le destin les avait maintenus séparés si longtemps. À présent, ensemble, ils formaient un tout qui ne pouvait aboutir qu'à la destruction.

— Si je te tue, je mourrai, dit le Hollandais avec un curieux soulagement. C'était toi, depuis toujours. Je n'ai pas recherché celui qu'il fallait.

— Tu l'as tué !

— Comme je dois te tuer, dit le Hollandais.

D'un bond en spirale parfait, il franchit la fosse et porta un coup au torse de Remo. Des côtes se cassèrent. Remo essaya de se redresser mais le Hollandais était trop rapide. Remo ressentit une douleur fulgurante dans un genou, qui l'envoya voler vers un rocher. Il atterrit sur une épaule. Le Hollandais le fit tomber du rocher à coups de pied.

— Ça ne peut pas être fait rapidement, murmura-t-il. J'ai attendu trop longtemps. La victoire doit être totale.

Il recula. Remo s'agita un peu. Le Hollandais lui écrasa le coude sous son talon. La douleur déferla sur Remo comme une vague. Sa vue se réduisit à un lavis de couleurs confuses, noir, rouge, bleu iridescent…

— Tu m'entendras, maintenant, et tu obéiras, ordonna le Hollandais.

C'était la peur. *Arrête la peur et son pouvoir disparaîtra*.

Mais Remo avait peur. Jamais aucun homme ne l'avait attaqué aussi vite. Jamais aucun homme ne l'avait si complètement battu. Le Hollandais était bien meilleur que lui, que n'importe qui. Dans l'Épreuve du Maître, il aurait conquis le monde.

— Tu sens les couteaux sur tes jambes, Remo.

Remo hurla. Des milliers de lames s'enfonçaient brusquement dans ses chairs, jusqu'à l'os.

— Ils sont sur tes mains, à présent, sur tes bras…

Remo sentit ses mains s'aplatir. Les couteaux le tailladaient en remontant le long de ses bras, lentement. Chaque coup était atroce. Chaque couteau le rapprochait de la bienheureuse insensibilité de la mort.

— Ah, Chiun, souffla-t-il.

Il battit des paupières. Trois silhouettes se déplaçaient au loin, à peine visibles. Remo essaya de concentrer son attention sur elles, pour oublier la douleur. Il allait mourir mais Chiun lui avait dit un jour que la mort n'était pas nécessairement douloureuse. « Arrache-toi à la douleur », avait dit Chiun. Ah… Chiun…

C'était Chiun. Le vieux Maître était vivant, marchant entre Jilda et le petit garçon. Tous trois s'arrêtèrent à côté de H' si T' ang, assis par terre. Chiun, d'un pas raide, porta son maître vers la grotte. Tout en marchant, il regardait à droite et à gauche, il cherchait.

— Je suis là, petit père, dit Remo, trop faiblement pour être entendu. Moi aussi, je suis encore en vie.

Alors, d'un profond recoin de son âme, une autre voix parla :

J'ai été créé Civa, le Destructeur, l'Implacable, la mort, le briseur de mondes.

Le redoutable tigre de nuit rendu entier par le Maître de Sinanju.

Remo se leva. Il était couvert des blessures que sa peur avait permises, mais les couteaux étaient partis.

Le Hollandais le considéra avec perplexité.

— Tu ne peux pas me battre, maintenant, dit-il avec une fausse assurance. Regarde-toi !

Le sang coulait à flots des mains de Remo. Mais il y avait de la peur dans les yeux du Hollandais. Il se prépara à frapper.

Remo attaqua avant que la main du Hollandais l'atteigne. Malgré la douleur, malgré ses fractures et le sang qui le recouvrait, il frappa trois fois, trois coups parfaits. Le Hollandais tomba, en hurlant, dans la fosse aux serpents. Remo regarda les reptiles sinueux se traîner pour recouvrir l'homme assommé. Le Hollandais ne chercha pas à les chasser. Au contraire, sa figure s'éclaira d'un demi-sourire. Une goutte de sang écarlate apparut au coin de sa bouche et devint un flot.

— Elle est enfin là, souffla-t-il. La paix que j'ai cherchée toute ma vie. C'est un grand réconfort.

CHAPITRE XXVI

Smith avait fini d'étudier les enregistrements des ordinateurs de l'université Du Lac et il entra enfin chez lui pour dîner : Son absence avait duré quinze jours.

Irma faisait la cuisine.

— Bonsoir, mon chéri, dit-elle sans se retourner de ses casseroles.

— Bonsoir, Irma, répondit-il et il alla lui poser un petit baiser sous la joue.

Elle ne lui demanda pas où il avait été ni ce qu'il avait fait. Il était à la maison, sain et sauf, et cela suffisait.

Le dîner se composait de rosbif brûlé et de pommes de terre, dures comme du bois au centre.

Pour dessert, il y avait un gâteau de riz. Smith n'avait jamais aimé le gâteau de riz mais il avait été dressé à finir ce qu'on lui servait, par conséquent Irma n'en savait rien. Trente ans plus tôt, la mère de Smith avait dit à Irma que son fils n'aimait pas le gâteau de riz.

Irma continuait d'en servir. Elle était sûre que c'était le gâteau de riz de sa mère que Smith n'aimait pas.

Le livre copié pour cette édition numérique
a été :

Achevé d'imprimer en décembre 1986
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)

— N° d'édit. 11570. – N° d'imp. 3110. –
Dépôt légal : janvier 1987

Imprimé en France